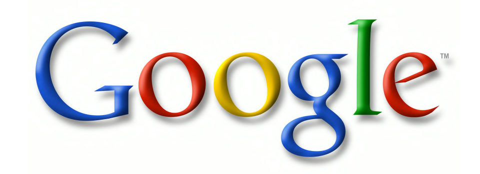
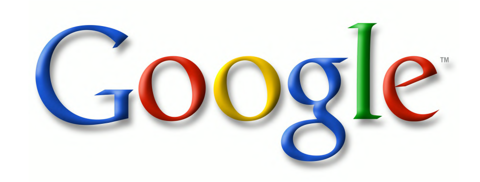
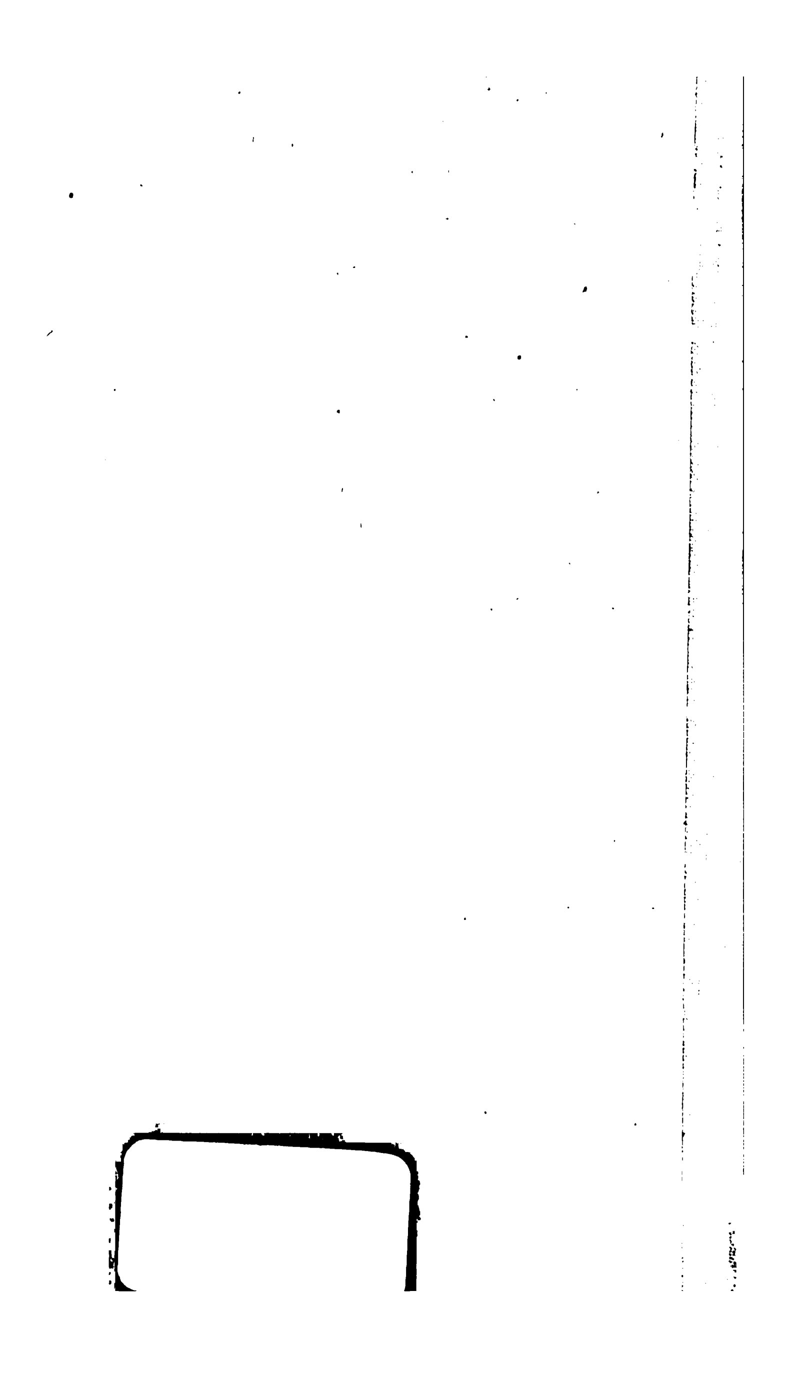
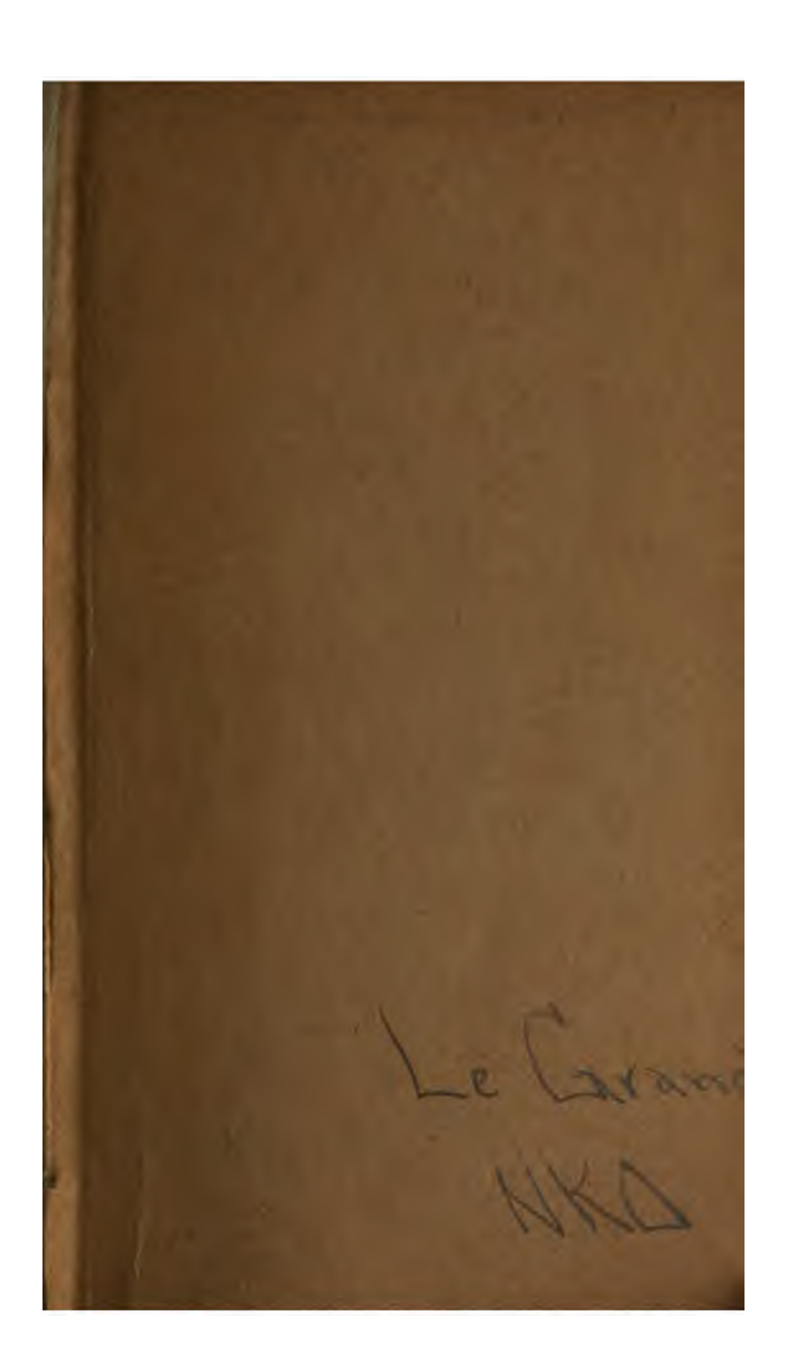

Google









ŒUVRES

Marc Antoine

DE

LE GRAND,

COMÉDIEN DU ROI.

NOUVELLE ÉDITION,

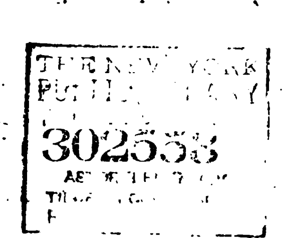
Revue, corrigée & augmentée.

TOME II.



A PARIS,
Par la Compagnie des Libraires Associés.

M. DCC. LXX.
Avec Approbation & Privilége du Roi.



TABLE

Des Pieces contenues dans ce ſecond Volume.

L'ÉPREUVE RÉCIPROQUE,

COMÉDIE,

Repréſentée en 1711.



ACTEURS.

VALERE, Amant de Philaminte.
FRONTIN, Valet de Valere.
CRIQUET.
Madame de FALIGNAC.
PHILAMINTE, jeune Veuve, amante de Valere.
LISETTE, Intriguante.

La Scene est à Paris dans la maison de Madame de Falignac.

Cette Piece a été imprimée ſous le nom du ſieur Alain; cependant le feu ſieur le Grand s'en eſt déclaré l'Auteur, & c'eſt ſur ſa parole qu'on la met dans ſes Œuvres.



L'ÉPREUVE RÉCIPROQUE, *COMÉDIE.*

SCENE PREMIERE.

VALERE, FRONTIN, *habillé en Financier.*

FRONTIN.


É bien! Monsieur mon nouveau Maître, nous voici donc chez Madame de Falignac?

VALERE.

Oui, Frontin.

FRONTIN.

Que de magnificence! Ce que c'est que d'avoir de l'esprit! On dit que la Maitresse de ce logis a été autrefois petite soubrette, & qu'aujourd'hui....

VALERE.

Aujourd'hui elle eſt veuve d'un Conſeiller de Province, qui lui a laiſſé quelque bien à la vérité ; mais, ſi elle ne donnoit pas à jouer, ce peu de bien ne ſuffiroit pas à ſoutenir cette magnificence qui te ſurprend.

FRONTIN.

Cette maiſon ne déſemplit point du matin juſqu'au ſoir : on y voit des Comtes, des Comteſſes, des Marquis, des Marquiſes, des Préſidens, des Préſidentes, des Abbés, des Abb.... Que diable fais-je ? Il faut que ce ſoit ici le rendez vous de tous les Nobles fainéans de Paris ; apparemment que vous y venez ſouvent, Monſieur ?

VALERE.

Je n'y ſuis jamais venu que pour voir Philaminte.

FRONTIN.

Cette jeune Veuve que vous aimez depuis ſi long tems, & que vous allez épouſer ?

VALERE.

Elle vient ici avec moins de ſcrupule que partout ailleurs, Madame de Falignac ayant été femme de chambre de ſa mere.

FRONTIN.

Cette Philaminte eſt belle ſans doute ? elle vous aime autant que vous l'aimez ?

VALERE.

Hélas!

FRONTIN.

Vous ſoupirez?

VALERE.

Ne m'en parle point.

FRONTIN.

Comment?

VALERE.

Je l'adore; & l'infidelle!... Ne m'en parle point, te dis-je.

FRONTIN.

Parlons donc d'autre choſe. Quoique nous nous connoiſſions vous & moi depuis long-tems, ce n'eſt que d'hier que je ſuis à votre ſervice; vous m'habillez aujourd'hui magnifiquement, vous m'amenez ici ſans me rien dire; je crois cependant qu'il eſt tems de m'inſtruire de votre deſſein. Que voulez-vous que j'entreprenne dans cet équipage?

VALERE.

Je veux, mon cher Frontin, que tu contrefaſſes le Financier. Comme tu as demeuré long-tems chez Monſieur Patin, le plus riche Financier de tout le Royaume, j'ai cru que tu pourrois mieux qu'un autre en avoir attrapé les manieres; & c'eſt ce qui m'a fait mettre tout en uſage pour t'attirer à mon ſervice.

FRONTIN.

J'ai fait une grande perte, & vous une grande

acquisition. Mais qui vous oblige à me faire passer pour Financier ?

VALERE.

Je suis jaloux, Frontin. Je veux tendre un piége à Philaminte, je veux éprouver sa fidélité ; & je t'ai choisi....

FRONTIN.

Oh ! parbleu, Monsieur, elle y sera prise ; elle succombera, ne risquez point le paquet. Mettre une Veuve à l'épreuve d'un Financier, c'est pousser une terrible botte à sa douleur, & surtout ce Financier étant fait comme moi.

VALERE.

Quoique Philaminte soit coquette, je n'ose encore m'imaginer....

FRONTIN.

C'est-à-dire que sa coquetterie est antée sur un sauvageon de vertu.

VALERE.

Je ne doute point de sa vertu. Dans toutes ses actions, elle a toujours en vue le mariage.

FRONTIN.

Mais vous voulez savoir si, trouvant un plus riche parti, elle seroit d'humeur à l'accepter, ou à vous le sacrifier ? Ma foi, je n'approuve point votre délicatesse. D'ailleurs, irai-je dire de but en blanc à Philaminte que je l'aime, que je suis Financier, que je veux l'épouser ?

VALERE.

Les choſes ſont plus avancées que tu ne penſes. Depuis que je ſuis brouillé avec elle, ſous le nom de Monſieur Patin, qu'elle n'a jamais vu, je lui ai déjà fait tenir une riche agraffe de diamans avec un billet, dans lequel je lui propoſe un rendez-vous.

FRONTIN.

Eh bien?

VALERE.

Elle a reçu le tout avec la joie d'une coquette qui fait une nouvelle conquête.

FRONTIN.

Que voulez-vous davantage? voilà votre épreuve faite.

VALERE.

Mon amour ne peut encore la condamner tout-à-fait: elle aime le jeu paſſionnément; elle venoit peut-être de faire quelque perte conſidérable dans le tems que je lui ai fait tenir cette agraffe.

FRONTIN.

Il eſt vrai que les Joueurs qui perdent ſont comme les gens qui ſe noient; ils ſaiſiſſent dans le moment tout ce qu'on leur préſente.

VALERE.

Voilà où j'en ſuis; c'eſt à toi à achever.

FRONTIN.

En ce cas je jouerai bien mon rôle. Me voilà

donc à la place de mon ancien Maître le Financier : cela arrive assez souvent dans ce métier-là.

VALERE.

Elle n'aura pas manqué de s'informer de Monsieur Patin : ainsi songe à le bien copier, & à remplir l'idée qu'on pourra lui en avoir donnée.

FRONTIN.

Pour la taille, d'abord elle est assez semblable. Je changerai seulement mon esprit fin & délicat en des manieres brusques & grossieres : je parlerai à tort & à travers ; & je ne laisserai pas, sous cette naïveté affectée, de me rendre agréable à Philaminte.

VALERE.

Fort bien.

FRONTIN.

Mais, Monsieur, pour faire le Financier, il faut avoir de l'argent ; je n'ai pas le sou.

VALERE.

Tiens, voilà ma bourse. Comme tu ne joueras ce personnage qu'un moment, ce qui est dedans te suffira pour faire bien les choses : songe seulement à répandre l'argent à propos.

FRONTIN.

Laissez-moi faire. Commençons par payer grassement celui qui va contrefaire le Financier.

VALERE.

Comment ?

FRONTIN *en se donnant de l'argent à lui-même.*

Tenez, Monsieur Frontin, voilà ce que je vous donne.... Ah, Monsieur ! je ne le prendrai point.... Si vous ne le prenez point, je le garderai.

VALERE.

Ne badine pas. Quelqu'un vient, c'est Madame de Falignac, elle sait mon secret.

FRONTIN.

Ne jasera-t-elle point ?

VALERE.

Elle est de mes amies.

SCENE II.

Me. DE FALIGNAC, VALERE, FRONTIN.

VALERE.

Bon jour, Madame de Falignac.

Me. DE FALIGNAC.

Ah ! c'est vous, mon cher Valere : êtes-vous toujours fou ?

VALERE.

Plus que jamais, Madame, si c'est folie de vouloir pousser une infidelle à bout.

Me. DE FALIGNAC.

Philaminte eſt une jeune folle qui ne ſait pas les conſéquences des choſes; & vous devriez plutôt détourner les occaſions qu'elle pourroit avoir de vous être infidelle, que de tendre des appas à ſon humeur volage. Mais quel eſt ce Monſieur devant qui nous parlons ſi librement ?

VALERE.

C'eſt le Valet que j'ai choiſi pour faire le Financier.

Me. DE FALIGNAC.

Ma foi, je l'aurois pris pour un honnête-homme.

FRONTIN, *montrant une bourſe.*

Ne le ſuis-je pas ? vous voyez, Monſieur, que les connoiſſeuſes s'y trompent : jugez ſi Philaminte, qui n'a pas tant d'expérience à beaucoup près que Madame, ne donnera pas dans le panneau.

Me. DE FALIGNAC.

Mais enfin, ſi elle eſt auſſi infidelle que vous vous le perſuadez, que ferez-vous ? quelle ſera votre vengeance ?

VALERE.

J'épouſe à ſes yeux cette belle inconnue dont je vous ai parlé.

Me. DE FALIGNAC.

Quoi ! cette Comteſſe ſi riche, que vous ne

connoissez que de nom? je doute qu'elle ait les charmes de Philaminte.

VALERE.

Elle est alliée, dit-on, à tout ce qu'il y a de plus illustre à la Cour : &, pour juger de sa beauté, il ne faut que voir son Portrait.

(*Il lui montre un Portrait.*)

Me. DE FALIGNAC.

Voilà une belle personne.

VALERE.

Elle me l'a envoyé ce matin avec ce Billet, qui me promet une fortune considérable, si je quitte Philaminte pour elle.

Me. DE FALIGNAC.

Elle vous envoie des présens de cette magnificence, sans vous avoir jamais parlé?

FRONTIN.

Elle a vu Monsieur, n'est-ce pas assez? La plûpart des Femmes ne s'attachent qu'à la superficie; c'est ce qui me fait attendre au premier jour une fortune semblable.

VALERE.

Je vous dirai plus. Par ma réponse à sa lettre, c'est ici que doit se faire notre entrevue. Ne soyez pas fâchée, si j'ai choisi votre maison.

Me. DE FALIGNAC.

Vous vous moquez, mon cher Valere.

FRONTIN.

Madame sait que c'est à bonne intention,

Elle se mêle quelquefois de faire des mariages; mais quand ils se font sans elle, elle n'en est point scandalisée.

VALERE.

Quelqu'un vient : séparons-nous, il ne faut pas qu'on nous voye ensemble; nous nous retrouverons dans la salle du jeu.

SCENE III.

Me. DE FALIGNAC, *seule.*

JE crains que notre ami Valére ne se repente de sa curiosité. Philaminte est une étourdie, qui pourroit.... Mais la voici.

SCENE IV.

PHILAMINTE, Me. DE FALIGNAC.

PHILAMINTE, *éclatant de rire.*

MA chere Madame de Falignac, vous me voyez dans une joie, dans un excès de joie qui ne se peut concevoir.

Me. DE FALIGNAC.

D'où vient cette joie, petite folle?

PHILAMINTE.

Valere est un volage, un inconstant, un infidele. Ah, ah, ah, ah....

Me. DE FALIGNAC.

Voilà un beau ſujet de vous réjouir!

PHILAMINTE.

J'ai toujours bien jugé que ſon ambition le feroit donner dans le panneau. Comme je n'ai rien de caché pour vous, je vous avouerai que depuis quelques jours je lui ai fait écrire, ſous le nom d'une Comteſſe ſuppoſée; le traître y a fait réponſe, ah, ah, ah.

Me. DE FALIGNAC.

Que me dites-vous-là?

PHILAMINTE.

Et ce matin, de la part de la même Comteſſe, je lui ai envoyé un portrait garni de diamans; il ne l'a pas refuſé, le fourbe, le perfide, le ſcélerat! ah, ah, ah.

Me. DE FALIGNAC.

Cela eſt aſſez riſible; mais je crois que vous n'en riez que du bout des dents.

PHILAMINTE.

Point, j'en ris tout de bon. Nos amours étoient trop triſtes; je me laſſois de ce que Valere ne me donnoit aucun ſujet de jalouſie, &, encore plus, de reſter ſi long-tems ſans m'attirer des reproches de ſa part. Depuis que nous nous aimons, nous n'avons preſque point été brouillés: cela eſt ennuiant au moins!

Me. DE FALIGNAC.

Beaucoup.

PHILAMINTE.

Enfin ſon infidélité m'a déterminée à répondre au Billet doux d'un Financier qui m'a envoyé cette agraffe. Comme il ſe propoſe pour mari, je n'ai point tant cherché de façons : s'il s'étoit propoſé pour Amant, cela auroit mérité attention : j'ai accepté ſon rendez-vous, & c'eſt chez vous, ma chere bonne.

Me. DE FALIGNAC.

Il faut que je ſois bonne en effet, pour ſouffrir tout cela.

PHILAMINTE.

Oh! je ne connois point de meilleure femme que vous.

Me. DE FALIGNAC, *à part.*

Ne diſons rien : cette épreuve réciproque nous va donner la comédie en notre petit particulier.

PHILAMINTE.

Que dites-vous?

Me. DE FALIGNAC.

Rien. Je ſonge à tous ces rendez-vous; je trouve cela plaiſant à mon tour.

PHILAMINTE.

Gardez-moi le ſecret.

Me. DE FALIGNAC.

Allez, allez, j'ai d'autres ſecrets que le vôtre

à garder ; je ſuis plus diſcrette que vous ne penſez. Après tout, quel eſt votre deſſein?

PHILAMINTE.

J'attends Valere aux genoux de la fauſſe Comteſſe, pour lui dire que ce n'eſt que la Femme de chambre d'une de mes amies.

Me. DE FALIGNAC.

Il ſera au déſeſpoir.

PHILAMINTE.

Et, ſur le champ, j'épouſe le Financier.

Me. DE FALIGNAC.

Mais le connoiſſez-vous aſſez?...

PHILAMINTE.

Je m'en ſuis informée. On dit que ce n'eſt pas un homme fort bien fait; mais une agraffe de ce prix, (*lui faiſant voir l'agraffe.*) m'a d'abord prévenue en ſa faveur. Il m'a vue pluſieurs fois, à ce que me marque ſon billet, il eſt charmé de moi, toute ſa caiſſe eſt à mon ſervice. Que je m'en vais dépenſer d'argent! que je m'en vais jouer!

Me. DE FALIGNAC.

C'eſt un grand plaiſir.

PHILAMINTE.

Il m'a priſe dans le bon tems; car, dans une autre ſaiſon, j'aurois jetté par les fenêtres le Billet doux, l'agraffe, le porteur, le Financier, & tout ſon équipage.... Mais voici notre fauſſe Comteſſe.

SCENE V.

PHILAMINTE, Madame DE FALIGNAC, LISETTE *en Comtesse.*

PHILAMINTE.

APPROCHE, Lisette; qu'as-tu fait?

LISETTE.

Des merveilles. On vient de me montrer votre Valere : aussi-tôt qu'il m'a vue, il s'est troublé; j'ai fait la déconcertée; il a tiré mon portrait de sa poche, & l'a baisé avec transport. J'ai joué de la prunelle, j'ai rougi, j'ai pâli; &, en tournant mes pas de ce côté, je lui ai lancé un coup d'œil si meurtrier, que je ne crois pas qu'il en revienne.

Me. DE FALIGNAC.

Mademoiselle Lisette ne l'entend pas mal.

LISETTE.

N'est-ce pas de cette maniere, Madame, que vous attirâtes autrefois le défunt dans vos filets?

Me. DE FALIGNAC.

A-peu-près.

LISETTE.

Le bon tems est passé, Madame de Falignac: les hommes n'épousent plus par amourette.

PHILAMINTE.

Mais, Lisette, où as-tu laissé Valere?

LISETTE.

Il est en conversation avec mon Page, il l'a tiré à quartier.

Me. DE FALIGNAC.

Comment donc! quel Page?

LISETTE.

C'est le fils du Cocher de la Dame que je sers. Il voudra apparemment le faire jaser; mais le petit drôle est aussi bien instruit que le laquais qui lui a rendu ce matin mon portrait. Il lui a fait mille questions.... Mais qu'est-ceci, Madame? vous me paroissez triste.

PHILAMINTE.

C'est que je fais réflexion sur cette aventure. Quoique je trahisse en quelque façon Valere, je suis fâchée de le voir infidele; je voudrois que mon inconstance lui fît de la peine.

Me. DE FALIGNAC.

Ma foi, vous l'aimez plus que vous ne pensez.

LISETTE.

Voici notre Page en question.



SCENE VI.

PHILAMINTE, Madame DE FALIGNAC, LISETTE, CRIQUET *en Page.*

LISETTE.

HÉ bien, Criquet?

CRIQUET.

Hé bien! Mademoiſelle Liſette; je viens de raiſonner avec ce Monſieur; ſavez-vous qu'il ne manque pas d'eſprit.

LISETTE.

Tu trouves cela?

CRIQUET.

Il n'en manque morbleu pas; mais j'en ai plus que lui.

LISETTE.

Comment?

CRIQUET.

Il m'a voulu tirer les vers du nez; mais je lui ai donné ſon reſte comme il faut. Il n'y a pas ventrebleu de Page de Cour plus effronté que moi, quand je m'y mets.

LISETTE.

Que t'a-t-il demandé encore?

CRIQUET.

» Mon Gentil-homme, y a-t-il long-tems que

» vous êtes auprès de cette belle Dame ? ... De-
» puis qu'elle est arrivée de Brétagne pour se
» marier à Paris.

LISETTE.

Bon.

CRIQUET.

« Sait-on qui elle va épouser ? ... Non ; mais
» elle dit tous les jours à son Oncle le Comman-
» deur, en querellant avec lui, que, puisqu'il
» l'a une fois mariée à sa fantaisie, elle veut à
» l'avenir se marier toujours à la sienne ; que,
» pour son bien, elle prétend choisir ; & qu'elle
» a déja en main le plus joli homme de France,
» dont elle veut faire la fortune.

LISETTE.

Fort bien.

CRIQUET.

Il vouloit m'en demander davantage ; mais, zeste, je me suis adroitement débarrassé de lui.

LISETTE.

Cela ne va pas mal.

CRIQUET.

Il vient de ce côté, je vous en avertis.

Me. DE FALIGNAC.

Passons dans ce cabinet, nous verrons tout son manége.

LISETTE.

Moi, je l'attends ici de pied ferme.

PHILAMINTE.

Toi, Criquet, vois là-dedans si Monsieur Patin n'y seroit pas, & viens nous en avertir.

CRIQUET.

Je ne le connois point.

LISETTE.

C'est ce Financier dont tu m'as tantôt entendu parler .... Monsieur Patin.

CRIQUET.

Ce Financier ?... Monsieur Patin ?... Je ne sais ce que c'est; mais il n'importe, je devinerai bien à la mine qui est-ce qui doit s'appeller comme cela.

SCENE VII.

LISETTE, *seule.*

Que je suis sotte de ne pas profiter de mes charmes! Madame de Falignac n'étoit pas plus que moi quand elle a fait sa fortune: mais Valere n'est pas ce qu'il me faut. Philaminte, pour se venger, lui découvrira tôt ou tard qui je suis. Tournons nos vues de quelqu'autre côté; il se pourra trouver ici quelque dupe qui nous conviendra mieux. Voici Valere; jouons toujours notre scene avec lui.

SCENE VIII.

Madame DE FALIGNAC & PHILAMINTE *cachées*, VALERE, LISETTE *en Comtesse*.

LISETTE.

JE ne sais, Monsieur, ce que vous jugerez de moi ; mais je crains que ma démarche ne me fasse tort. Faire trop paroître son amour, ce n'est pas le moyen d'en inspirer beaucoup.

VALERE.

Si les personnes d'un certain mérite & d'un certain rang ne hazardoient les premiers pas, quel téméraire oseroit lever les yeux jusqu'à elles ?

LISETTE.

Croyez-vous que ce pas ne coûte rien ? Mon amour a été long-tems combattu par ma raison; mais enfin j'ai fait taire cette cruelle. Si l'on suivoit toujours ses conseils, on ne feroit jamais de folies. Hélas ! que la vie seroit ennuieuse !

VALERE.

C'est la raison qui m'a fait quitter Philaminte, & c'est l'amour qui me conduit vers vous ; c'est lui qui me fait vous sacrifier la personne que j'ai le plus aimée au monde, la personne pour qui.... Mais non ; c'est ne vous

rien facrifier que de vous facrifier une infidelle.... Philaminte ne mérite pas... Madame, fi vous avez quelque bonté pour moi, faites-le paroître en recevant ma main dans ce jour.

LISETTE.

Comment donc dans ce jour? Tout à-l'heure.

VALERE.

Tout-à-l'heure?

LISETTE.

Oui, point de retardement; le Comte mon mari eft mort fubitement, je veux me remarier de même.

VALERE.

Mais, Madame!...

LISETTE.

Mais, Monfieur! cinquante mille livres de rente, que fa mort me laiffe, valent bien qu'on m'époufe fans réflexion.

VALERE.

Ah! Madame, parlez de votre beauté.

LISETTE.

Non, non. Je vois bien que Philaminte vous tient toujours au cœur. Que je fuis malheureufe!

VALERE.

Vous pleurez, ma belle Comteffe! Ah! c'en eft trop. Philaminte ne vaut pas que je differe d'un moment le plaifir de vous poffféder. Je vous dirai plus. Quand elle ne m'auroit jamais

donné aucun ſujet de me plaindre, votre charmante vue ſuffit pour me rendre inconſtant.

LISETTE.

Ah ? voilà l'aveu que j'attendois. Ne différons point notre mariage. Faiſons confidence de notre amour à la Maitreſſe de ce logis ; elle eſt de mes amies, elle nous conduira dans tout ceci. Paſſons dans ſon appartement, ſuivez-moi.

VALERE.

O Ciel ! à quoi le déſeſpoir m'entraîne !

SCENE IX.

PHILAMINTE, & Madame de FALIGNAC, *ſortant de l'endroit où elles étoient cachées.*

PHILAMINTE.

ENFIN, ma chere de Falignac, connoiſſez-vous les hommes ?

Me. DE FALIGNAC.

Il y a long-tems.

PHILAMINTE.

Auriez-vous jamais cru que Valere.... Ah ! je ne me poſſede pas. Je ſuis dans une impatience cruelle ; &, ſi le Financier venoit en ce moment....,

SCENE X.

PHILAMINTE, Madame DE FALIGNAC, CRIQUET.

CRIQUET.

MADAME, une figure grosse & courte, vêtue de velours noir, s'approche d'ici; j'ai jugé que c'étoit Monsieur Patin.

PHILAMINTE.

C'est lui sans doute, reprenons notre air gai. J'étois bien folle de me tant chagriner.

Me. DE FALIGNAC.

Il vient tout à propos. Ces Messieurs les Financiers viennent toujours à la bonne heure. (*à part.*) Pour achever de nous donner ici la Comédie, amenons ici Valere; il faut qu'il soit payé de sa curiosité. (*à Philaminte.*) Je vous laisse.

SCENE XI.

FRONTIN, PHILAMINTE,

FRONTIN *en Financier, entre d'un air brusque, contrefaisant Monsieur Patin son ancien Maître.*

ME voilà, Madame. Il y a une heure que je serois ici, sans des importuns, des canailles qui sont venus en foule m'apporter de l'argent; j'ai cru que cela ne finiroit d'aujourd'hui.

PHILAMINTE.

PHILAMINTE.

Je m'étonnois, en effet, qu'un homme aussi poli vînt le dernier à un premier rendez-vous; & je commençois à rougir de ma foiblesse.

FRONTIN.

Hé! c'est la mode à présent; les hommes ne veulent point attendre; & sur-tout nous autres Financiers, nous ne nous piquons pas d'observer les formalités; d'ailleurs mon arrivée a été précédée par des avant-coureurs qui ont dû vous dédommager de ne me pas voir sitôt.

PHILAMINTE.

Il est vrai que votre lettre est toute charmante: il n'y a rien de si tendre; elle m'a réjouie d'un bout à l'autre.

FRONTIN.

Et l'agraffe?

PHILAMINTE.

Elle a son mérite.

FRONTIN.

Il y a morbleu plus d'éloquence dans cette agraffe-là, que dans toutes les Epîtres de Ciceron.

Me. DE FALIGNAC, *bas à Valere au fond du Théâtre.*

Passons dans cet endroit; nous entendrons toute la conversation.

VALERE.

J'enrage.

FRONTIN.

Il m'est revenu que vous aimiez un certain Egrefin nommé Valere. Je ne veux point de partage, au moins.

PHILAMINTE.

Vous connoissez Valere?

FRONTIN.

Si je le connois? Je lui ai vingt fois prêté de l'argent, qu'il me doit encore.

PHILAMINTE.

Cependant il a du bien.

FRONTIN.

Cela ne fait rien; & je présume qu'il aura souvent besoin de moi. L'aimez-vous encore? Parlons franchement?

PHILAMINTE.

Je le hais à la mort.

FRONTIN.

Cela me fait plaisir. Mais vous l'avez aimé; cette idée me chagrine.

PHILAMINTE.

Oh! de grace, contentez-vous de votre bonheur présent, si c'en est un de recevoir ma main. Je n'aime point ces esprits inquiets qui rappellent sans cesse le passé. Si j'ai aimé Valere, cela n'est point de votre bail; & je mets dans mon marché que vous n'en parlerez jamais.

FRONTIN.

C'eſt bien dit, ne parlons que de moi, belle Philaminte; le ſujet en vaut la peine. Dites-moi que ma ſeule perſonne vous enchante, que vous ne regardez point les biens immenſes que vous allez partager avec moi, & que vous voudriez que je fuſſe un miſérable, pour ainſi dire, un homme de rien, pour avoir le plaiſir de m'élever.

PHILAMINTE.

Oh! je vous dirai tout cela une autre fois. Vous avez trop de délicateſſe pour un Financier.

FRONTIN.

Il eſt vrai que mes Confreres n'y cherchent point tant de façons; ils ont preſque tous les manieres auſſi rondes que la taille; leurs converſations tombent toujours ſur l'argent. Pour les imiter, parlons de la fortune que je vais vous faire: vous roulerez ſur l'or, mon Aimable.

PHILAMINTE.

Eſt-il poſſible?

FRONTIN.

Vous ſerez logée & meublée magnifiquement.

PHILAMINTE.

J'aime cela.

FRONTIN.

Vos équipages ſeront ſuperbes.

PHILAMINTE.

Courage, Monsieur Patin.

FRONTIN.

Des pierreries inestimables.

PHILAMINTE.

Vous vous ruinez.

FRONTIN.

Bon! Qu'est-ce que cela me coûte? un zero de plus. Quand épouserons-nous!

PHILAMINTE.

Je ne sais.

FRONTIN.

Dans ce moment, si vous voulez; aussi bien tantôt ai-je beaucoup d'affaires.

PHILAMINTE.

Je le veux. Allons de ce pas chez le Notaire faire dresser les articles.

FRONTIN, *l'arrêtant.*

Est-ce que vous voulez que ce soit par-devant Notaire?

PHILAMINTE.

Sans doute, cela se fait-il autrement?

FRONTIN.

Quelquefois. Mais j'en passerai par où il vous plaira.

PHILAMINTE.

Il faut que je parle auparavant à Madame

de Falignac; elle auroit lieu de se plaindre de moi, de m'être engagée si avant sans ses conseils.

FRONTIN.

Mais....

PHILAMINTE.

Mais, mais. Je vais la trouver, & je reviens dans le moment.

SCENE XII.

FRONTIN.

MA foi, cela ne va pas mal; & si je ne craignois les suites..... Mais il ne faut pas jouer ce tour à mon Maître. Quoi qu'il dise, & quoi qu'il fasse, je suis persuadé que Philaminte lui tient toujours au cœur. Tâchons d'en tromper quelque autre avant de quitter notre équipage à bonne fortune.

SCENE XIII.

VALERE, Me. DE FALIGNAC, *sortant de l'endroit où ils étoient cachés*, FRONTIN.

FRONTIN.

AH! ah! Vous étiez là, Monsieur?

VALERE.

Oui, j'ai tout entendu; je suis dans une fureur que je ne me connois plus.

Me. DE FALIGNAC.

Oh çà! parlons sincérement. Pouvez-vous blâmer Philaminte, sans vous avouer le plus injuste de tous les hommes? Je n'ai pas perdu un seul mot de votre conversation avec la Comtesse. Croyez-moi, restez-en-là, & vous raccommodez avec Philaminte.

VALERE.

Moi? j'aimerois mieux mourir : je veux la pousser à bout. Elle vous cherche, allez la trouver; cependant je vais rejoindre ma Comtesse. Au moins, je compte toujours sur votre discrétion.

Me. DE FALIGNAC.

N'en soyez point en peine.

SCENE XIV.

FRONTIN *seul.*

Je suis ravi qu'on me laisse seul. Je vais voir là dedans si quelque dupe ne donnera pas dans mon bon air.... Mais j'apperçois la Comtesse. Je puis en conscience trahir mon Maître de ce côté-là. Voici deux ou trois fois qu'elle me lorgne; voyons ce que cela veut dire.

SCENE XV.

LISETTE *en Comtesse*, FRONTIN *en Financier.*

LISETTE.

BON; voilà ce que je cherche, le Financier de Philaminte: il m'a tantôt regardée d'un œil qui n'étoit pas indifférent; poussons quelques soupirs pour l'amorcer. Ah!

FRONTIN, *après l'avoir regardée avec sa lorgnette.*

Vous soupirez, charmante Veuve? Est-ce pour le défunt, ou après un futur?

LISETTE.

Ce discours me surprend de la part d'un Seigneur de qui je ne croyois pas avoir l'honneur d'être connue.

FRONTIN.

On ne peut vous voir, sans être charmé..., de vos charmes : on ne peut en être charmé, sans avoir la curiosité de savoir qui vous êtes: pour le savoir, il faut le demander; c'est ce que j'ai fait : & l'on m'a dit que vous étiez une Veuve fort riche, fort qualifiée, mais encore plus libérale; & que...

LISETTE.

Ne parlons point de mes libéralités : on auroit de la peine à égaler les vôtres.

FRONTIN.

Quoi ! vous me connoiſſez ?

LISETTE.

Il faudroit n'avoir jamais vu le monde pour ne pas connoître Monſieur Patin ; ſon mérite & ſes dépenſes avec les Dames lui ont acquis une réputation....

FRONTIN.

Il eſt vrai que j'en fais de terribles, & ſurtout quand les femmes commencent par me donner ; cela me pique, cela m'acharne. Une Préſidente, amoureuſe de moi, m'envoya un mauvais diamant de mille écus ; ce diamant lui a valu plus de cent mille francs : oui, cette Préſidente-là me coûte cent mille francs, ou rien. Mes réponſes à ſes Billets doux étoient des Lettres de change ; & je crois que je l'aurois épouſée, ſans un mari qu'elle avoit encore de reſte.

LISETTE.

Je n'en ai plus, Dieu merci ! le mien eſt bien mort : j'ai été ſi peu de tems avec lui, qu'il ne me ſouvient pas d'avoir été mariée. Je ſuis de ces Veuves qui pourroient encore paſſer pour filles.

FRONTIN.

Cela eſt heureux; car il ſe trouve des filles qui ne pourroient paſſer que pour Veuves.

LISETTE.

La triſte choſe que le veuvage!

FRONTIN.

Il me paroît qu'il vous ennuie. Et certain Valere qui vous couche en joue?....

LISETTE.

Que dites-vous de Valere? Comment ſavez-vous....

FRONTIN.

Il n'a rien de caché pour moi; & c'eſt de lui que je viens d'apprendre que votre libéralité s'étoit étendue juſques à lui envoyer votre Portrait garni de diamans.

LISETTE.

Ah! Le petit indiſcret! Que je ſuis malheureuſe d'être tombée ſi mal! Je perds toute l'eſtime que j'avois conçue pour lui. L'on eſt bien embarraſſée dans le choix des Amans d'aujourd'hui : les plus charmans ſont les plus ſcélérats; & l'on ne trouve de la ſincérité que dans ceux qui n'ont point l'art de plaire.

FRONTIN.

Ma foi, ſi j'étois femme, je m'attacherois à des gens faits ſur un certain modele, où l'utile ſe trouve mêlé avec l'agréable.

LISETTE.

Ce ſeroit aſſez mon goût ; & il eſt fâcheux que la preſſe y ſoit maintenant.

FRONTIN.

On a beau avoir la preſſe, on ſait toujours diſtinguer celles dont le mérite....

LISETTE.

Philaminte eſt ſans doute du nombre des diſtinguées ; & l'agraffe de diamans que vous lui avez envoyée....

FRONTIN.

Comment, morbleu! qui vous a dit cela ?

LISETTE.

Elle-même ; & que ce préſent la touchoit du moins autant que votre perſonne.

FRONTIN.

Oui ! oh ! oh ! elle ne me tient pas encore.

LISETTE.

Valere a compté ſans ſon hôte ; je n'aime point les Amans eſcrocs.

FRONTIN.

Philaminte a trop jaſé ; je hais les Femmes intéreſſées.

LISETTE.

Je crois que nous nous conviendrons bien, Monſieur Patin.

FRONTIN.

Nous, Madame la Comteſſe ? à ravir : nous

ſemblons avoir été faits l'un pour l'autre. Si j'étois aſſez heureux....

LISETTE.

Si j'oſois me flatter....

FRONTIN.

Ma foi, Madame, ſans tant barguigner, ſi vous voulez, je vous épouſe.

LISETTE.

J'y conſens, quand ce ne ſeroit que pour me venger de ce Valere; mais je voudrois que ce mariage fût bien ſecret.

FRONTIN.

Je ſerois au déſeſpoir que perſonne en ſût rien.

LISETTE.

Que diroient le Commandeur mon Oncle, mon Frere le Marquis, mon Neveu le Vicomte, s'ils ſavoient que je vouluſſe épouſer moins qu'un Duc?

FRONTIN.

Et ma Tante la Partiſanne, mon Frere le Tréſorier, & mon Couſin germain le Sécretaire du Roi, que diroient-ils, s'ils me voyoient pouſſer ſi avant dans la Nobleſſe, eux qui ſavent ſi bien ce qu'en vaut l'aune?

LISETTE.

Ainſi vous voyez que nous avons tous deux de grandes raiſons pour cacher ce mariage.

FRONTIN.

Je vois.... je vois qu'il en faut retrancher les trois quarts des cérémonies.

LISETTE.

Cependant il faut....

FRONTIN.

Tenez, dans ces ſortes d'occaſions la parole vaut le jeu : je vous donne la mienne : ſouffrez que je baiſe mille fois cette main, dont....

SCENE XVI.

PHILAMINTE, LISETTE *en Comteſſe*, FRONTIN *en Financier.*

PHILAMINTE, *le ſurprenant.*

OUI, Monſieur Patin!

LISETTE.

Ah Ciel!....

FRONTIN.

Madame....

PHILAMINTE.

Cela eſt heureux, je ne rencontre par-tout que des infideles; je veux me venger de l'inconſtance de Valere, & je trouve en vous un autre perfide; vous, qui me juriez dans ce moment une ardeur éternelle! Cela eſt fort plai-

ſant en vérité ! A qui me ſacrifiez-vous encore ? A une malheureuſe Suivante revêtue des habits de ſa Maîtreſſe.

LISETTE.

Quoi ! Madame....

PHILAMINTE.

Paix, Liſette ; vous méritez que je vous faſſe cet affront, pour avoir voulu me trahir.

FRONTIN, *à part.*

Mon Maître en tient, ne nous déconcertons pas. (*à Liſette.*) Comment donc, Madame la Soubrette, vous oſez vous adreſſer à un homme de ma condition ! (*à Philaminte.*) Madame, pardonnez....

PHILAMINTE.

Non, Monſieur, ne me parlez plus.

FRONTIN.

Eſt-ce ma faute, Madame, ſi l'on m'aime ? Mais je vous jure que je n'amuſois la paſſion de cette petite Guenon-là, que pour avoir le plaiſir de vous la ſacrifier.

PHILAMINTE.

Bagatelle.

FRONTIN.

Je voulois baiſer ſa main, & je ne ſais qui me tient que la mienne ne puniſſe ſon impudence....

LISETTE.

Oh! doucement, Monſieur le Financier; n'étendez point juſques-là vos libéralités.

FRONTIN, *à Liſette.*

Vraiment il vous en faut, ma Mie, des Seigneurs faits au tour: ôtez-vous de devant mes yeux, impertinente, & allez dans un coin de cette ſalle rougir de votre effronterie. (*à Philaminte.*) Madame, ſouffrez que je me jette à vos genoux.

PHILAMINTE.

Levez-vous, on vous pardonne.

FRONTIN, *reſtant à genoux & baiſant ſa main.*

Ah! Madame, quelles graces n'ai-je point à rendre....

SCENE XVII.

VALERE, PHILAMINTE, FRONTIN *en Financier*, LISETTE *en Comteſſe.*

VALERE.

Je conçois le bonheur de Monſieur Patin par ſes remerciemens, Madame. Graces au Ciel, les choſes en ſont au point où je les ſouhaitois, & cette aventure me réjouit....

PHILAMINTE.

Le plaiſir que j'en ai paſſe mon eſpérance,

puiſque vous en êtes témoin, auſſi-bien que votre belle, votre charmante, votre illuſtre Comteſſe.

VALERE, *montrant Liſette.*

Oui, j'aime, j'adore cette aimable perſonne, auſſi digne d'un cœur comme le mien, que votre procédé vous en a ſçu rendre indigne.

FRONTIN.

Bon, bon; courage.

PHILAMINTE.

Il eſt vrai que vous m'avez donné un bel exemple de fidélité.

VALERE.

C'eſt vous qui avez commencé, perfide.

FRONTIN.

Ma foi, je crois que vous avez tous deux commencé en même tems, & que vous n'avez rien à vous reprocher.

VALERE.

J'ai des inclinations du moins plus élevées que les vôtres; & le choix que vous avez fait de ce Maraud....

FRONTIN.

Comment donc! maraud! Madame, c'eſt une gageure, au moins.

PHILAMINTE.

Il vous ſied mal de l'inſulter.

VALERE.

Il m'eſt permis, je crois, de traiter mon Valet comme il me plaît.

FRONTIN.

Adieu tout mon mérite.

PHILAMINTE.

Quoi ! votre valet ? Ah ! quelle inſolence !

VALERE.

Vous méritez cet éclat devant tout le monde ; & que j'épouſe à vos yeux cette charmante perſonne, à qui je jure un amour éternel. Oui, belle Comteſſe, adorable Comteſſe....

FRONTIN.

Ah ! oui, oui ! compte, compte.

VALERE, *à Liſette.*

Je n'aimerai que vous. Je triomphe en ce moment.

PHILAMINTE.

Votre triomphe ſera de peu de durée, il n'eſt pas ſi complet que vous vous l'imaginez : & ſi Monſieur le Financier eſt un maraud de Valet, Madame la Comteſſe eſt une coquine de Suivante. Ah, ah, ah.

LISETTE.

Mais, Madame, je ne croyois pas....

FRONTIN.

Paix, Liſette.

VALERE.

Quoi ! Madame la Comteſſe....

FRONTIN.

Oui, Monſieur, c'eſt une Liſette. A bon chat, bon rat : On vous jouoit le même tour que vous prétendiez jouer.

VALERE.

Juſte Ciel !

LISETTE.

Monſieur le Financier de haſard, je vous la garde bonne.

FRONTIN.

Madame la Comteſſe faite à la hâte, nous en dirons deux mots.

SCENE XVIII. ET DERNIERE.

Madame DE FALIGNAC, PHILAMINTE, VALERE, LISETTE, FRONTIN.

Me. DE FALIGNAC.

HE bien ! qu'eſt-ce, mes enfans ? Où en êtes-vous ?

FRONTIN.

Nous en ſommes au dénouement ; & nos Amans, ayant voulu réciproquement s'éprouver, ſe trouvent auſſi infideles & auſſi ſots l'un que l'autre.

Me. DE FALIGNAC.

Je ſavois vos ſecrets ; mais j'ai voulu me réjouir de votre extravagance.

PHILAMINTE.

Ah ! Valere, je n'aurois jamais cru que vous vous fuſſiez défié de moi à ce point.

FRONTIN.

Il avoit grand tort aſſurément !

VALERE.

Je ne me ſerois jamais imaginé, Philaminte, que vous m'euſſiez mis à une telle épreuve.

LISETTE.

Il me paroît que vos ſoupçons étoient aſſez bien fondés.

PHILAMINTE.

Je ne veux plus vous voir.

VALERE.

Je ne paroîtrai jamais devant vous après une telle aventure.

Me. DE FALIGNAC.

Vous vous moquez. Vous vous aimez encore plus qu'il ne faut pour être mari & femme.

FRONTIN.

Madame de Falignac a raiſon. Vous ferez fort bien de vous marier. Vous vous connoiſſez l'un & l'autre ; vous n'acheterez point chat en poche.

VALERE.

Philaminte....

PHILAMINTE.

Valere....

VALERE.

Oublions le paſſé.

PHILAMINTE.

J'y conſens.

Me. DE FALIGNAC.

Et n'en venez jamais, croyez-moi, à ces ſortes d'épreuves ; elles ſont trop dangereuſes.

FRONTIN.

Madame la Comteſſe....

LISETTE.

Monſieur le Financier....

FRONTIN.

Il ſemble que nous pouvons nous marier, ſans craindre à préſent le courroux de nos parens.

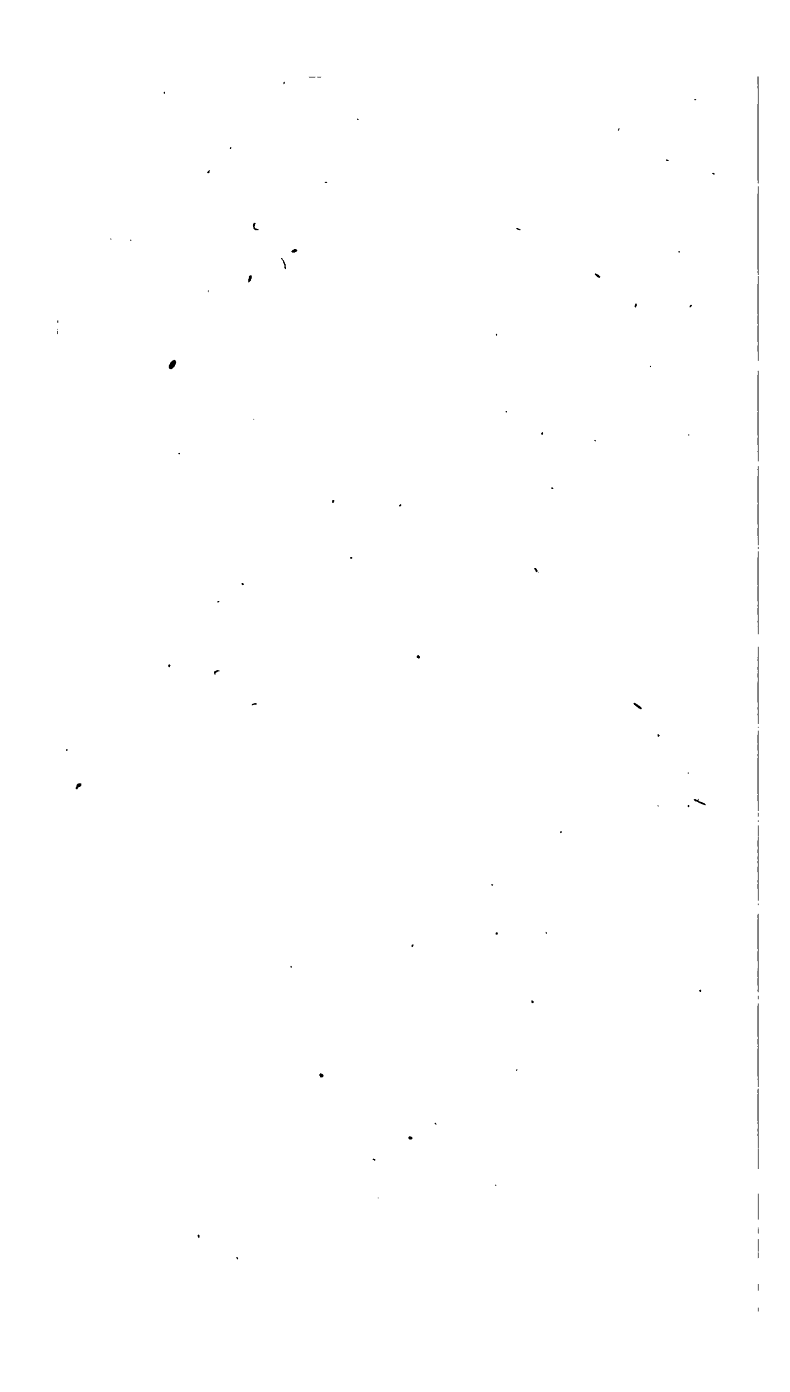
LISETTE.

Ma foi, je le veux : mais point d'épreuve ; au moins.

FRONTIN.

Oh! je n'ai garde : Je ſerois ſûr d'être trop bien payé de ma curioſité.

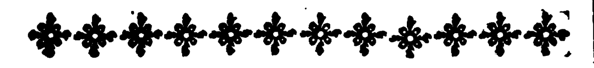
FIN.



LA MÉTAMORPHOSE AMOUREUSE,

COMÉDIE,

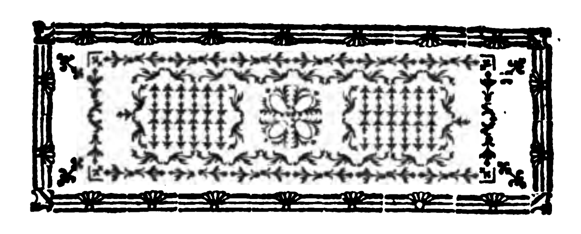
Représentée en 1712.



ACTEURS.

SEVERIN, Oncle & Tuteur d'Isabelle.
BOUQUINART, Amoureux d'Isabelle.
VALERE, Amant d'Isabelle.
PASQUIN, Valet de Valere.
CRISPIN, Filleul de Severin.
UN COMMISSAIRE.
BRAS-DE-FER, Exempt.
GRIPPEAU, } Archers.
SERFORT, } Archers.
ISABELLE, Niece de Severin.
Troupe d'Archers.

La Scene est à Paris dans la Maison de Severin.



LA MÉTAMORPHOSE AMOUREUSE,

COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

SEVERIN, TOINETTE.

SEVERIN.

ENFIN je respire, j'ai fait maison nette aujourd'hui : ce fripon de Laquais qui servoit d'Ecuyer à ma Niece, ce coquin de Cuistre qui me servoit de Secrétaire, jusqu'à la Nourrice qui donnoit à tetter à mon petit enfant, j'ai tout chassé. Allons, Mademoiselle Toinette, prenez la peine de décamper aussi.

TOINETTE.

Mais, Monsieur....

SEVERIN.

Point de mais. Tes gages ſont payés, va chercher condition ailleurs. Tu vois ma maiſon, prends garde d'en approcher de cent pas. Comment! des coquins de domeſtiques avoir l'inſolence d'introduire chez moi dans mon abſence un Ecolier de Droit! un Cadet du Maîne! de bonne maiſon à la vérité, mais de très-mauvaiſe conduite! un godelureau qui a déjà mangé ſon fait, & qui, dit-on, ne fait figure à Paris qu'autant que ſon frere aîné lui en fournit les moyens! Flatter ma Niece dans l'amour qu'elle a pour lui! la fortifier dans l'averſion qu'elle a conçue pour l'époux que je lui deſtine! Non, je n'en puis revenir.

TOINETTE.

Vous devriez du moins nous garder juſqu'à demain la Nourrice & moi.

SEVERIN.

Non, non, point de remiſe.

TOINETTE.

Mais qui achevera d'habiller Madame votre Niece.

SEVERIN.

Elle s'habillera toute ſeule.

TOINETTE.

Qui donnera à tetter à l'enfant?

SEVERIN.

SEVERIN.

Ce ne sera pas toi...

TOINETTE.

Dieu m'en garde. Oh çà! vous me donnez donc mon congé absolu?

SEVERIN.

Très-absolu.

TOINETTE.

Il n'y a plus de retour?

SEVERIN.

Non; va-t-en au Diable.

TOINETTE.

Puisque vous me congédiez si bien, & que je n'ai plus rien à ménager, je vous déclare ici guerre ouverte, & vous dis que c'est en vain que vous faites venir de Bayeux Monsieur Bouquinart pour épouser votre niece, que je l'ai promise à Valere, & que je prétends qu'ils soient mariés ensemble dans ce jour.

SEVERIN.

Sans mon consentement?

TOINETTE.

Ils ont le mien, cela suffit; & je veux dans le besoin leur servir de pere, de mere, d'oncle, de tante, de tuteur, de tutrice, de témoin, de Notaire; & l'Amour dictera les articles.

SEVERIN.

Je ne sais qui me tient....

TOINETTE.

Oh! doucement, Monsieur : je ne suis plus à vous, ni chez vous ; je suis à moi, & sur le pavé du Roi.

SEVERIN.

Je rentre; car je ne pourrois m'empêcher de te traiter comme tu le mérites. Monsieur Bouquinart va arriver, & je veux qu'il épouse ma Niece dans le moment même : va-t-en porter la nouvelle à ton Valere; va, insolente : ne te montre de la vie devant moi.

SCENE II.

TOINETTE *seule.*

ME voilà fort embarrassée ; au bout du compte, Monsieur Severin le fera comme il le dit ; Bouquinart va arriver : Isabelle, n'ayant plus de conseil, se laissera mener par le nez comme un oison, & sera assez sotte pour obéir : cependant notre écolier.... Mais le voici avec son valet.



SCENE III.

VALERE, PASQUIN, TOINETTE.

PASQUIN.

QUE fais-tu-là toute ſeule?

TOINETTE.

Je vous attends.

PASQUIN.

Pour nous faire entrer dans le logis apparemment?

TOINETTE.

Non; c'eſt pour vous dire que Monſieur Severin, après avoir chaſſé généralement tous les Domeſtiques que vous aviez gagnés, vient de me faire l'honneur de me donner mon congé en mon petit particulier, & que je crois que vous n'avez qu'à prendre le vôtre.

VALERE.

Que me dis-tu-là?

TOINETTE.

La vérité.

PASQUIN.

Quand tu n'auras que des vérités comme celle-là à nous dire, tu feras mieux de mentir à ton ordinaire: Monſieur vient d'apprendre que ſon oncle & ſon frere étoient à l'extrémité, & tu viens troubler notre joie par tes mauvaiſes nouvelles.

VALERE.

Ne badinons point, cette affaire est sérieuse.

TOINETTE.

Des plus sérieuses ; car vous n'avez plus personne dans le logis qui puisse vous rendre aucun service, hors le Filleul de la maison dont Monsieur Severin ne se défie point encore : mais je crains que notre sortie ne l'ait intimidé.

PASQUIN.

Cela est fâcheux : mais, après tout, Monsieur Severin ne tardera point à prendre de nouveaux domestiques : doutes-tu que mon esprit insinuant, soutenu de l'éloquence de quelques pistoles qui roulent encore dans la bourse de Monsieur, ne les rende bientôt aussi traitables que vous ?

TOINETTE.

Je le crois : mais Monsieur Bouquinart va arriver ; &, sur le champ, Monsieur Severin lui va faire épouser Isabelle.

PASQUIN.

Oh ! pour le coup, l'affaire mérite attention, & j'ai ici besoin de tout mon génie. Mais vous, Monsieur, qui dans votre vie avez fait tant de tours de passe-passe ; vous, qui êtes le héros de toutes les espiegleries d'écoliers, dont on fait des contes dans le monde, ne pourriez vous rien inventer dans cette occasion ?

VALERE.

Non, Pasquin : je ne me reconnois plus ; l'Amour, qui donne de l'esprit & de la hardiesse aux autres, a fait tout le contraire en moi.

PASQUIN.

Cependant il faut.... Mais voici le Filleul de Monsieur Severin.

SCENE IV.

VALERE, PASQUIN, TOINETTE, CRISPIN.

CRISPIN.

AH ! Monsieur, serviteur. Bon jour, Pasquin. Vous voudriez bien entrer dans le logis, n'est-ce pas ? & moi, je n'ai pas de plus grande joie que lorsque j'en suis bien loin.

VALERE.

Pourquoi ?

CRISPIN.

Peste soit la chienne de maison ! Mon Parrein a le diable au corps avec sa niece ; & sa niece fait le diable, depuis qu'elle vous a en tête.

VALERE.

Tu crois, mon cher Crispin, qu'elle a quelque attention au triste état où elle me voit réduit ?

CRISPIN.

Bon ! elle se désespere & l'oncle de son côté enrage. Le beau plaisir pour moi, qui ai toute ma raison, de me trouver entre un enragé & une désespérée !

PASQUIN.

Cela n'est point plaisant en effet. Mais, par parenthese, pourquoi cet habillement ?

CRISPIN.

Comme il n'y a plus de domestiques dans la maison, & que je me vois *factotum* jusqu'à nouvel ordre, je me suis fait un équipage convenable aux différentes charges que je vais exercer. J'ai pris les manchettes & le rabat du Secrétaire, l'épée & les bottines de l'Ecuyer, & j'aurois pris dans un besoin les tettons de la Nourrice. Mais ne m'arrêtez point davantage, il faut que j'aille faire ma commission.

TOINETTE.

Quelle commission ?

CRISPIN.

Mon Parrein m'envoie chez Madame Simone.

PASQUIN.

Ah ! ah ! je la connois : elle demeure ici-près ; c'est cette Dame qui se mêle de faire des mariages, & de placer des domestiques dans les maisons.

CRISPIN.

Justement. Voilà une lettre que je vais lui porter.

PASQUIN.

Montre un peu.

CRISPIN.

Oh! tu la peux lire. Le bon homme étoit si troublé en l'écrivant, qu'il a oublié de la cacheter.

PASQUIN *lit la lettre.*

J'ai une entiere confiance en vous, Madame; & je vous prie de mettre tous vos soins à me déterrer une Femme-de-Chambre d'une sévérité incorruptible, d'une sagesse éprouvée, d'une....

Diantre! il faudra fouiller bien avant pour trouver cela....

TOINETTE.

Voyez cet impertinent!

PASQUIN *continue de lire.*

J'ai besoin aussi d'une Nourrice, qui.... &c.

Il ne demande point d'autres domestiques?

CRISPIN.

Non; & je crois qu'il ne veut avoir à l'avenir dans sa maison d'homme que moi.

PASQUIN.

La maison sera fort bien réglée. Mais cette lettre me donne une idée. Es-tu toujours de nos amis?

CRISPIN.

A la mort, & à la vie.

PASQUIN.

Te sentirois-tu assez de hardiesse pour....

CRISPIN.

De la hardiesse! morbleu! il n'y a pas d'homme qui avale un verre de vin aussi hardiment que moi.

PASQUIN.

Nous t'en ferons boire du meilleur. Tu aimes l'argent?

CRISPIN.

Autant que toi.

PASQUIN.

C'est beaucoup dire. Pour en avoir, il faut faire en sorte que Monsieur épouse Isabelle dans ce jour.

CRISPIN.

Comment faire? mon Parrein la veut marier à Monsieur Bouquinart à son arrivée; &, comme Toinette vous l'a pu dire, on l'attend dans ce moment.

PASQUIN.

Il n'importe; nous pourrons les prévenir, si tu veux nous seconder.

CRISPIN.

Que faut-il faire?

PASQUIN.

Je te le dirai. Pour vous, Monsieur, il fau-

dra, s'il vous plaît, que vous vous prêtiez à certaine métamorphose.

VALERE.

Moi?

TOINETTE.

Allons, allons, Monsieur, encore un petit tour d'écolier.

VALERE.

Il n'y a rien que je ne fasse pour posséder la charmante Isabelle.

PASQUIN.

Voilà qui me plaît. Mais j'apperçois Monsieur Severin & sa niéce : il ne nous connoît pas, & il n'est pas nécessaire qu'il nous connoisse encore. Suivez-moi tous, je vous instruirai de mon projet.

SCENE V.

SEVERIN, ISABELLE.

SEVERIN.

VOUS voulez absolument prendre l'air, j'y consens : mais je ne vous quitterai point, jusqu'à ce que Madame Simone m'ait envoyé une personne telle que je lui demande, capable de me répondre de vos actions.

ISABELLE, (*à part.*)

Quelle contrainte!

SEVERIN.

Quand Monſieur Bouquinart ſera votre époux, ce ſera ſon affaire ; mais je vous avertis, que, malgré ſon humeur enjouée, il eſt auſſi défiant qu'un autre.

ISABELLE, (*à part.*)

Que vais-je devenir ?

SEVERIN.

Sa premiere femme & la mienne nous ont donné de leur vivant un peu de tablature ; elles nous ont, parbleu ! fait voir du pays, & c'eſt ce qui fait que nous ne ſommes plus ſi faciles à attraper.

ISABELLE.

Une fille de mon âge, épouſer un tel mari !

SEVERIN.

Comment donc ? ſavez-vous qu'il eſt encore auſſi frais & auſſi ragoûtant que moi.

ISABELLE, (*à part.*)

O Ciel !

SEVERIN.

Quoique vieux, il eſt de la meilleure humeur du monde, a ſans ceſſe quelque bon mot dans la bouche ; & tout ce qu'il dit, ou qu'il veut dire, eſt ſi plaiſant, ſi plaiſant, que fort ſouvent il en rit lui-même d'avance.

ISABELLE.

Mon Oncle, ni ſa belle humeur, ni ſa bonne mine ne feront point capables de détruire la

haine que j'ai conçue pour lui sans le connoître; la seule pensée qu'il va arriver en ce moment, me fait frémir....

SEVERIN.

Ce que c'est que la prévention! Mais j'entends un cheval dans la cour.

ISABELLE.

Ah! c'est lui sans doute.

SEVERIN.

C'est lui-même; il est entré par la porte de derriere.

ISABELLE.

Mon Oncle, considérez....

SEVERIN.

Ma Niece, tout ce que vous pourrez me dire est inutile; votre pere par son testament me recommande cette alliance; &, d'ailleurs, Monsieur Bouquinart est mon ancien ami: il attendoit depuis long-tems la mort de sa femme, le Ciel a exaucé ses vœux; & je prétends..., Mais le voici.



SCENE VI.

BOUQUINART, SEVERIN, ISABELLE.

BOUQUINART.

ME voilà, bon jour. Il faut que j'aie le diable au corps pour venir de Bayeux à Paris prendre une femme par le tems qu'il fait.

SEVERIN.

Soyez le bien venu.

BOUQUINART.

La pluie, la grêle, le tonnerre m'ont toujours accompagné; je n'ai pas laissé de pousser comme il faut, & de faire diligence. Mais, tête-bleu! voilà des yeux qui me poussent terriblement à leur tour.

SEVERIN.

Que vous serez heureuse, ma niece, d'avoir un mari aussi jovial! on ne peut pas dire les choses avec plus d'esprit.

ISABELLE.

Je n'en ai pas assez, mon Oncle, pour m'y connoître.

SEVERIN, *bas à sa Niece.*

La sotte! Hé bien! voulez-vous avoir une autre contenance?

ISABELLE.

Quelle ?

SEVERIN, *bas à sa Niece.*

Paroître du moins de bonne humeur.

ISABELLE.

Je ne ſaurois.

BOUQUINART.

Comment donc ! que vous dit-il, qui vous rende ſi triſte ? Oh ! je te prie, Compere, de ne point chagriner ta niece, & de la laiſſer toute entiere à la joie qu'elle a de me voir, & aux idées charmantes que lui donne l'eſpoir d'être aujourd'hui mariée.

SEVERIN.

C'eſt une impertinente qui ne mérite pas l'honneur que vous lui faites.

BOUQUINART.

Oh ! tu es un impertinent toi-même. N'eſt-il pas vrai, ma belle, ce ſont d'étranges gens que ces Oncles ? Oui, ne concevez-vous pas que c'eſt une agréable caſcade que celle que fait une fille en tombant de leur tutelle dans les bras d'un mari ? Ho, ho, ho.

SCENE VII.

SEVERIN, BOUQUINART, ISABELLE, CRISPIN.

CRISPIN.

MOnsieur, Madame Simone avoit justement votre affaire; elle va vous envoyer la perle des Nourrices, & une Femme-de-Chambre qu'elle dit être un vrai Argus.

SEVERIN.

Bon; c'est ce qu'il nous faut.

BOUQUINART.

Que fais-tu de cette figure?

CRISPIN.

Comment donc figure! Figure vous-même. Savez-vous, Monsieur, que je suis Ecuyer?

BOUQUINART.

Ecuyer?

CRISPIN.

Oui, ventre-bleu, Ecuyer, sieur de la Crispiniere, Secrétaire des Commandemens de Messire Fiacre Severin: & vous êtes un impertinent de venir ici.....

SEVERIN.

Doucement, petit drôle; tu parles à l'époux de ma niece.

CRISPIN.

Quoi! c'eſt-là Monſieur Bouquinart! En ce cas je m'appaiſe. Monſieur, j'ai eu tort.... d'avoir eu raiſon.... de m'attaquer.... à un perſonnage.... dont la phyſionomie ſurprenante.... Je ſuis votre ſerviteur.

BOUQUINART.

Le petit coquin ſe moque encore de moi.

SEVERIN.

Qu'on ſe taiſe. Hé bien! n'êtes-vous pas d'avis que nous envoyions chercher un Notaire?

BOUQUINART.

Oh parbleu! je m'en rapporte à toi; fais dreſſer le Contrat à ta fantaiſie, je le ſignerai, s'il eſt à la mienne: mais, du moins, donne-moi le tems de me reconnoître. J'ai marché preſque toute la nuit: &, ſi je me ſuis arrêté en quelqu'endroit, j'y ai pris plus de vin que de repos; enfin, que veux-tu que je te diſe? j'ai maintenant plus d'envie de dormir que d'autre choſe.

CRISPIN.

Monſieur a raiſon, il vaut mieux qu'il dorme avant la nôce qu'après. Si vous voulez, Monſieur, je m'offre à vous bercer.

BOUQUINART.

Il ne ſera, ma foi, pas néceſſaire; & je ne me ſuis jamais trouvé ſi aſſoupi.

SEVERIN.

Entrez donc dans la maiſon, votre appartement eſt tout prêt ; faites comme ſi vous étiez chez vous.

BOUQUINART.

Je le prétends bien ainſi. Excuſez, ma Charmante, ſi, lorſque l'Amour voudroit tenir mes yeux ouverts pour admirer vos charmes, le ſommeil jaloux s'attache à les fermer ; & ſi, dans le tems que ce même amour entr'ouvre ma bouche pour pouſſer des p ir s, ce même ſommeil me l'ouvre tout-à-fait pour bâiller. Ah, ah. Mais je vous promets un rêve des plus circonſtanciés, vous en ſerez l'objet, &c.... je ſuis fort pour les rêves, moi.

CRISPIN.

Oh ! je n'en doute pas ; & je crois même que vous n'avez pas beſoin de dormir pour rêver.

SEVERIN.

Allons, raiſonneur, conduiſez Monſieur dans l'appartement qu'on lui a préparé, & qu'on en ait ſoin comme de moi-même, & ſur-tout que perſonne ne trouble ſon repos.

CRISPIN.

Ah ! Monſieur, puiſſe-t-il dormir éternellement ! Diable emporte qui ſongera à l'éveiller.

SCENE VIII.

SEVERIN, ISABELLE.

SEVERIN.

Hé bien! c'est donc ainsi que vous cherchez à me contenter? Je ne m'étonne pas que Monsieur Bouquinart quitte si tôt la compagnie. Qui est-ce qui ne s'endormiroit pas à voir votre humeur sombre & mélancolique?

ISABELLE.

Offrez-moi un époux qui me plaise, vous n'aurez pas lieu de vous plaindre de mon humeur.

SEVERIN.

Votre Valere, par exemple?

ISABELLE.

Hé bien! oui, mon Oncle, je l'aime; dans la situation où sont les choses, je puis l'avouer. Et, si vous le connoissiez....

SEVERIN.

Je l'aimerois aussi, n'est-ce pas? Qu'on ne m'en parle plus.

ISABELLE.

Sa famille....

SEVERIN.

Je sais quelle est sa famille ; mais, pour lui, je ne le connois, ni ne le veux connoître.

ISABELLE.

Que je suis malheureuse !

SCENE IX.

SEVERIN, ISABELLE, CRISPIN.

CRISPIN.

L'Affaire est faite, notre homme est couché. Savez-vous que c'est un sagouin !

SEVERIN.

Comment ?

CRISPIN.

Il n'a pas été long-tems à sa toilette, comme vous voyez ; après avoir ôté son chapeau & son juste-au-corps, il s'est jetté tout botté entre deux draps.

SEVERIN.

Il est, comme cela, sans façon.

CRISPIN.

Il a mis ses habits sur son lit, par le chaud qu'il fait ; il n'a pas eu la tête sur son chevet, qu'il a ronflé comme il faut. Je l'ai examiné un moment, & je vous puis assurer qu'il est aussi beau couché que debout.

SEVERIN.

Il eſt ce qu'il eſt. Retourne à Madame Simone, qu'elle m'envoie inceſſamment les perſonnes que je lui ai demandées.

CRISPIN.

Il n'eſt pas néceſſaire, & voilà déjà la Femme-de-Chambre.

ISABELLE.

Que vois-je ?

CRISPIN.

C'eſt Valere, votre amant ; *motus.*

SCENE X.

SEVERIN, ISABELLE, VALERE *déguiſé en femme*, CRISPIN.

VALERE, *à Criſpin.*

Enſeignez-moi, s'il vous plaît, le logis de Monſieur Severin.

CRISPIN.

Le voici lui-même en propre original.

VALERE.

Je viens, Monſieur, de la part de Madame Simone ; elle m'a appris que vous demandiez une perſonne pour demeurer auprès de Madame votre niece, & je me tiendrai trop heureuſe ſi mes ſervices lui peuvent être agréables.

SEVERIN.

Voilà une grande fille qui me revient assez; qu'en dites-vous, ma niece? vous en accommoderiez-vous?

ISABELLE.

En cela, mon oncle, vous savez que je ne dois avoir de volonté que la vôtre: mais je crois que cette personne me convient mieux que toute autre.

CRISPIN.

Je n'en doute pas.

SEVERIN.

Sa physionomie me plaît.

ISABELLE.

Elle ne me plaît pas moins.

SEVERIN.

Je ne sais quoi d'honnête, d'engageant....

ISABELLE.

Au-dessus de ce qu'on peut dire.

SEVERIN.

Cela est admirable; il y a des gens comme cela, qui plaisent à tout le monde du premier abord.

CRISPIN, *à part.*

Mon Parrein ne le prend pas mal; il faut lui en donner encore une pipe.

SEVERIN.

Peut-on vous demander où vous avez servi?

VALERE.

Monsieur, c'est ici ma premiere condition: mais j'espere que ce sera la derniere; & que Madame sera si contente de moi, qu'elle ne me voudra jamais changer.

ISABELLE.

Vous pouvez vous en assurer, je n'aime point du tout le changement.

VALERE.

Quel bonheur de me voir sans cesse auprès de vous! quel plaisir de servir une si belle Maitresse!

SEVERIN.

Elle dit tout si agréablement..... j'en suis charmé.

CRISPIN.

N'est il pas vrai, Monsieur, que cela vaut mieux pour votre niece, que cette coquine de Toinette? C'étoit une arrogante, une....

SEVERIN.

Fi donc, il n'y a pas de comparaison.

CRISPIN.

Elle n'introduira point d'homme dans la maison, celle-ci.

VALERE.

Oh! pour cela non: je les écarterai autant qu'il me sera possible; &, Madame dût-elle s'en fâcher, je mettrai tout mon plaisir à l'accom-

pagner ſans ceſſe; & je vous puis aſſurer que, tant que je ſerai auprès d'elle, aucun amant n'en approchera.

SEVERIN.

C'eſt comme nous l'entendons. Que je ſuis heureux d'avoir fait cette trouvaille! Comment vous nomme-t-on?

VALERE, *embarraſſé.*

On me nomme....

CRISPIN.

Madame Simone m'a dit qu'elle s'appelloit Marion; c'eſt un joli nom, au moins, que Marion, Marion! j'ai eu une Maitreſſe qui s'appelloit comme cela.

SEVERIN.

Taiſez-vous, petit ſot.

ISABELLE.

Juſqu'à votre nom, tout me plaît de vous.

SEVERIN.

Que voulez-vous gagner, Mademoiſelle?

VALERE.

Ah! Monſieur, ne parlons point de cela, s'il vous plaît.

SEVERIN.

Mais il faut bien ſavoir ce qu'on vous donnera de gages.

VALERE.

Monſieur, je ne veux point faire de marché

avec vous ; c'est à Madame, si elle est contente de mes services, à me récompenser.

CRISPIN.

C'est une personne qui n'est point intéressée, & qui veut faire comme moi, servir pour son plaisir.

SÉVERIN.

Elle n'y perdra pas, & je voudrois que la Nourrice.... mais apparemment que la voici.

CRISPIN, *à Isabelle.*

Vous voyez bien que c'est Pasquin.

SCENE XI.

SEVERIN, ISABELLE, VALERE *en Femme-de-Chambre*, PASQUIN *en Nourrice*, CRISPIN.

SEVERIN.

APprochez, ma mie; c'est Madame Simone qui vous envoie, n'est-ce pas ?

PASQUIN.

Oui, Monsieur, elle viendra tantôt vous répondre de moi, & vous assurer que je suis une Nourrice d'une sagesse consommée.

SEVERIN.

Je le crois.

PASQUIN.

La plus honnête fille de tout le quartier, ſans contredit.

SEVERIN.

Je n'en doute pas; votre lait eſt-il nouveau?

PASQUIN.

Oui, Monſieur, des plus nouveaux & des plus particuliers qui ſe faſſent.

SEVERIN.

Quel nourriçon quittez-vous?

PASQUIN.

L'enfant d'un riche Procureur.

SEVERIN.

Et pourquoi êtes-vous ſortie de cette maiſon-là?

PASQUIN.

Monſieur, vous ſavez que les Nourrices ont toujours des envies, & qu'il faut leur ſervir les meilleurs morceaux de deſſus la table, ſi l'on veut que les nourriçons profitent.

SEVERIN.

Hé bien?

PASQUIN.

Hé bien! ce maudit Procureur-là me faiſoit mourir de faim, parce que malheureuſement l'enfant que je nourriſſois avoit le nez fait comme celui de ſon Maître Clerc.

CRISPIN.

CRISPIN.

La belle raiſon! Monſieur n'auroit donc qu'à faire de même, parce que ſon fils me reſſemble.

SEVERIN.

Paix.

PASQUIN.

Et d'ailleurs, la maudite engeance que ces Clercs! ma vertu a bien eſſuyé des aſſauts.

SEVERIN.

Vous ſerez ici fort tranquille.

PASQUIN.

Ah! Monſieur, c'eſt ce que je demande.

SEVERIN.

Mais auſſi il ne faut pas qu'une Nourrice demeure oiſive; cela amaſſe de mauvaiſes humeurs, dont un enfant ſe remplit. Que ſavez-vous faire?

PASQUIN.

Mille choſes que ne font point les autres Nourrices.

SEVERIN.

Mais encore?

PASQUIN.

Par exemple, pour faire une barbe, & relever une mouſtache, je défie toutes les Nourrices de France de s'en acquitter comme moi.

SEVERIN.

Voilà un plaiſant talent pour une Nourrice!

PASQUIN.

Et, ſans me vanter, j'ai bien des qualités que bien des femmes n'ont pas.

SEVERIN.

Et quelles?

PASQUIN.

Je ſais me taire.

SEVERIN.

Cela eſt bon.

PASQUIN.

Je n'aime point les hommes.

SEVERIN.

Comment! voilà un tréſor. Mais allons au fait; voyons votre ſein.

CRISPIN *à part.*

Haye, haye, haye.

PASQUIN.

Comment, Monſieur! pour qui me prenez-vous? Mort de ma vie, ſi un autre que vous avoit l'inſolence de me faire une pareille propoſition, je lui arracherois les yeux.

SEVERIN.

Mais, ma mie....

PASQUIN.

Mais, mais; je l'ai montré à Madame Simone.

SEVERIN.

Ah! cela ſuffit; vous avez raiſon: je ne veux

point vous contraindre davantage. J'entends l'enfant qui crie, allez vîte là-haut lui donner à tetter.

PASQUIN.

La bonne chienne de commiſſion.

SEVERIN.

Mais, en montant, ne faites point de bruit, de crainte d'éveiller le futur époux de ma niece qui repoſe dans la chambre voiſine.

CRISPIN *bas à Paſquin.*

Comment diantre feras-tu pour donner à tetter à cet enfant?

PASQUIN.

Parbleu, je m'en vais le ſevrer.

SCENE XII.

SEVERIN, ISABELLE, VALERE *en Femme-de-Chambre*, CRISPIN.

SEVERIN.

MAdemoiſelle Marion, je vous confie ma niece; ne la quittez pas d'un pas.

VALERE.

Je vous obéirai ponctuellement.

SEVERIN *à ſa Niece.*

Vous, Iſabelle, je vous recommande de ſuivre aveuglément les conſeils de cette ſage perſonne.

ISABELLE.

Dans la cruelle ſituation où me réduit votre ſévérité, je vois bien, Monſieur, que c'eſt le mieux que je puiſſe faire.

SEVERIN.

Je m'en vais chez mon Notaire.

SCENE XIII.

VALERE *en femme*, ISABELLE, CRISPIN.

ISABELLE.

ENfin le voilà parti, je reſpire. Ah! Valere, que vous m'avez fait trembler dans votre métamorphoſe!

VALERE.

Ah! Madame, je vous avoue que je ne me ſuis jamais trouvé dans un tel embarras. Je craignois à tout moment de me tromper dans mes diſcours, & que mon amour ne vînt à me trahir : mais puiſque cet amour peut maintenant s'exprimer ſans contrainte, ſouffrez que je me jette à vos genoux, & que je vous jure mille fois de vous adorer éternellement. Hélas! que deviendrois-je, ſi l'injuſte projet de votre Oncle avoit ſon effet, ſi je me voyois enlever pour jamais tout ce que j'ai de plus cher au

monde? ah! Madame, je me donnerois la mort; & si mon amour....

ISABELLE.

Mon Dieu! Valere, finissez : tout ce que vous pouvez me dire dans cet équipage, ne me touche point : il me semble que ce n'est point vous qui me parlez; &, si vous voulez me persuader, allez reprendre votre habit de Cavalier.

CRISPIN.

Il ne s'agit point de cela, il faut aller au fait. Mon Parrein reviendra bientôt, & votre Rival ne dormira pas toujours.

VALERE.

Il a raison, charmante Isabelle. Vous savez les offres que Madame votre Tante nous a faites plusieurs fois. Si nous perdons ce moment, je vous perds peut-être pour jamais. Un carrosse nous attend à quatre pas, venez.

ISABELLE.

Ah! Valere, quelque horreur que m'ait inspiré la seule vue de votre Rival, à quelque reconnoissance que doive m'engager, & votre mérite, & tout ce que vous hazardez pour moi, je ne puis me résoudre....

CRISPIN.

Oh! parbleu, Madame, vous faites trop de façons. Comment donc! quand l'argent nous

engage Madame Simone & moi à trahir Monſieur Severin, ſon meilleur ami, & mon Parrein, l'amour ne vous fera rien faire! Et vous Monſieur l'Amoureux, vous ne dites plus mot! Morbleu, il me ſemble que, ſi j'étois comme vous habillé en femme, je jaſerois dix fois plus qu'à mon ordinaire. Mais voici Toinette.

SCENE XIV.

VALERE *en femme*, ISABELLE, CRISPIN, TOINETTE.

TOINETTE.

AH! mes enfans, ſauvez-vous au plus vîte; voilà Monſieur Severin avec un Commiſſaire, un Exempt, & des Archers; il a rencontré en ſortant d'ici Madame Simone, qui l'a apparemment inſtruit de votre métamorphoſe.

CRISPIN.

Ah! la double traîtreſſe!

ISABELLE.

Ah! Valere, dérobez-vous à ſon emportement.

TOINETTE.

Ne vous y expoſez pas trop vous-même, vous le connoiſſez.

ISABELLE.

Il eſt vrai, mais....

TOINETTE.

Point de diſcours inutiles, nous n'avons point de tems à perdre; allons promptement chez Madame votre Tante. Monſieur Severin ne fera pas un procès à ſa ſœur pour vous avoir retirée chez elle.

ISABELLE.

Ne m'abandonne point, Toinette.

TOINETTE.

Je vous ſuis.

SCENE XV.

TOINETTE, CRISPIN.

CRISPIN.

MAis il ne faut pas laiſſer ce pauvre Paſquin dans le laqs; apparemment qu'il eſt dans la maiſon?

TOINETTE.

Sans doute, & je vais l'avertir.



SCENE XVI.

CRISPIN *seul.*

MAIS j'apperçois mon Parrein ; il n'eſt pas à propos que j'aille me renfermer là-dedans : il ſuffit de l'appeller. Paſquin, holà, Paſquin.

SCENE XVII.

CRISPIN, PASQUIN *en Nourrice à la fenêtre.*

PASQUIN.

QU'eſt-ce ?

CRISPIN.

Tout eſt découvert ; deſcends promptement, Monſieur Severin vient ici avec un Commiſſaire & des Archers ; ne le vois-tu pas ?

PASQUIN.

Hé oui ! de par tous les diables, je le vois ; & je vois de plus que je n'ai pas aſſez de tems pour gagner la porte.

CRISPIN.

Saute par la fenêtre.

PASQUIN.

Le beau conſeil !

CRISPIN.

Prends les piſtolets de Monſieur Severin, ils ſont ſur la cheminée de la ſalle; quoiqu'il n'y ait rien dedans, cela fera peur aux Archers. Mais les voici, je me ſauve.

SCENE XVIII.

PASQUIN, *ſeul en Nourrice à la fenêtre.*

PESTE ſoit des amours de mon Maître! Ah! me voilà perdu.

SCENE XIX.

SEVERIN, LE COMMISSAIRE, BRAS-DE-FER, ARCHERS.

SEVERIN.

C'EST ici, Meſſieurs. Je ſuis heureux dans mon malheur, que le hazard m'a fait vous rencontrer ſi à propos.

BRAS-DE-FER.

Nous avons manqué notre capture; & nous ſommes heureux nous-mêmes, de vous avoir trouvé pour nous dédommager. Nous venions....

SEVERIN.

Il ne s'agit pas de m'apprendre d'où vous veniez : il faut promptement investir cette maison, & aller prendre dedans un certain Valere & son Valet, qui, comme je viens de vous dire, s'y sont introduits déguisés en femmes, pour suborner ma niece, & peut-être me voler.

LE COMMISSAIRE.

Monsieur Bras-de-Fer, faites occuper toutes les avenues par vos gens; &, sur-tout, gardez-bien cette porte : moi, j'entre dans la maison avec Serrefort & Grippaut.

BRAS-DE-FER, *aux Archers.*

Mes amis, ayons bien l'œil à tout. Passez de ce côté, vous autres; & vous, de celui-ci. Voilà une bonne affaire, Monsieur.

SEVERIN.

Vous appellez cela une bonne affaire?

BRAS-DE-FER.

Oui, d'autant qu'elle est bien criminelle.

SEVERIN.

Vous avez vos raisons pour la trouver bonne: mais pour moi je la trouve très-mauvaise. Voilà ma famille déshonorée; & Monsieur Bouquinart ne voudra plus de ma niece après un tel éclat.

LE COMMISSAIRE, *sortant de la maison.*

Il nous faut du monde pour passer outre.

Nous venons d'entendre une voix qui menace de brûler la cervelle au premier qui avancera ; &, comme nous ne ſavons pas les êtres de votre maiſon, il eſt néceſſaire que vous marchiez le premier pour nous conduire.

SEVERIN.

Moi, je ne veux point m'aller fourrer-là ; s'il ſe donne quelques coups, vos gens ſont payés pour les recevoir.

LE COMMISSAIRE.

Mais, Monſieur....

SEVERIN.

Bien-loin d'entrer, je vais me mettre à l'abri des armes, afin d'empêcher qu'on ne faſſe aucune inſulte à Monſieur Bouquinart, mon neveu prétendu, qui eſt malheureuſement renfermé là-dedans.

(Il ſe cache dans un coin.)

SCENE XX.

BRAS-DE-FER, PASQUIN *avec les habits de Monſieur Bouquinart*, les ARCHERS.

PASQUIN, *aux Archers qui ſont à la porte.*

QU'eſt-ce donc que ceci ? & que venez-vous chercher dans la maiſon de mon Oncle futur ?

BRAS-DE-FER.

Deux hommes déguisés en femmes, qui, pour suborner sa niece.... Mais, si vous voulez en savoir davantage, vous pouvez l'aller joindre, il a passé de ce côté.

PASQUIN.

Moi? je ne veux lui parler de ma vie : c'est un plaisant visage, de me faire venir de Bayeux pour épouser sa niece, quand il sait ce qu'il fait. Me prend-il pour un sot?

BRAS-DE-FER.

Je ne sais pas, Monsieur.

PASQUIN.

Dites-lui de ma part que c'est un sot lui-même.

BRAS-DE-FER.

Ce n'est pas à nous....

PASQUIN.

Il croyoit m'attraper ; mais ce ne sera pas d'aujourd'hui. Adieu, adieu. *

BRAS-DE-FER.

Voilà un drôle de corps & un plaisant visage : je ne m'étonne pas si cette niece en a introduit d'autres dans la maison.

SCENE XXI.

SEVERIN, BRAS-DE-FER, LES ARCHERS.

SEVERIN.

Qui est l'homme qui vient de vous parler?

BRAS-DE-FER.

C'est votre neveu prétendu, qui s'en va fort en colere.

SEVERIN.

Ah! je n'en doute pas; & je jugeois bien que cette aventure le dégoûteroit de son mariage; mais je m'en vengerai sur ceux qui vont tomber entre mes mains.

SCENE XXII.

LE COMMISSAIRE, SEVERIN, LES ARCHERS.

LE COMMISSAIRE.

En voici un de pris. Il faut que l'autre se soit sauvé; car nous avons parcouru toute la maison.

SEVERIN.

Il n'importe, celui-ci paiera pour tous.

LE COMMISSAIRE.

Savez-vous où le drôle s'étoit caché? Dans un lit. Nous l'avons trouvé entre deux draps, ses habits de femme sur lui; il feignoit de dormir, mais on l'a réveillé comme il faut. Il ne vouloit point absolument s'habiller : mais il a trouvé des Valets-de-chambre qui n'avoient pas les mains gourdes; &, quoi que j'aie pu faire, s'il leur a donné bien de la peine, il leur a aussi donné bien des coups. Le voici qu'on amene.

SCENE XXIII.

BOUQUINART *en Nourrice*, LE COMMISSAIRE, SEVERIN, LES ARCHERS.

SEVERIN.

Que vois-je? c'est Monsieur Bouquinart!

BOUQUINART.

Que veut donc dire tout ceci? Avez-vous perdu l'esprit? L'ai-je perdu moi-même?

SEVERIN.

Ah! mon cher ami, je suis au désespoir.

BOUQUINART.

Que la peste te creve mille fois! On dit que

c'eſt par ton ordre que tout ceci ſe fait. Par quelle extravagance m'envoyer éveiller en ſurſaut, & m'obliger à prendre ce diable d'équipage ? Je ſuis ſi étonné de l'état où je me trouve, que, ſans les coups que j'ai reçus, je prendrois encore ceci pour un rêve.

SEVERIN.

Parbleu, Meſſieurs, vous avez fait-là de belles affaires ! Vous laiſſez échapper les coupables, & allez ſaiſir & maltraiter mon ami, que je fais venir exprès de cinquante lieues pour épouſer ma niece ; il faut que vous ſoyez de grandes bêtes.

LE COMMISSAIRE.

Et vous un grand poltron. Vous nous appellez pour arrêter deux hommes déguiſés en femmes, qui ſe ſont introduits dans votre maiſon pour vous déshonorer en la perſonne de votre niece....

BOUQUINART.

Qu'entends-je ?

LE COMMISSAIRE.

Et vous n'oſez entrer avec nous ! eſt-on obligé de les connoître ? On a trouvé Monſieur couché, des habits de femme ſur ſon lit, on a cru....

SEVERIN.

Ne deviez-vous pas bien voir que Monſieur n'avoit pas la mine d'un ſuborneur ?

BRAS-DE-FER.

Le drôle qui s'est sauvé avoit raison de dire qu'il n'étoit pas sot.

LE COMMISSAIRE.

La méprise à part, par la maniere dont Monsieur a été houspillé, il a pu connoître avec quel zele ces Messieurs vous servoient.

BOUQUINART.

Le diable les emporte avec leur zele.

LE COMMISSAIRE *aux Archers.*

Allons, allons, retirons-nous.

SERREFORT.

Et les frais de la capture?

BOUQUINART.

Attends, attends, je vais te les payer. Et toi, notre cher ami, tu voulois donc me faire entrer une seconde fois dans la Confrérie, avec ta jolie niece, dont tu me vantois tant la vertu? Tu n'as qu'à l'épouser toi-même. A quelque chose le malheur est bon. Songe seulement à me rembourser les frais de mon voyage, & bon soir.

SCENE XXIV. ET DERNIERE.

SEVERIN, VALERE, BOUQUINART, *en Nourrice*, PASQUIN, CRISPIN.

VALERE.

MOnfieur, je fuis au défefpoir de tout le trouble que je vous ai caufé. Ifabelle eft chez Madame votre fœur, & je viens me livrer entre vos mains. Je fuis Valere, non plus ce Cadet du Maine, que jufqu'ici la fortune a fi maltraité, mais un des riches héritiers de la Province, par la mort de mon frere, dont je reçois la nouvelle en ce moment.

SEVERIN.

En ce cas, Monfieur, vous êtes mon homme; votre famille m'eft connue, & je vous donne ma niece en mariage.

PASQUIN.

Madame la Nourrice, quand il vous plaira nous changerons d'habit; mais cependant vous voulez bien que je vous remercie des coups qu'il vous a plu de recevoir pour moi.

VALERE *à Bouquinart.*

Monfieur, pardonnez....

BOUQUINART.

Voilà qui eſt fini, Monſieur; je garderai les coups, & vous garderez la niece : je ne ſais pas qui gagnera le plus de nous deux à ce marché-là. Je vais quitter ce maudit équipage.

CRISPIN *à Bouquinart.*

Madame, avez-vous beſoin d'un Ecuyer ?

SEVERIN.

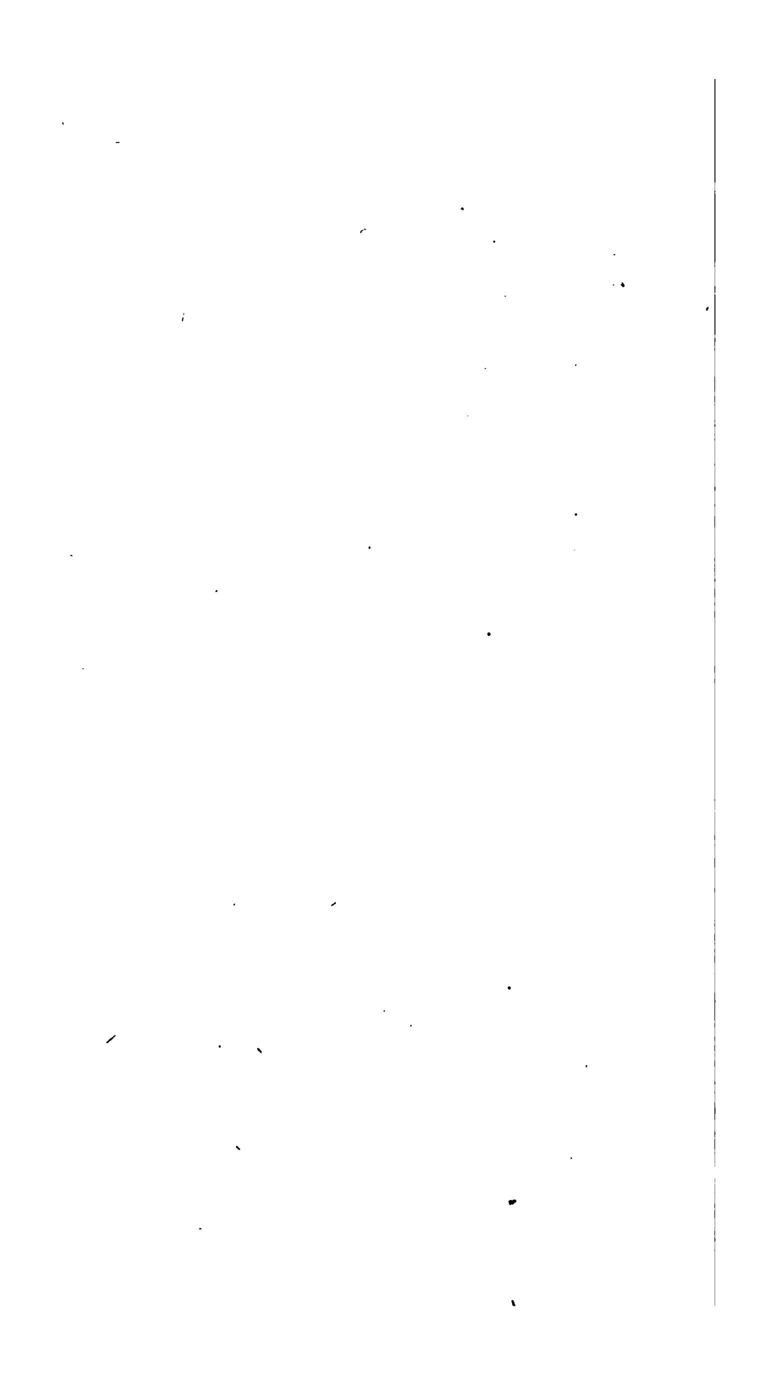
Ah! Monſieur mon Filleul.... Mais puiſque les choſes tournent ainſi, & que chacun eſt content, je fais grace à tous ceux qui m'ont trahi, & les reprends à mon ſervice.

FIN.

L'USURIER GENTILHOMME,

COMÉDIE,

Repréſentée pour la premiere fois ſur le Théâtre François le 11 Septembre 1713.



A MADAME LA MARQUISE
DE CREQUI.

MADAME,

Lorsque l'on verra votre Nom à la tête de cette Comédie, on jugera aisément que j'ai voulu, par un contraste, faire sortir davantage les Caracteres que j'y joue. En effet, MADAME, la gloire de votre Sang, les agrémens

de votre Personne, les charmes de votre Esprit, & cette magnificence qui accompagne toutes vos actions, sont comme autant de flambeaux, qui, portés devant quelques-unes de nos nouvelles Dames, en éclairent le ridicule, & font voir avec plus d'éclat combien vainement on s'efforce d'imiter les manieres de la véritable Noblesse, lorsque l'on n'est soutenu que du mérite de la fortune.

Mais, MADAME, cette raison n'étoit pas suffisante pour me pardonner à moi-même ma témérité; il a fallu, pour m'enhardir à vous dédier cette bagatelle, me rappeller toutes les bontés que l'illustre Maison dont vous sortez a toujours eues pour ma famille Boulonoise, & chercher ma confiance dans les graces que Monseigneur le Duc d'Aumont répand incessamment sur moi.

Je sais, MADAME, que je ne puis vous nommer une personne qui vous soit plus chere; &, honoré de sa Protection, j'ose me promettre la vôtre, & me dire avec un profond respect,

MADAME,

Votre très-humble & très-obéissant serviteur,
LEGRAND.



ACTEURS.

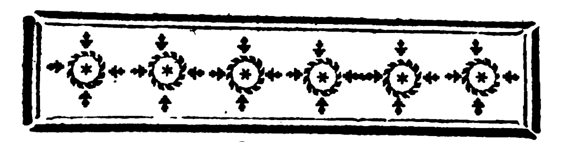
FONTAUBIN, Gentilhomme, Pere d'Henriette.
HENRIETTE, fille de Fontaubin.
LICASTE, Amant d'Henriette.
Mr. MANANVILLE, Usurier.
Me. MANANVILLE, sa femme.
LE BARON de la GRUAUDIERE, leur fils.
COLAS, frere de Mr. Mananville.
FRONTIN, * Valet de Licaste.
LISETTE, Suivante d'Henriette.
RAGOTIN. } Domestiques de M. Mananville.
LA VERDURE. } Domestiques de M. Mananville.
JASMIN. } Domestiques de M. Mananville.
MUSICIENS ET DANSEURS.

---

* Le Grand l'avoit nommé Crispin.

La Scene est dans la maison de M. Mananville, à Paris.

L'USURIER



L'USURIER GENTILHOMME, *COMÉDIE.*

SCENE PREMIERE.

LICASTE, HENRIETTE.

HENRIETTE.

Non, Licaſte, je ne puis plus vous parler.

LICASTE.

Charmante Henriette!....

HENRIETTE.

A quoi m'expoſez-vous, après tout ce que je vous ai fait dire? Vous oſez paroître dans la maiſon de votre rival le jour qu'il m'épouſe, dans le tems qu'on s'apprête à ſigner le Contrat! Vous me perdez, Licaſte.

LICASTE.

Ne craignez rien, Madame; un de ſes domeſtiques, que j'ai mis dans mes intérêts, m'a

introduit ici ; & Lisette, votre Femme-de-Chambre, ne vous laissera pas surprendre. Je vous dirai donc....

HENRIETTE.

Je sais tout ce que vous pouvez me dire, & les reproches que vous êtes en droit de me faire. Mais je me vois réduite à obéir à mon pere.

LICASTE.

Mais trahir mon amour pour épouser le Baron de la Gruaudiere, le fils de Monsieur Mananville, le plus inhumain Usurier * de tout Paris !

HENRIETTE.

Quand vous me répéterez cela cent fois, je vous dirai toujours la même chose ; je vois mon pere ruiné par le jeu, & par les mauvaises affaires qu'il a faites, depuis un tems, avec les Usuriers ; il ne peut dégager ses Terres, & soutenir sa Noblesse, que par ce mariage ; vous n'avez point de bien ; vous n'en attendez que du gain d'un Procès, qui, depuis deux ans, se doit juger tous les jours, & qui, selon les apparences, n'est pas prêt de finir.

LICASTE.

Il est vrai que jusqu'ici mon bien n'a pas

---

* *Agioteur.*

été fort considérable ; mais, enfin, mon oncle est à bout, il ne peut plus long-tems retenir les deux cents mille francs dont la chicane l'a fait jouir jusqu'à présent ; c'est aujourd'hui que l'affaire se juge en dernier ressort, & de moment en moment j'en attends des nouvelles.

HENRIETTE.

Ces nouvelles arriveront trop tard. En attendant que Madame Mananville soit visible, mon Pere est allé chez le Notaire, il sera de retour dans un moment.

LICASTE.

Que je suis malheureux ! Faut-il que, malgré mon bon droit, la lenteur de la Justice me soit aussi préjudiciable que me le seroit la perte de mon Procès !

HENRIETTE.

Vous vous étiez chargé d'écrire à mon frere le Capitaine, votre meilleur ami, de hâter son retour pour s'opposer à ce mariage.

LICASTE.

Je l'ai fait ; il arrive aujourd'hui, ou demain au plus tard : sa réponse m'en assure.

HENRIETTE.

Il faut que Monsieur Mananville en ait eu avis, & qu'il craigne cette arrivée ; car il presse furieusement les choses. Hier on me fit

voir ſon fils pour la premiere fois ; aujourd'hui je viens rendre ma premiere viſite à Madame Mananville, & l'on prétend dans le moment même ſigner le Contrat.

LICASTE.

Au nom de notre amour, belle Henriette, je vous conjure de trouver quelque prétexte à pouvoir différer juſqu'à l'arrivée de votre frere le Capitaine. D'ailleurs, j'ai mis Frontin en campagne pour s'éclaircir à fond de la naiſſance de Monſieur Mananville, qu'on m'a aſſuré être des plus obſcures ; il devoit ce matin.... Mais le voici.

SCENE II.

HENRIETTE, LISETTE, FRONTIN.

LICASTE.

HÉ bien, Frontin ?

FRONTIN.

Je viens du logis, où l'on m'a dit que vous étiez ici.

LICASTE.

Sais-tu quelque chose de nouveau ?

FRONTIN.

Oui, Monſieur, & de très-important même. Sur quelques avis, je m'étois, comme vous

ſavez, tranſporté à Charonne; j'y ai fait quelque ſéjour, & je ſuis enfin parvenu à me faire inſtruire de l'hiſtoire véritable & remarquable de notre Uſurier. Or, écoutez.

HENRIETTE.

Parlez bas, & ſongez que nous ſommes chez lui.

FRONTIN.

Il eſt de race payſanne, fils d'un Magiſter de Village; il vint à Paris en l'an mil.....* âgé de vingt ans. Il ſe mit d'abord dans le ſervice, ſous l'étendard d'un homme d'affaires.

LICASTE.

Paſſons.

FRONTIN.

En.......** il revint au Village, où il épouſa, par eſpece d'amourette, la fille du gros Mathieu de Charonne: il en eut un fils nommé Claude; & ce Claude eſt aujourd'hui vôtre rival.

LICASTE.

J'entends.

FRONTIN.

Ce fils fut retiré de Nourrice à l'âge de douze ans.

---

* *Six cent quatre-vingt-un.* La Piece fut donnée en 1713, ce qui fait 32 années d'eſpace entre ces deux dates.

** *Quatre-vingt-trois.*

LICASTE.

A l'âge de douze ans!

FRONTIN.

Oui : il a tetté fort long-tems ce garçon là, c'eſt ce qui fait qu'il a l'eſprit ſi vif; il a été preſque autant à l'école, &c....

LICASTE.

Laiſſe-là le mérite du fils, parle nous de la fortune du Pere.

FRONTIN.

De retour à Paris, après avoir ſervi pluſieurs Uſuriers, il a travaillé pour ſon compte, & ayant gagné plus de deux cent mille écus en trois ans *, il a acheté depuis peu des Terres, & a érigé de ſon chef celle de la Gruaudiere en Baronnie, dont ſon fils Claude porte le nom.

HENRIETTE.

Si l'on peut prouver celà à mon Pere, je doute que, malgré le mauvais état de ſes affaires, il veuille paſſer outre.

FRONTIN.

Oh! parbleu, j'ai pris mes meſures pour lui faire voir les choſes au doigt & à l'œil. A Charonne, j'ai heureuſement trouvé un certain payſan, propre frere de notre Uſurier, à qui,

* A l'Agiot.

depuis trois ans, il n'avoit point donné de ses nouvelles. Après avoir bu maintes chopines avec lui, je l'ai averti qu'on marioit son neveu, & qu'il feroit plaisir à sa famille de venir à la noce.

LICASTE.

Fort bien.

FRONTIN.

C'est un original qui ne contribuera pas peu à faire ouvrir les yeux à Monsieur Fontaubin.

HENRIETTE.

Sans doute, mon Pere pourroit faire des réflexions là-dessus.

FRONTIN.

Il en sera, & sur-tout quand il verra & entendra Madame Mananville. Quelques efforts qu'elle fasse pour contrefaire la femme de qualité, sa fortune a été trop prompte, pour qu'elle ait eu le tems de se défaire de ses manieres & de son langage.

LICASTE.

Je le crois.

FRONTIN.

Outre plus. Le Maître à chanter, qui s'est chargé du divertissement qui doit servir de prélude à la signature du Contrat, est des amis de Lisette & des miens; c'est un homme aussi dépourvu de bon sens que rempli de Musique.

LICASTE.

Je ſais tout cela ; & tu m'as dit même qu'il t'avoit prié de chercher quelque Poëte pour lui faire des paroles.

FRONTIN.

Je les ai faites moi-même.

LICASTE.

Quel conte !

FRONTIN.

Non, Monſieur, c'eſt la vérité ; je les ai compoſées, & Liſette les a corrigées.

LICASTE.

Cela ſera pitoyable.

FRONTIN.

Qu'importe ? elles auront tantôt leur effet. Mais voici Liſette.

SCENE III.

LICASTE, HENRIETTE, LISETTE, FRONTIN.

LISETTE.

MADAME Mananville & le Baron de la Gruaudiere, ſon fils, ſont viſibles, & viennent de ce côté ; ſongez à vous.

HENRIETTE.

Sortez, Licaſte.

FRONTIN.

Non, Madame ; je ſais dans cette Maiſon où le cacher, en attendant des nouvelles de nôtre Procès.

LICASTE.

Mais, Madame, que je ſache, au moins, vos ſentimens avant de me ſéparer de vous, & ſi...

HENRIETTE.

Je ferai mon poſſible pour gagner du tems. Mais, ſi ceux que vous attendez tardent trop...

FRONTIN.

Le Payſan, frere de Monſieur de Mananville, marche ſur mes pas ; & pour votre frere le Capitaine, s'il ne vient pas aſſez tôt, je le ferai bien arriver, moi. Sans adieu, Liſette.

LISETTE.

Ah! Monſieur Frontin, je ſuis votre ſervante.

SCENE IV.

HENRIETTE, LISETTE.

HENRIETTE.

JE ne ſais où j'en ſuis ; &, quelque réſolution que j'euſſe priſe d'obéir à mon pere, la ſeule vue de Licaſte....

LISETTE.

Paix, voici Madame Mananville & votre futur.

SCENE V.

Me. MANANVILLE, LE BARON DE LA GRUAUDIERE, HENRIETTE, LISETTE.

Me. MANANVILLE.

LAquais, holà, laquais, mes gens; où est donc toute cette canaille?

HENRIETTE.

Comme c'est mon pere qui m'a conduite ici, Madame, je m'attendois qu'il me présenteroit à vous; & je ne sais pas bien quel compliment vous faire dans cette premiere entrevue.

Me. MANANVILLE.

Ah! Madame, c'est à moi à commencer: & je vous dirai, Madame, que je serons tretous ravis de vous avoir dans notre alliance.

HENRIETTE, *bas à Lisette.*

Lisette!

Me. MANANVILLE.

Vous avez du mérite par-dessus les yeux, Madame; & il seroit à souhaiter pour nous que le nôtre égalît le vôtre, pour être au niveau les uns des autres.

LE BARON.

Pour moi, Madame, je ne vous dis rien

aujourd'hui, car je vous vis hier; & je n'ai pas assez de mémoire pour apprendre tous les jours un nouveau compliment, à moins que vous ne vouliez que je recommence.

HENRIETTE.

Monsieur, il n'est pas nécessaire.

LISETTE.

Allez, allez, Monsieur le Baron, sans que vous parliez, on devine à votre physionomie ce que vous êtes capable de dire.

Me. MANANVILLE.

Monsieur le Baron mon fils se souvient de mes instructions; je lui répéte tous les jours qu'il vaut mieux se taire que de mal parler.

LE BARON.

Oh! si je ne dis mot, je n'en pense pas moins.

Me. MANANVILLE.

Quoiqu'il n'y ait qu'un mois qu'il hante le beau monde, on le trouve déjà fort dégourdi.

LISETTE.

Tout-à-fait.

Me. MANANVILLE.

Et en vous épousant, j'espérons que vous le mettrez à sa perfection.

LISETTE.

Oui, Madame le mettra à la mode.

HENRIETTE.

Monsieur est tout parfait, & il sort d'une bonne école.

Me. MANANVILLE.

Ah! Madame, cela vous plaît à dire. Il eſt vrai que moi, & Monſieur Mananville mon mari, je ſommes la politeſſe même : croiriez-vous que je n'avons point eu de peine du tout à nous accoutumer à être de qualité?

LISETTE.

Monſieur le Baron me paroît diſpoſé à s'accoutumer à tout.

Me. MANANVILLE.

Ce ne ſera pas notre faute, s'il ne parvient pas : on lui a donné, depuis un mois qu'il eſt ſorti de ſixieme, de toutes ſortes d'acabis de Maîtres; d'Armes, de Muſique, de Danſe, d'Ecriture, de Cheval, d'Oſtographe & d'Ariſmétique; & pour des Livres, je lui en avons acheté de toutes les couleurs.

LE BARON.

Oh! mes Livres ſont très-beaux, car ils ſont tout neufs.

LISETTE.

Gardez-vous bien de les lire, de crainte de les gâter.

HENRIETTE.

Ah! Liſette, je ne croyois pas qu'il fût ſi ſot.

LISETTE.

Ce n'eſt pas le mariage qui doit le faire ceſſer de l'être.

SCENE VI.

Me. MANANVILLE, LE BARON, HENRIETTE, LISETTE, RAGOTIN.

RAGOTIN.

MAdame, voilà un Payſan de Charonne, qui dit qu'il eſt le frere de Monſieur.

Me. MANANVILLE.

Ah ! tout eſt perdu. Le petit ſot !

SCENE VII.

Me. MANANVILLE, LE BARON, HENRIETTE, LISETTE.

Me. MANANVILLE.

JE vous demande pardon, Madame, ſi je vous quittons un moment pour aller parler à un de nos Farmiers.

HENRIETTE.

C'eſt moi, Madame, qui vais vous laiſſer.

à Liſette.

Courons au-devant de mon Pere, & tâchons de le prévenir ſur tout ceci.

Me. MANANVILLE.

Fi donc !

LE BARON.

Tenez, je ne vous reconnois pas non plus, mon Oncle Colas.

COLAS.

Morgué, je ne fis pourtant pas si changé que vous; oh bian, bian! tout coup vaille, je veux être de la fête.

Me. MANANVILLE.

Un Paysan être d'une noce de qualité, quelle hardiesse !

LE BARON.

Oui, cela est impertinent, mon Oncle Colas.

COLAS.

Jarnigué, vous êtes des ingrats. Nan dit bian vrai, qu'il vaudroit mieux qu'une Cité pérît, qu'un gueux s'enrichît. J'entends, je crois, la voix de mon frere; il ne va pas mal vous laver la tête à tous deux, quand il saura comme vous m'avez reçu.



SCENE XI.

Mr. MANANVILLE, Me. MANANVILLE, LE BARON, COLAS, RAGOTIN.

RAGOTIN.

MAIS, Monſieur...

Mr. MANANVILLE.

Mais, Monſieur le petit marouffe, apprenez que je ne me mêle plus d'affaires, depuis que je ſuis de qualité.

RAGOTIN.

Il y a encore cette pauvre Veuve qui vous rapporte l'argent que vous lui avez prêté ſur ſes Billets.

M. MANANVILLE.

Oh! qu'on lui diſe qu'elle a trop tardé, que j'ai employé ces Billets-là, & peut-être à ma perte.

RAGOTIN.

Elle a dit au Portier qu'il y en avoit pour ſix fois autant d'argent que vous lui en aviez donné.

M. MANANVILLE.

Tant pis pour elle.

SCENE XII.

Mr. MANANVILLE, Me. MANANVILLE, LE BARON, COLAS.

Me. MANANVILLE.

MAIS je trouve mon Portier bien impertinent d'entendre ainsi les raisons de tout le monde. Oh! je vois bien qu'il faut que je prenne un Suisse.

COLAS.

Hé morgué! prends moi, je t'en sarvirai.

Mr. MANANVILLE.

Ah! voici bien autre chose. Que demandes-tu ici, mon ami?

COLAS.

Morgué, tout le monde m'appelle ici mon ami; ces gens de qualité sont bien remplis d'amitié.

Mr. MANANVILLE.

Parle donc, hé, faquin: que cherches-tu dans ce logis?

COLAS.

Pargué, je viens danser à la noce de mon neveu Claude.

Mr. MANANVILLE.

Comment, insolent! si j'appelle mes gens.

Me. MANANVILLE.

Il faut les appeller, Monsieur. Holà, quelqu'un; holà, quelqu'un.

Mr. MANANVILLE.

Non, Madame, évitons l'éclat. Crois-moi, va-t-en, ivrogne que tu es.

COLAS, *à part.*

Est-ce que je me trompe? & prendrois-je un autre pour mon Frere? Non, morgué, c'est lui-même qui ne se reconnoît pas.

Mr. MANANVILLE.

Maraud, si tu ne sors d'ici....

COLAS.

Non, morgué, je n'en sortirai pas. Velà ma belle-sœur Catau, velà mon neveu Claude, & tu es mon frere Jacot.

M. MANANVILLE.

Quoi! tu oses?...

COLAS.

Oui, morgué, j'ose. Oh! acoute donc, Jacot, ne fais pas tant le fameux, car je pourrions bien nous gourmer, comme je faisions du tems que j'étois ton frere aîné.

M. MANANVILLE, *à part.*

Il n'en démordra point, & je vois bien qu'il faut parler d'autre sorte. (*haut.*) Mon frere, je

veux bien vous reconnoître; mais vous allez me perdre. Dans le tems que je m'allie à des personnes de la premiere qualité, voulez-vous que l'on vous voye ici en habit de paysan?

COLAS.

Hé morgué! baille m'en un autre. On dit que tu en as tant qui te sont restés pour les intérêts, du tems que tu prêtois sur gage. Je porterai bien mon bois, ne te boute point en peine.

SCENE XIII.

M. MANANVILLE, Me. MANANVILLE, LE BARON, COLAS, RAGOTIN.

RAGOTIN.

MOnsieur, voilà Monsieur Fontaubin; Madame sa fille étoit allée au-devant de lui. Leur carrosse entre dans la cour.



SCENE XIV.

Mr. MANANVILLE, Me. MANANVILLE, LE BARON, COLAS.

Mr. MANANVILLE.

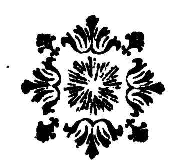
AH! mon Frere, sortez, je vous en conjure.

COLAS.

Non, palsangué, je n'en ferai rian.

Mr. MANANVILLE.

Allez donc, Monsieur le Baron; allez chercher dans ma garde-robe un habit pour votre Oncle.



SCENE XV.

Mr. MANANVILLE, Me. MANANVILLE, COLAS.

COLAS.

AH ! velà qui me plaît cela ; reconnoître ſon frere ! Tatigué, que c'eſt un grand effort pour un homme de ſon métier !

Mr. MANANVILLE.

Parlez le moins que vous pourrez devant la compagnie qui va venir, &, ſur-tout, ne lâchez point de morgué.

COLAS.

Oh ! morgué, non.

Me. MANANVILLE.

Faites comme nous, j'épluchons toutes nos paroles les unes après les autres.

Mr. MANANVILLE.

Hé ! Madame, vous me faites trembler autant que lui.

SCENE XVI.

Mr. MANANVILLE, Me. MANANVILLE, LE BARON, COLAS.

LE BARON.

TEnez, mon oncle Colas, velà le harnois de mon pere.

COLAS.

Velà bian des affutiaux. Cà boutons d'abord la parruque,

Mr. MANANVILLE.

Cela ne se met qu'après.

COLAS.

Bon, bon! devant ou après, qu'importe?

M. MANANVILLE.

Dépêchez-vous, car j'entends monter quelqu'un.

COLAS, *après avoir mis l'habit qu'on lui a apporté par-dessus son habit de paysan.*

Voilà qui est fait. Hé bien! morgué, n'ai-je pas bon air? Ah! pour moi, j'ai cela de bon, un rien m'embellit.

Mr. MANANVILLE.

Voici tout notre monde, ſongez à ce que je vous ai dit.

COLAS.

Je m'en vas d'abord baiſer la mariée; c'eſt la coutume à Charonne.

Mr. MANANVILLE.

Hé fy! mon Frere, cela ne ſe fait point ici. Holà, laquais; qu'on ſe mette tous en haye dans mon anti-chambre. Où ſont-ils donc ces coquins? holà, hé!

SCENE XVII.

Mr. MANANVILLE, Me. MANANVILLE, JASMIN, & autres Laquais.

JASMIN, *& les autres Laquais.*

Nous voilà, Monſieur.

Mr. MANANVILLE.

Vous vous faites bien attendre, marauds que vous êtes.

COLAS, *à part.*

Morgué, il traite ſes domeſtiques comme des valets.

Mr. MANANVILLE.

M. MANANVILLE.

Je ne prétends pas me donner la peine d'appeller deux fois, & je veux que l'on m'entende au moindre ſigne, entendez-vous?

JASMIN.

Oui, Monſieur. (*Il ſe retire avec les autres dans l'anti-chambre.*)

SCENE XVIII.

Mr. MANANVILLE, Me. MANANVILLE, LE BARON, COLAS.

COLAS, *à part.*

MOrgué, il n'eſt rien tel pour ſavoir ſe faire obéir, que d'avoir ſarvi les autres.



SCENE XIX.

FONTAUBIN, HENRIETTE, Mr. MANANVILLE, Me. MANANVILLE, COLAS, LE BARON, LISETTE.

FONTAUBIN, *à Henriette.*

MA Fille, je ne crois point tout ce que vous me dites. (*A Mr. Mananville.*) Enfin nous voici tous rassemblés.

Mr. MANANVILLE.

C'est une joie pour moi, que je ne puis assez vous exprimer.

COLAS, *à Fontaubin.*

Monsieur, excusez, si j'avons....

Mr. MANANVILLE, *bas.*

Taisez-vous, mon Frere. (*Haut.*) Monsieur, voilà un Gentilhomme que je vous présente; c'est mon Frere; vous lui trouverez l'air un peu rude, c'est la mer qui fait cela. Mais un Capitaine de vaisseau, aussi déterminé qu'il est, ne se pique pas beaucoup de politesse.

FONTAUBIN.

Il suffit que Monsieur se pique de bravoure. J'ai toujours estimé Messieurs les Marins, & Monsieur a de l'air....

LISETTE.

D'un Marinier qui va tirer l'oie.

FONTAUBIN.

Taisez-vous, insolente. (*à Colas.*) Monsieur, je suis ravi....

COLAS.

Ah ! Monsieur, boutez dessus. Si j'avons pris la libarté d'avoir l'honneur de venir honorer la noce de notre neveu Claude, c'est que, comme dit l'autre, plus on est de fous, plus on rit; & si notre minagere Jeanne avoit pu itou....

Mr. MANANVILLE, *bas à Colas.*

Ne voulez-vous pas finir ?

LISETTE, *bas à Fontaubin.*

Hé bien, Monsieur ! votre fille a-t-elle tort ?

FONTAUBIN, *bas à Lisette.*

Non vraiment : voyons jusqu'où cela ira. *Haut.* Il faut que j'embrasse mon gendre. Monsieur, je mets entre vos mains une fille qui m'a toujours été chere.

LE BARON, *riant niaisement.*

Hé, hé.

FONTAUBIN.

Je me flatte que vos bons traitemens lui feront retrouver en vous un second pere.

LE BARON.

Hé, hé.

FONTAUBIN.

Les emplois que mon crédit va vous procurer, ne demandent pas moins qu'un homme de votre mérite pour les exercer.

LE BARON.

Hé, hé.

FONTAUBIN.

Et j'espere que vous soutiendrez la gloire des nobles ayeux, dont vous & moi tenons naissance.

LE BARON.

Hé! oui, je...

LISETTE.

Oui, oui, Monsieur soutiendra tout cela; laissez-le faire.

Me. MANANVILLE.

Hé! là, répondez donc, Monsieur le Baron.

LE BARON.

Hé! mais.... Répondez-vous-même.

Me. MANANVILLE.

Peut-on rester court comme cela? Monsieur, vous jettez des pierres dans notre jardin, qui...

Mr. MANANVILLE, *bas.*

Morbleu, Madame, qu'allez-vous faire?

COLAS.

Qui rejailliront dans le vôtre. Achevez donc, notre sœur Catau.

Mr. MANANVILLE, *bas à Colas.*

Autre bêtise! taisez-vous aussi.

COLAS.

Hé! mais morgué....

Me. MANANVILLE, *bas.*

Encore morgué, après ce que je vous avons dit!

Mr. MANANVILLE, *à part.*

Ah! je suis perdu si cela dure. Il faut absolument rompre cette conversation....

On entend des Violons.

J'entends les violons qui préludent : voilà un prétexte.

FONTAUBIN.

Qu'est ceci?

Mr. MANANVILLE.

C'est un petit divertissement qu'on vous a préparé. Excusez, si je vous quitte un moment, pour aller donner ordre à tout. Madame, Monsieur le Baron, vous savez que vous êtes nécessaires là-dedans; avec la permission de la compagnie, suivez-moi.

COLAS.

C'est bian dit. Moi, je reste pour faire les honneurs.

Mr. MANANVILLE.

Hé! non pas, mon frere, entrez aussi; vous m'êtes plus nécessaire que les autres.

SCENE XX.

FONTAUBIN, HENRIETTE, LISETTE.

LISETTE.

MOrgué, tatigué, j'avions, j'aurions, j'étions. Hé! bien, Monſieur, qu'en dites-vous?

FONTAUBIN.

Quelle diable de nobleſſe eſt-ce cela?

LISETTE.

Elle eſt un peu ſauvage.

FONTAUBIN.

Je reconnois que je me ſuis trop preſſé. N'ayant eu affaire juſqu'à préſent qu'à Monſieur de Mananville, qui eſt un homme aſſez poli, j'ai cru que toute ſa famille étoit de même; la magnificence qu'il avoit étalée à mes yeux me faiſoit croire....

LISETTE.

Enfin, Monſieur, qu'allez-vous faire maintenant?

FONTAUBIN.

Je ne ſais. Tous mes amis ſe vont moquer de moi, ſi j'acheve ce mariage; mais d'ailleurs nous avons un dédit de vingt mille écus.

LISETTE.

Il faut le rompre, Monsieur.

FONTAUBIN.

Et comment s'y prendre? les choses sont si avancées!

LISETTE.

Monsieur, j'apperçois un fourbe de profession qui nous écoute, qui a rompu plus de dédits en sa vie, qu'il n'a fait faire de mariages légitimes. Je le connois; s'il vouloit nous rendre service!

SCENE XXI.

FONTAUBIN, HENRIETTE, LISETTE, FRONTIN.

FRONTIN.

TRès-volontiers; & personne n'est plus au fait que moi. J'ai toujours eu tant d'estime & de vénération pour Monsieur Fontaubin, sans avoir l'honneur d'être connu de lui.... & sans beaucoup même le connoître; qu'ayant appris dans le monde qu'il alloit faire une sottise, & déshonorer sa maison par une indigne alliance, je me suis transporté sur les lieux; & me voilà prêt, non-seulement à rompre ce dédit, mais encore à le faire payer à monsieur Mananville.

FONTAUBIN.

Oh non! je n'exige point cela. Il ſuffit que...

FRONTIN.

Ne vous mettez pas en peine, & laiſſez-moi faire. J'ai, dans cette maiſon, un homme tout à moi, qui viendra vous avertir lorſque.... J'entends Monſieur Mananville, je me retire.

SCENE XXII.

FONTAUBIN, HENRIETTE, LISETTE.

FONTAUBIN.

CEla eſt aſſez plaiſant; cet homme qui m'eſt inconnu, & qui vient s'offrir à me rendre le plus important ſervice qui puiſſe m'être rendu dans la ſituation où je ſuis!...

LISETTE.

Il y a comme cela quantité de gens dans le monde, qui font tout leur plaiſir de ſe mêler des affaires des autres.



SCENE XXIII.

FONTAUBIN, HENRIETTE, Mr. MANANVILLE, COLAS, Me. MANANVILLE, LE BARON, LISETTE, *Muſiciens & Danſeurs en Payſans & Payſannes.*

Mr. MANANVILLE, *bas à ſa famille.*

OUI, mon frere, oui, ma femme, oui, mon fils, je vous défends de dire un ſeul mot, que le Contrat ne ſoit ſigné. *Haut.* Ma préſence n'étoit pas inutile, puiſqu'en même tems le Contrat, le divertiſſement & le feſtin ſe trouvent prêts; & voilà ce que fait l'œil du Maître. Pour nous débarraſſer, ſignons d'abord le Contrat.

LISETTE.

Oh! entendez auparavant le divertiſſement.

Mr. MANANVILLE.

Mais il faudroit.....

HENRIETTE.

Elle a raiſon, cela nous mettra de bonne humeur: nous aimons tous la Muſique.

Mr. MANANVILLE.

Tout ce qui vous plaira. Allons, que l'on commence.

FONTAUBIN.

Qu'eſt-ce que ce divertiſſement?

M. MANANVILLE.

Je ne ſais; je n'en ai point voulu entendre les répétitions, pour avoir le plaiſir de la ſurpriſe.

ENTRÉE DE PAYSANS ET DE PAYSANNES.

Colas ſe veut mêler avec eux; ce que M. Mananville empêche en le repouſſant rudement.

On chante.

I. MUSICIEN *vêtu en Payſan.*

Honneur, honneur, cent fois honneur
Au Baron de la Gruaudiere.
Des champs qu'à labouré ſon Pere,
Il eſt aujourd'hui le Seigneur.
Honneur, honneur, cent fois honneur
Au Baron de la Gruaudiere.

ENTRÉE.

II. MUSICIEN.

C'eſt peu d'avoir l'eſprit & les appas
De Madame Catau ſa Mere;
Il a la mine fiere,
Et la vertu guerriere
De Monſieur ſon Oncle Colas.

Mr. MANANVILLE.

On se moque ici de nous.

COLAS.

Nõñ, ñôn.

III. MUSICIEN.

Un & deux font trois, & trois font six,
Et quatre font dix.
Qu'on est habile
Quand on attrape mille!
Qui de mille paye rien,
Reste mille, mille, mille, & mille.
Ah! que de bien!

Que de fracas! quelle opulence!
Que de magnificence!
Que d'appui!
Voilà la grande science
Et le mérite d'aujourd'hui.

M. MANANVILLE.

Qui est l'insolent qui a composé ces mauvaises paroles-là?

LISETTE.

Il n'est guères Poëte, comme vous voyez; car il dit la vérité.

Mr. MANANVILLE, *aux Acteurs du divertissement qui se retirent.*

Et vous, qui osez....

SCENE XXIV.

FONTAUBIN, HENRIETTE, Mr. MANANVILLE, COLAS, Me. MANANVILLE, LE BARON, LISETTE, RAGOTIN.

RAGOTIN, *à Fontaubin.*

MOnſieur, voilà votre fils le Capitaine qui vient d'arriver.

Mr. MANANVILLE, *à part.*

Il ne me falloit plus que cela.

FONTAUBIN.

Il vient à propos, pour être de la noce.

RAGOTIN.

Vraiment oui, pour être de la noce! il vient bien plutôt pour la troubler : il veut là-bas tout renverſer, tout briſer, tout aſſommer.

Mr. MANANVILLE.

Eſt-ce que Monſieur votre fils ſeroit ſi déraiſonnable que de vouloir....

LISETTE, *bas à Mananville.*

C'eſt un Diable, je le connois; & vous en ſerez quitte à bon marché, s'il ſe contente de mettre le feu à votre maiſon.

Mr. MANANVILLE.

Que veut dire ceci ?

FONTAUBIN.

Voyons, voyons, il ne sera peut-être pas si méchant.

RAGOTIN.

Monsieur, il dit qu'il n'a que faire à vous, & qu'il n'en veut qu'à Monsieur Mananville.

FONTAUBIN.

Descendons toujours.

SCENE XXV.

Mr. MANANVILLE, Me. MANANVILLE, LE BARON, COLAS.

Mr. MANANVILLE.

TOUT ceci prend un mauvais train. Peste soit du divertissement ! sans cela le Contrat seroit signé. Que je suis malheureux ! il y a un mois que je ménage cette alliance, qui m'auroit donné tout l'appui possible contre les recherches qu'on auroit pu faire de l'acquisition de mes biens, il faut que tout contribue à rompre mes projets, & que ce maudit Capitaine vienne encore. Mais apparemment le voici.

SCENE XXVI.

Mr. MANANVILLE, Me. MANANVILLE, LE BARON, COLAS, LISETTE, FRONTIN, en Capitaine.

LISETTE, *bas.*

COurage, Frontin, cela va à merveille, & Monſieur de Fontaubin t'avoue de tout.

FRONTIN, *bas.*

Toi, Liſette, ſeconde-moi bien. (*haut.*) Ah, ventre! ah, tête! ah, mort!

LISETTE, *haut.*

Mais, Monſieur, Monſieur votre pere vous cherche, & veut vous parler.

FRONTIN.

Je n'ai que faire à lui; il eſt bien hardi de vouloir ſe montrer devant moi, ayant eu deſſein de marier ma ſœur ſans mon conſentement.

LISETTE.

Mais, Monſieur....

FRONTIN.

Donner la ſœur d'un Capitaine de Dragons à un pied plat!

LE BARON, *à part.*

C'eſt de moi qu'il parle.

FRONTIN.

A un Claude ! Où eſt-il le téméraire qui oſe épouſer ma ſœur ?

LE BARON.

Ce n'eſt pas moi, Monſieur.

FRONTIN, *à Colas.*

Eſt-ce toi ?

COLAS.

Non, pargué ; j'ai déjà trop d'une femme.

M. MANANVILLE.

Monſieur, il ne faut pas tant faire de bruit. C'eſt mon fils le Baron qui l'épouſe, & Monſieur votre pere prétend....

FRONTIN.

Ah, ah ! il prétend.... je lui montrerai bien le reſpect qu'il me doit.

Mr. MANANVILLE, *à part.*

Voilà un fils bien inſolent !

FRONTIN.

Il n'a pas aſſez de bien pour que je ſouhaite ſa mort ; mais, ventrebleu, je lui apprendrai à vivre à ce pere-là.

Mr. MANANVILLE *à part.*

Quel diable d'homme eſt-ce ceci ?

LISETTE, *bas à M. Mananville.*

Vous le voyez dans sa belle humeur; quand il est en colere, c'est bien autre chose.

Mr. MANANVILLE, *à part.*

Il faut voir s'il entendra raison. (*Haut*) Monsieur, point tant d'emportement. Monsieur, c'est parce que Monsieur votre pere n'a pas tout le bien qu'on pourroit s'imaginer, que ce mariage lui convient; & quand vous saurez les avantages qu'il y trouve....

FRONTIN.

Oui, mon pere y trouve ses avantages, j'en suis ravi. Et les miens? Tête bleu, à ce que je vois, on ne songe guere aux absens ici. Mais j'arrive encore à tems, pour faire mon marché. *Primò*, je vous déclare que je veux cent mille francs de pot-de-vin.

Mr. MANANVILLE.

Cent mille francs! (*bas.*) cet homme-là a le diable au corps.

LISETTE, (*bas.*)

Je le trouve aujourd'hui plus modéré qu'à son ordinaire.

Mr. MANANVILLE, (*à part.*)

Quelle chienne de modération, avec ses cent mille francs.

LISETTE, *(bas.)*

C'eſt une bagatelle pour vous, après tout; & cela vous eſt auſſi aiſé à gagner, qu'à lui de le dépenſer.

FRONTIN.

Item. Tous les Officiers de mon Régiment, & moi, ſeront logés & nourris chez vous à diſcrétion tous les hyvers, pour nous dédommager des pertes que nous avons faites avec vos confreres les Uſuriers, depuis trois ans...

Mr. MANANVILLE.

Et qu'ai je affaire, moi?...

FRONTIN.

Comment! morbleu, j'aurai une jolie ſœur, & cela ne produira rien; quand j'en vois tous les jours qui doivent leur fortune à la beauté de leurs arrieres-couſines!

Me. MANANVILLE.

Ah! c'en eſt trop; & duſſiez-vous vous fâcher, Monſieur mon mari, il ne ſera pas dit qu'une femme, parce qu'elle eſt de qualité, ſera ſi long-tems ſans parler, & qu'elle endurera tant de ſottiſes. Allez, Monſieur, je n'avons que faire de votre ſœur, & je nous paſſerons bien de tant d'honneur; notre fils n'en eſt pas encore tant aſſotté.

LE BARON.

Ma foi, Monſieur, puiſque cela eſt comme

cela, vous n'avez qu'à époufer votre fœur vous-même, je ne m'en foucie plus.

FRONTIN.

Comment, tête-bleu! on méprife ici ma fœur! ah, ventre! il faut que j'affomme toute la famille.

LISETTE.

Hé! Monfieur, qu'allez vous faire?

LE BARON.

Au fecours....

Me. MANANVILLE.

Holà, laquais, cocher, mes gens.

FRONTIN.

Bon! bon! qu'ils viennent.

COLAS.

Oh! morgué, Monfieur, doucement.

FRONTIN, *lui donnant un foufflet.*

Retire-toi, maraud.

Me. MANANVILLE.

Maraud!.. un foufflet!.. Soutenez votre Nobleffe, mon frere.

COLAS.

Oh! pargué, foutenez-la vous-même.

Me. MANANVILLE.

Un foufflet à mon frere!

COLAS.

Ç'a n'eft rian, ça fe féchera.

Mr. MANANVILLE.

Un Capitaine de Vaiſſeau ſouffrir un tel outrage ! que va-t-on dire de vous ?

COLAS.

On dira que je ne ſuis accoutumé qu'à me battre ſur l'iau.

Me. MANANVILLE.

Cela n'eſt pas permis, & j'allons... & je varrons...

FRONTIN.

Ah, ah ! je varrons, j'allons ; allez, allez, ma mie.

Me. MANANVILLE.

Ma mie ! une Dame comme moi s'entendre appeller ma mie ! Un fauteuil, que je m'évanouiſſe ; un fauteuil donc, & tôt.

LISETTE.

La peur a fait fuir tous vos gens, Madame, & il n'y a perſonne ici pour vous en donner ; vous vous évanouirez une autre fois.

FRONTIN.

Ah ! parbleu, canaille, je vous apprendrai... J'entends mon pere, je me retire ; car dans la fureur où je ſuis.... Juſqu'au revoir. Je vous rendrai comme cela viſite de tems en tems. Mais, ſur-tout, que les cent mille francs ſoient prêts dans une heure.

SCENE XXVII.

Mr. MANANVILLE, Me. MANANVILLE, LE BARON, COLAS, LISETTE.

Me. MANANVILLE.

AH! je n'en puis plus. Vous voudriez, Monſieur mon mari, être allié à un garniment comme ſtila!

Mr. MANANVILLE.

Non, parbleu; & ſi Monſieur Fontaubin ne me fait juſtice.....

SCENE XXVIII.

FONTAUBIN, HENRIETTE, Mr. MANANVILLE, Me. MANANVILLE, LE BARON, LISETTE, COLAS.

FONTAUBIN.

OU eſt donc mon fils? Je crois que je le chercherai tout aujourd'hui.

LISETTE.

Le voilà qui ſort, Monſieur; il eſt venu ici rendre ſes reſpects à Monſieur & à ſa famille.

Mr. MANANVILLE.

Vous êtes une insolente, ma mie.

FONTAUBIN.

Comment donc ?

COLAS.

Oui, parmi tous les respects dont elle vous parle, il m'a baillé un soufflet.

FONTAUBIN.

Un soufflet ! je ne crois pas cela ; c'est le plus sage de mes enfans.

Mr. MANANVILLE.

Jugez du reste. Hé bien ! Monsieur, si c'est-là le plus sage de vos enfans, je renonce à votre alliance ; & quand je devrois payer le dédit, ce qu'il faudra voir pourtant, je donnerois plutôt mon fils à la derniere...

FONTAUBIN.

Sans emportement, Monsieur. Vous me mettez le marché à la main ; j'en suis parbleu ravi ; & j'allois faire une sottise. Rendons nous réciproquement nos dédits ; ce mariage, croyez-moi, ne convenoit ni à l'un ni à l'autre. Tenez, voilà votre écrit.

Mr. MANANVILLE.

Et voici le vôtre.

COLAS.

Et moi, morgué, à qui rendrai-je mon soufflet ?

LISETTE.

Il vous reſtera, Monſieur le Capitaine de Vaiſſeau, il eſt de bonne priſe

Les Violons préludent.

Mr. MANANVILLE.

Comment, j'entends encore ces maudits violons!

LISETTE.

C'eſt Monſieur le Capitaine qui les ramene.

Mr. MANANVILLE.

Que le Diable l'emporte ; il vient encore nous faire de nouvelles inſultes.

COLAS.

Oh! morguenne....

Me. MANANVILLE.

Rentrons dans mon appartement, Monſieur, jusqu'à ce que je ſoyons débarraſſés de toute cette cohue; en reſtant, j'expoſerions notre qualité à de nouviaux affronts.

Mr. MANANVILLE.

Je ſaurai me venger tôt ou tard.

COLAS.

Oh! morgué, moi, je m'en retourne à Charonne.



SCENE XXIX.

FONTAUBIN, HENRIETTE, LISETTE.

FONTAUBIN.

IL rentre fâché; mais je le ſuis bien plus d'avoir manqué de parole à Licaſte; c'étoit un gentilhomme qui....

SCENE XXX.

FONTAUBIN, HENRIETTE, LISETTE, LICASTE.

LICASTE.

MOnſieur, il eſt encore tems de me la tenir. J'apprends dans ce moment que j'ai gagné mon procès avec dépens; mais cette fortune ne peut me rendre heureux, ſi je ne la partage avec la belle Henriette.

FONTAUBIN.

Ce procédé me rend confus, Licaſte; & je fais mon bonheur de vous recevoir pour gendre. Allons chez nous.

SCENE XXXI ET DERNIERE.

FONTAUBIN, LICASTE, HENRIETTE, FRONTIN, *en Capitaine*, LISETTE.

FRONTIN.

DOucement, s'il vous plaît; il nous revient la fin d'un divertiſſement.

FONTAUBIN.

Ne pouſſons pas les choſes plus loin, & n'inſultons point ces gens-ci dans leur maiſon.

FRONTIN.

Monſieur, il eſt bon que je faſſe un peu de tapage ici. Mananville eſt un chicanneur; il a fait des frais pour ce mariage, & pourroit les rejetter ſur vous; croyez-moi, achevons de l'intimider de maniere qu'il ne veuille jamais avoir d'affaire avec nous.

FONTAUBIN.

Acheve donc ton divertiſſement; c'en ſera aſſez.

LISETTE.

Et nous, qu'en dirons-nous, Monſieur le Capitaine?

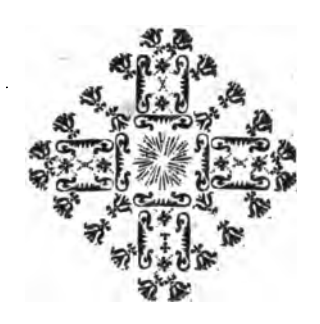
FRONTIN.

FRONTIN.

Tu ſais, Liſette, que j'ai quitté Marine pour toi; ſi tu veux t'engager dans ma Compagnie je te donnerai ton congé au bout de trois mois.

LISETTE.

Que le Notaire faſſe toujours l'engagement, il durera ce qu'il pourra.





DIVERTISSEMENT.

FRONTIN *chante.*

I. COUPLET.

CHantons tous la noble famille
De Monſeigneur de Mananville.
Ne rappellons point les tems paſſés;
Il a de l'argent, c'eſt aſſez.

LE CHOEUR *répète les deux derniers Vers à la fin de chaque Couplet.*

II. COUPLET.

Fils d'un Magiſter de Village,
Il promene un riche équipage.
Ne rappellons point les tems paſſés;
Il a de l'argent, c'eſt aſſez.

III. COUPLET.

Il porta jadis la mandille,
Et maintenant chez lui tout brille.
Ne rappellons point les tems paſſés;
Il a de l'argent, c'eſt aſſez,

IV. COUPLET.

Au Village il prit une femme,
Qui fait aujourd'hui la grand'dame.
Ne rappellons point les tems paſſés;
Il a de l'argent, c'eſt aſſez.

ENTRÉE.

LISETTE.

Ma foi, c'eſt aſſez berner nos Manans, cela commence à m'ennuyer; changeons de ſtyle, & chantons quelque choſe de plus beau, de plus rare, & de plus curieux.

VAUDEVILLE.

I. COUPLET.

La beauté.
La rareté.
La curioſité.

Les Dieux vous ont donné, jeune Iris, pour nous plaire,
La beauté:
Mais c'eſt en abuſer que d'être trop ſévere:
La rareté!
Songez qu'il vient un tems où l'on n'excite guere
La curioſité.

LE CHOEUR.

La beauté.
La rareté.
La curiosité.

II. COUPLET.

A ſuivre les Amours quel charme nous appelle?
La beauté.
Qui peut nous retenir auprès d'une cruelle?
La rareté.
Et d'un amant heureux qui fait un infidele?
La curioſité.

LE CHOEUR.

La beauté.
La rareté.
La curioſité.

III. COUPLET.

Dans les nœuds de l'hymen quand l'Amour nous engage;
La beauté!
On goûte quelque tems les douceurs du ménage;
La rareté!

Mais à la fin on a de tâter du veuvage
La curiosité.

LE CHOEUR.

La beauté.
La rareté.
La curiosité.

IV. COUPLET.

FRONTIN *chante.*

Ce qui me fait quitter Marine pour Lisette,
La beauté.
L'une aime les galans, l'autre fuit la fleurette ;
La rareté !
Enfin Marine est blonde, & Lisette est brunette,
La curiosité.

LE CHOEUR.

La beauté.
La rareté.
La curiosité.

V. COUPLET, *au Parterre.*

Messieurs, ne cherchez point dans une bagatelle
La beauté.
Pour remplir votre goût, il faut que l'on excelle;
La rareté !

Voyez-la feulement parce qu'elle est nouvelle,
La curiofité.

LE CHOEUR.

La beauté.
La rareté.
La curiofité.

FIN.

CARTOUCHE,

OU

LES VOLEURS,

COMÉDIE,

Représentée en 1721.

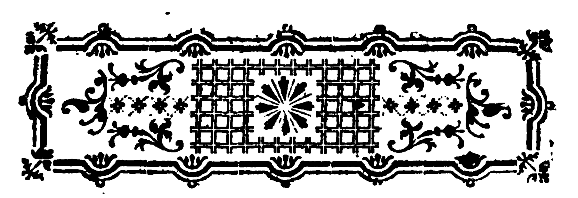
G iv



ACTEURS.

ORONTE, riche Négociant.
ISABELLE, fille d'Oronte.
VALERE, Amant d'Isabelle.
PATAUT, Négociant d'Angoulême, promis à Isabelle.
GRIPAUT, Clerc de Procureur, & Voleur.
CARTOUCHE, Capitaine des Voleurs.
Le Frere de Cartouche, Filou.
LA BRANCHE, Lieutenant de Cartouche.
HARPIN, } Voleurs.
BEL-HUMEUR, } Voleurs.
LA RAMÉE, } Voleurs.
LA PINCE, déguisé en Serrurier. } Voleurs.
Trois petits Filous, l'un déguisé en Mitron, & les deux autres en Décrotteurs.
LA MOUCHE, déguisé en Cuistre.
Le Maître de la Guinguette.
Deux Garçons de Cabaret.
Me. GRIBICHE, Receleuse.
JASMIN, Laquais de M. Oronte.
UN EXEMPT.
LA VALEUR, Archer.
RODOMONT, Archer.
Un autre Exempt.
Plusieurs autres Archers
Musiciens, Danseurs, Acteurs du Divertiss.

La Scene est à Paris.



CARTOUCHE,
OU
LES VOLEURS,
COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre représente une Guinguette des environs de Paris.

SCENE PREMIERE.

VALERE, GRIPAUT.

VALERE.

HÉ bien! Monsieur Gripaut, où en sommes-nous?

GRIPAUT.

Monsieur Pataut, votre Rival, arrive ce soir à huit ou neuf heures. Je m'en suis informé au Coche d'Angoulême.

VALERE.

Et demain il épousera Isabelle. Me voilà bien !

GRIPAUT.

Hé! là, là, doucement; c'est ce qu'il faudra voir. Monsieur Oronte vous l'a promise, & il n'en sera pas quitte pour se dédire ainsi.

VALERE.

Si tu n'avances pas plus que tu as fait jusqu'à présent, j'en serai la dupe; car je sais de bonne part que M. Oronte à fait tous les préparatifs nécessaires pour marier demain sa fille. Les Musiciens même sont mandés pour un Concert, dont il veut ce soir régaler mon Rival à son arrivée.

GRIPAUT.

Et moi, je vous assure que M. Pataut s'en retournera à Angoulême, sans entendre ce Concert-là.

VALERE.

Se peut-il que M. Oronte me veuille ainsi manquer de parole, pour un benêt qu'il n'a jamais vu, & qui n'a d'autre mérite, à ce qu'on m'a dit, que d'être le fils d'un riche Marchand d'Angoulême, son ancien ami?

GRIPAUT.

Et n'est-ce rien que d'être le fils d'un homme riche & libéral? Il a déjà envoyé à sa Bru un collier superbe, & des boucles d'oreilles ma-

gnifiques. Votre pere n'en feroit pas autant pour vous. Mais revenons à notre affaire. Je cherche depuis ce matin quelques gens de main, pour m'aider dans ce que je projette, & je n'ai pu encore trouver personne.

VALERE.

Et comment feras-tu donc ?

GRIPAUT.

Je ferai l'affaire moi seul. Si je réussis, j'en aurai plus de gloire. Mais aussi, Monsieur Valere, vous me tiendrez ce que vous m'avez promis ?

VALERE.

Tu peux t'en assurer. Si j'épouse Isabelle par ton moyen, je te faciliterai celui d'acheter la charge de mon pere.

GRIPAUT.

Vous voyez, je m'ennuie d'être Clerc ; je ne trouve là que de quoi grapiller ; & je me sens toutes les inclinations qu'il faut pour faire en peu de tems une fortune considérable, quand je travaillerai pour mon compte.

VALERE.

Tu n'as pas lieu de te plaindre : depuis que tu es Clerc de mon pere, tu as assez fait valoir le talent.

GRIPAUT.

Je compte tout cela pour rien. Après avoir fait tant de métiers différens dans ma vie pour

attraper le bien d'autrui, je veux couronner l'œuvre en devenant Procureur.

VALÈRE.

Il ne tiendra pas à moi que tu ne le sois. Mon pere a beau faire, je me sens trop d'inclination pour le commerce, pour embrasser jamais sa profession. Mais revenons à M. Pataut. Sur le portrait qu'on t'en a fait, crois-tu pouvoir le reconnoître ?

GRIPAUT.

Oh! que oui. On vous mande que c'est une taille empruntée, un visage hébêté : je sais sa figure par cœur, & je le reconnoîtrois entre cent. Mais j'apperçois un drôle, qui, je crois, ne m'est pas inconnu : Si c'est celui que je m'imagine, il vous sera d'un grand secours. Retirez-vous pour cause, & me laissez l'aborder.

VALERE.

Volontiers.



SCENE II.

GRIPAUT, LA BRANCHE.

GRIPAUT, *à part.*

ME trompé-je? Non. C'est lui même.

LA BRANCHE, *à part.*

Voilà un homme qui me regarde bien! Ne seroit-ce point quelque mouche?

GRIPAUT.

Est-ce toi, mon pauvre la Branche?

LA BRANCHE.

Est-ce toi, mon cher Gripaut? Quelle surprise de te voir à Paris! On disoit que tu étois sur mer.

GRIPAUT.

J'y ai servi trois ans avec un brevet de la Cour du Parlement; mais, ma foi, j'ai quitté tout cela.

LA BRANCHE.

Et pourquoi?

GRIPAUT.

Ah! mon ami, la Marine est bien tombée depuis un tems.

LA BRANCHE.

Et avois-tu quelque emploi considérable?

GRIPAUT.

J'étois Chef....

LA BRANCHE.

D'Escadre?

GRIPAUT.

Non, de Rame.

LA BRANCHE.

C'est-à-dire Espalier. Je m'étonne que tu aies quitté un si bon poste.

GRIPAUT.

La réforme est venue, il a fallu prendre un parti comme les autres, & je me suis jetté dans la Robe. Je suis Clerc de Procureur.

LA BRANCHE.

Clerc de Procureur! comment, tu déroges ainsi! Tu as donc abandonné tout-à-fait la profession? Je t'ai vu autrefois le plus subtil coupeur de bourses, & le plus hardi arracheur d'épées qu'il y eût à Paris: Je ne me serois jamais imaginé que tu eusses pu quitter ce noble métier.

GRIPAUT.

Je ne l'ai pas quitté pour cela; mais je l'exerce d'une maniere plus relevée, & moins dangereuse; & j'en fais plus à présent en un coup de plume, que je n'en aurois fait autrefois en dix coups de ciseaux.

LA BRANCHE.

Tu as beau dire; le métier que tu as quitté valoit mieux que celui que tu as pris.

GRIPAUT.

Oh! tu as beau dire toi-même; il se fait de grands coups dans notre Etude. Mais toi, quel est ton emploi maintenant?

LA BRANCHE.

Je suis Lieutenant d'une Compagnie franche.

GRIPAUT.

Et où êtes-vous en garnison?

LA BRANCHE.

Dans Paris.

GRIPAUT.

Et où montez-vous la garde? je n'ai point encore vu passer votre Compagnie.

LA BRANCHE.

C'est que nous marchons ordinairement de nuit, sans tambour.

GRIPAUT.

J'entends. Et quel est le nom de votre Capitaine.

LA BRANCHE.

Cartouche.

GRIPAUT.

Ah! j'en ai entendu parler. N'est-ce pas cet homme imprenable?

LA BRANCHE.

Justement.

GRIPAUT.

Comment! nous n'avons point d'Officier aujourd'hui qui ait plus de réputation que lui pour les ruses de guerre.

LA BRANCHE.

C'eſt un Capitaine, qui joint l'adreſſe au courage; jamais Général n'a fait de ſi belles retraites.

GRIPAUT.

On dit qu'il fatigue un peu ſes Troupes, & qu'il décampe tous les jours aſſez bruſquement.

LA BRANCHE.

Bruſquement tant qu'il vous plaira. Il décampe toujours à propos, & c'eſt le grand art de ceux qui, comme lui, ne commandent qu'un Camp volant.

GRIPAUT.

Et votre Compagnie eſt-elle bien entretenue?

LA BRANCHE.

Tu le peux croire. Nous campons tous les jours en terre ennemie. Nous avons mis Paris à contribution.

GRIPAUT.

Et où eſt à préſent votre Capitaine?

LA BRANCHE.

Il eſt campé près de cette petite Guinguette, où il a mis une ſauve-garde, parce que le Maître eſt de nos amis.

GRIPAUT.

Et que fait-il à préſent?

LA BRANCHE.

Il va tenir conſeil, faire rendre compte à ſes

Gens des contributions de la nuit derniere, & de ce qu'on a enlevé aux ennemis.

GRIPAUT.

Morbleu! j'aurois un bon coup à lui proposer; mais j'en voudrois tirer mon *estaffe*, car je suis terriblement endetté.

LA BRANCHE.

Hé bien! quand tu voudras, nous paierons toutes tes dettes dans un moment, comme nous avons fait autrefois à un de nos amis.

GRIPAUT.

Et comment cela?

LA BRANCHE.

Tu n'auras qu'à faire assembler tous tes créanciers dans un endroit, Cartouche leur comptera leur argent; &, quand tu auras tiré tes Billets, nous les attendrons en bas pour les voler.

GRIPAUT.

Mais vraiment cela n'est pas mal imaginé.

LA BRANCHE.

Mais il faudroit pour cela que tu t'engageasses dans sa compagnie, & que tu prêtasses serment de fidélité entre ses mains: car il ne se fie point aux Etrangers.

GRIPAUT.

Et ne peux tu pas répondre de moi?

LA BRANCHE.

Cela ne serviroit de rien.

GRIPAUT.

Mais que diable! moi qui ſuis à la veille d'entrer dans le Corps des Procureurs, tu me proposes d'entrer dans celui des Voleurs... Je n'ai pas plus de ſcrupule pour l'un que pour l'autre; mais enfin...

LA BRANCHE.

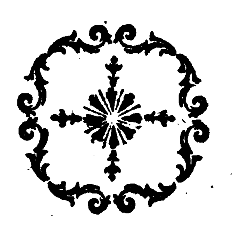
Mais enfin, il faut opter; tu ne peux pas être à la fois de robe & d'épée.

GRIPAUT.

Tu me fais-là une plaiſante difficulté. Eſt-ce que je ne pourrois pas être Procureur le matin, & voleur le ſoir.

LA BRANCHE.

Si notre Capitaine y conſent, je le veux bien. Mais le voici, ne t'éloigne pas. Je te préſenterai quand il en ſera tems.



SCENE III.

CARTOUCHE, LA BRANCHE, HARPIN, BEL-HUMEUR, LA RAMÉE, LA PINCE, LE PETIT FRERE DE CARTOUCHE, Me. GRIBICHE, TROIS PETITS FILOUS, UN CABARETIER, DEUX GARÇONS DE CABARET.

CARTOUCHE.

CHERS Compagnons de fortune, généreux défenſeurs de votre liberté, à tous préſens ſalut, argent, & bon appétit; pour l'honneur, je ne vous en ſouhaite point: vous vous en paſſerez bien, & moi auſſi.

Quand j'examine, mes chers Freres, la viciſſitude des choſes, je trouve que le proverbe a bien raiſon, qui dit *Que les jours ſe ſuivent, mais qu'ils ne ſe reſſemblent pas.*

Sur cette mer orageuſe où nous voguons, tous les momens de notre vie ſont mêlés d'eſpoir & de crainte, de bonheur & d'infortune, d'abondance & de diſette, de plaiſir & de chagrin.

Toute la ſcience de notre profeſſion ne conſiſte qu'en deux choſes; à prendre, & à n'être point pris.

Tout le bien d'autrui eſt à nous, ſi nous ſommes aſſez adroits pour nous en ſaiſir. Mais auſſi nous ſommes perdus ſans reſſource, ſi nous ſommes aſſez malheureux de tomber entre les mains de nos Ennemis; & c'eſt ce qui mérite notre attention plus que jamais. L'expérience nous a fait voir juſqu'ici, qu'ils traitoient fort mal leurs priſonniers de guerre, & qu'ils n'avoient jamais eu la politeſſe d'en renvoyer aucun ſur ſa parole.

Tout ceci conſidéré, mes chers Camarades, j'attends vos avis, pour décider ſur le parti que nous avons à prendre pour notre ſûreté.

Reſterons-nous dans Paris? Irons-nous battre * l'*antiſe* ſur le grand * *trimar*? Parlez, & que chacun diſe ſon ſentiment à ſon tour, ſelon ſon rang d'ancienneté.

LA BRANCHE.

Puiſqu'il eſt permis de parler librement, je vous dirai, grand Capitaine, que votre renommée vous fait tort, & que le nombre de vos conquêtes augmente tous les jours celui de vos Ennemis.

Dans Paris, depuis un tems, on ne ſe fait plus de complimens, on ne ſe donne pas ſeulement le bon jour : on n'a autre choſe à ſe demander, quand on ſe rencontre, que *Cartouche*

* *Termes d'argot, pour dire* aller ſur le grand chemin.

est-il pris? Ah! quittez cette Ville ingrate, qui vous a vu naître, & qui voudroit vous voir périr. Songez que les antres affreux, les sombres carrieres, les montagnes & les bois sont désormais vos seules retraites. Partez donc, & conservez une vie qui nous est si précieuse, & à laquelle est attachée celle de tant d'honnêtes gens qui composent cette illustre assemblée. C'est à quoi je conclus.

HARPIN.

Je ne suis pas de ce sentiment; & je suis persuadé que notre Capitaine ne sauroit mieux faire que de rester dans Paris. Tous les passages sont gardés, & toutes les Maréchaussées ont son portrait. Et, d'ailleurs, où ferions-nous en Campagne le moindre des coups que nous faisons à Paris? Mais je suis d'avis que notre Général s'expose un peu moins. On le rencontre par-tout, aux Gobelins, à l'Opéra, à la Comédie, au Bal, aux feux d'artifice. Il veut être de toutes les fêtes.

CARTOUCHE.

Et c'est ce qui fait ma sûreté & ma gloire, de dire qu'on me cherche sans cesse, & qu'on me trouve par-tout, sans oser m'attaquer,

HARPIN.

Restons donc à Paris.

BEL-HUMEUR.

C'est mon avis.

LA RAME'E.

C'eſt auſſi le mien.

LA PINCE *ôtant ſon bonnet de Serrurier.*

J'opine du bonnet.

CARTOUCHE.

Je paſſe au plus de voix. Reſtons donc dans Paris; & s'il nous y faut périr, périſſons du moins les armes à la main. C'eſt ce que j'attends de votre courage, & ce que vous devez attendre de mon intrépidité. Paſſons à une autre affaire.

Çà, Meſſieurs, que chacun rapporte à la maſſe le butin de cette nuit.

Qui eſt-ce qui a fait la ronde ſur le Pont-neuf?

LA RAME'E.

Mon Capitaine, c'eſt l'Eveillé, Sans-rémiſſion, & moi.

CARTOUCHE.

Qu'avez-vous enlevé?

LA RAME'E.

Quatre épées, & deux cannes à pommes d'or.

CARTOUCHE.

Où ſont-elles?

LA RAME'E.

Les voilà.

CARTOUCHE, *regardant les épées.*

Je vous ai déjà dit que je ne voulois que des épées d'argent. Voilà de belles guenilles que

vous m'apportez-là. Je ne ſais qui me tient que je ne vous les envoie reporter.

LA RAME'E.

Les poignées ſont aſſez fortes, & il me paroît qu'elles ſont aſſez * *chenues* pour ce qu'elles nous coûtent.

CARTOUCHE.

Allons, paſſons. Mais une autre fois ayez plus d'attention. Qui eſt-ce qui a travaillé dans la rue Saint-Denis?

HARPIN.

Sans-quartier, l'Eſtocade, & moi.

CARTOUCHE.

Qu'avez-vous ** *pincé.*

HARPIN.

Six pieces de toile, & quatre de mouſſeline.

CARTOUCHE, *examinant la toile.*

Voyons-les. Comment! Ce n'eſt que de la demi-Hollande; & voilà de la mouſſeline qui eſt effroyable.

HARPIN.

Ma foi, Monſieur, on ne trouve plus rien dans les Boutiques, depuis que les Agioteurs ont des Magaſins.

---

* *C'eſt-à-dire* bonnes.

** *C'eſt-à-dire* volé.

CARTOUCHE.

A d'autres. Qui est-ce qui a * *trimé* dans la rue des Noyers?

BEL-HUMEUR.

La Fantaisie, Fond-de-cale, & moi.

CARTOUCHE.

Qu'avez-vous trouvé?

BEL-HUMEUR.

Deux Commis de la Douane ivres, avec deux Marquises du hazard, qui venoient de souper chez Cheret.

CARTOUCHE.

Que leur avez-vous pris?

BEL-HUMEUR.

Leurs habits & leurs vestes glacées.

CARTOUCHE.

Et quoi encore?

BEL-HUMEUR.

Rien.

CARTOUCHE.

Comment! rien? Est-ce que les Commis de la Douane n'ont pas à présent des montres & des tabatieres d'or?

---

* *C'est-à-dire* marché.

BEL-HUMEUR.

BEL-HUMEUR.

Vous avez raiſon ; mais les Marquiſes les leur avoient déjà volées.

CARTOUCHE.

Qu'on aille demain faire tapage chez ces Marquiſes-là : je leur apprendrai à frauder ainſi les droits du Bureau : il faut que cela nous revienne.

Qui eſt-ce qui a campé dans la rue Fromenteau ?

LA PINCE.

Sans-Oreille, le Débrideux, & moi.

CARTOUCHE.

Qu'avez-vous rencontré ?

LA PINCE.

Un Abbé en manteau d'écarlate, qui venoit de ſouper en Ville.

CARTOUCHE.

Avoit-il de l'argent ?

LA PINCE.

Non ; il n'avoit dans ſa poche qu'un éventail & une boëte à mouches.

CARTOUCHE.

Voilà une aſſez mauvaiſe récolte.

Qui eſt-ce qui étoit de garde au Fauxbourg St. Germain ?

LA BRANCHE.

Brûle-Mouſtache, Briſe-Machoire, & moi.

CARTOUCHE.

Qu'apportez-vous ?

LA BRANCHE.

Nous ne savons encore. Nous avons rencontré un Gascon, qui nous a donné bien de la tablature : Il n'avoit pas un sou dans sa poche.

CARTOUCHE.

Cela est étonnant !

LA BRANCHE.

Et il nous a voulu persuader que c'étoit à nous à lui en donner.

CARTOUCHE.

Et comment cela ?

LA BRANCHE.

Quand j'ai été à lui le pistolet à la main : la bourse. *Eh! cadedis, mon cher, j'allois vous la demander.* Cependant je ne m'en suis pas tenu là, & je lui ai pris ce porte-feuille. Il faut que ce soit quelque chose de considérable : car, à peine étoit-il loin de nous, qu'il a réveillé tous les voisins, en criant *au Guet, au Voleur, je suis ruiné.* Ce Maraud-là a pensé nous faire prendre; car le Guet étoit à vingt pas de-là.

CARTOUCHE.

Voyons un peu ce que contient ce Porte-feuille.

(*Il lit.*)

Généalogie du Chevalier Castel-Mince.

Voilà déja un bon effet !

Par Sentence du Châtelet.... Fort bien! Par Sentence des Consuls.... Encore! A la requeste de Toussaint Mille-Pièces, Maître Tailleur... Hé! que diable! il n'y a là que des Assignations. Messieurs, je ne suis pas content de cela, & il y a ici quelque fripon qui vole ses camarades.

TOUS ENSEMBLE.

Ah!

LA BRANCHE.

Ah! mon Capitaine, croyez que vous n'avez affaire qu'à d'honnêtes gens.

CARTOUCHE.

J'en doute. Messieurs, volons, pillons partout où bon nous semblera; mais point de friponneries entre nous autres.

LA BRANCHE.

Je crois qu'il n'y a personne ici qui voulût se déshonorer par de telles actions.

CARTOUCHE, *à son frere.*

Et vous, petit drôle, n'avez-vous rien *bouliné?* *

LE PETIT FRERE.

Non, mon Frere. On m'a surpris hier au soir la main dans la poche d'une Dame qui sortoit de l'Opéra; on m'a assommé de coups, & j'ai eu toutes les peines du monde à me sauver

---

* *C'est-à-dire* volé.

CARTOUCHE.

Hé! le mal-adroit! il aura pris une poche pour l'autre. Ce petit pendart-là ne vaudra jamais rien. Ce n'eſt pourtant pas manque de bonne éducation.

LE PETIT FRERE.

Eſt-ce ma faute à moi? cette Dame-là étoit chatouilleuſe.

CARTOUCHE.

Va, miſérable, tu ne vaudras jamais ton frere. Je n'avois pas ton âge, que je crochetois déjà des ſerrures.

LA BRANCHE.

Il faut ſe donner patience. Les commencemens en tout ſont difficiles. Cela ſe dénouera; il ſuffit qu'il ſoit enfant de la balle.

CARTOUCHE.

Ne parlons plus de cela. Madame Gribiche!

Me. GRIBICHE.

Plaît-il, Monſieur?

CARTOUCHE.

Portez toutes ces nippes ſous les Halles à Madame de Friponn-en-ville, qu'elle nous ait au plutôt de l'argent, & à quelque prix que ce ſoit. Entendez-vous?

Me. GRIBICHE.

Oui, Monſieur.

CARTOUCHE.

Allez.

(*Madame Gribiche, le Cabaretier & les deux Carçons de Cabaret s'en vont.*)

SCENE IV.

CARTOUCHE, LA BRANCHE, HARPIN, BEL-HUMEUR, LA RAMÉE, LA PINCE, Le petit Frere de Cartouche, trois autres petits Filous.

CARTOUCHE.

Vous, Harpin, allez au Pont-Neuf chez notre Fourbisseur ordinaire, qu'il ait soin de déguiser promptement ces épées, & qu'il n'oublie pas de mettre les poignées des unes aux gardes des autres.

HARPIN.

Il ne faut pas lui recommander cela, non plus qu'à notre Horloger de changer les montres des boëtes.

SCENE V.

CARTOUCHE, LA BRANCHE, BEL-HUMEUR, LA RAMÉE, LA PINCE, GRIPAUT, Le Frere de Cartouche, trois petits Filous.

CARTOUCHE.

LA Branche, voyez ce que demande cet homme-là.

LA BRANCHE.

Mon Capitaine, c'eſt un de mes anciens amis; un honnête Garçon, qui cherche à faire une fin, & qui auroit toutes les envies du monde de s'engager dans votre Compagnie.

CARTOUCHE.

Volontiers. Eſt-ce un homme de bonnes mœurs?

LA BRANCHE.

Elles ne corrompront point les nôtres.

CARTOUCHE.

Me répondez-vous de ſa probité?

LA BRANCHE.

Comme de la mienne. Je le connois de longue-main.

CARTOUCHE.

Qu'il s'avance. (*à Gripaut.*) Avez-vous du service, mon ami ?

GRIPAUT.

Oui, Monsieur ; j'ai fait trois Campagnes aux Foires de Beaucaire, & j'ai eu l'honneur d'assister en personne à l'attaque du Coche de Lyon.

CARTOUCHE.

Cela est bon.

GRIPAUT.

Et je dirai, à mon avantage, que, dans les Combats singuliers, il n'y a gueres de vivant plus adroit que moi pour désarmer son homme.

CARTOUCHE.

Quelles preuves nous donnerez-vous de cela ?

GRIPAUT.

Trois ans de Galere.

CARTOUCHE.

Avez-vous servi depuis ce temps-là ?

GRIPAUT.

Non pas autrement, Monsieur ; il y a deux ans que je suis Clerc de Procureur.

CARTOUCHE.

Chez un Procureur ? Ces deux années de service-là vous seront comptées, mon ami ; je suis même d'avis que vous n'en sortiez pas sitôt.

Vous nous avertirez de tout ce qui se passe au Châtelet. Cependant je vous reçois.

GRIPAUT.

C'est bien de l'honneur que vous me faites. Au reste, j'ai une petite affaire à vous communiquer, où vous pourrez trouver votre compte, & en même-tems rendre service à un de mes amis.

CARTOUCHE.

Qu'est-ce que c'est que cette affaire ?

GRIPAUT.

Le fils d'un riche Négociant d'Angoulême arrive ce soir pour épouser une jeune personne, de qui le fils de mon Procureur est amoureux depuis long-tems.

CARTOUCHE.

C'est-à-dire qu'il faut commencer par voler l'Angoumoisin à son arrivée, le houspiller un peu, & le menacer de le jetter dans la riviere, s'il ne reprend sur le champ le chemin d'Angoulême.

GRIPAUT.

C'est à peu près cela.

CARTOUCHE.

C'est une bagatelle, Vous m'instruirez tantot plus au long de cette affaire, & nous concerterons ensemble les moyens les plus sûrs pour la faire réussir.

La Branche ?

LA BRANCHE.

Monsieur?

CARTOUCHE.

Allez vous informer à cet Hôtel garni, si ce Milord est sur son départ, & s'il a reçu son argent d'Angleterre.

SCENE VI.

CARTOUCHE, BEL-HUMEUR, LA RAMÉE, LA PINCE, GRIPAUT, Le Frere de Cartouche, trois petits Filous.

CARTOUCHE.

ET vous, Bel-humeur, allez vous en prendre cent bouteilles de vin de Champagne dans cette cave dont notre Serrurier vous a fait une clef, & les portez à cette Dame qui m'a donné si généreusement asyle.

Et vous, petits *Mions* *, allez travailler à la presse.

---

* *C'est-à-dire* Garçons.



SCENE VII.

CARTOUCHE, LA RAMÉE, LA PINCE, GRIPAUT.

CARTOUCHE.

Vous autres, retirez-vous; & ayez soin de vous trouver tantôt à l'ordre, pour cette grande expédition de la petite rue du Bac.

LA RAME'E.

Mais, mon Capitaine, donnez-nous donc le mot du Guet.

CARTOUCHE.

Vous n'avez qu'à demander : *Y a-t-il quatre femmes là-haut?*

LA RAME'E.

Cela suffit.



SCENE VIII.

CARTOUCHE, GRIPAUT.

CARTOUCHE.

SAvez-vous bien que ce métier-ci demande de l'application. On a affaire tous les jours à des gens différens. Oh! c'est un grand détail.

GRIPAUT.

Il n'y a qu'un homme comme vous qui s'en puisse tirer comme vous faites. Mais il me semble que je vois au bout de la rue un drôle que je connois pour être mouche des Archers.

CARTOUCHE.

Vous ne vous trompez pas; mais c'est un de nos Pensionnaires, qui leur donne à toute heure le change, & nous rapporte fidelement tout ce qu'ils doivent faire dans la journée. Oh! nous payons bien nos Espions, nous autres.

GRIPAUT.

Et vous avez raison; c'est le moyen d'être toujours bien servi. Cette mouche-là n'est pas apparemment le drôle qui vous suivoit l'autre jour, & à qui vous donnâtes, dit-on, vingt coups de bâton, en présence de deux cens Archers.

CARTOUCHE.

Non. Celui ci est honnête-homme.

SCENE IX.

CARTOUCHE, GRIPAUT, LA MOUCHE, *déguisé en Abbé.*

CARTOUCHE.

QU'est-ce qu'il y a, Monsieur le Ratichon? *

LA MOUCHE.

Monsieur, songez à vous, j'ai été surpris; &, dans le tems que je conduisois nos Archers où vous avez couché cette nuit, ce coquin en a conduit ici d'autres que je ne connois point; ils sont une douzaine.

* *C'est-à-dire* Abbé.

SCENE X.

CARTOUCHE, GRIPAUT.

CARTOUCHE.

AVez-vous des pistolets ?

GRIPAUT.

Non, je n'ai que mon écritoire; mais, dans un besoin, cela leur pourra faire peur.

CARTOUCHE.

Rentrons un moment, pour voir si mes armes sont en bon état.

GRIPAUT.

Mais, Monsieur....

CARTOUCHE.

Ne craignez rien : vous suivez César & sa fortune.



SCENE XI.

L'EXEMPT, LA VALEUR, *Archer*; plusieurs autres Archers.

L'EXEMPT.

MEssieurs, c'est pour le coup que Cartouche est pris; il est sûrement dans cette maison. Oh! çà, je crois que nous avons tous du cœur?

LA VALEUR.

Comme des Lions.

L'EXEMPT.

Voyons qui entrera le premier.

LA VALEUR.

C'est apparemment vous qui nous commandez.

L'EXEMPT.

Il ne faut pas qu'un Chef de troupe s'expose ainsi; il vaut mieux que ce soit vous, Monsieur de la Valeur.

LA VALEUR.

Monsieur, je ne dois point marcher devant mon rang, & il y en a de plus anciens que moi dans la Compagnie.

L'EXEMPT.

Et qui?

LA VALEUR.

Hé! parbleu, Rodement & la Pegne. Mais ils n'en feront rien, je les connois; ainsi nous ferons mieux d'attendre ici de pied-ferme.

L'EXEMPT.

S'il pouvoit sortir maintenant.....

LA VALEUR.

Ah! le voici.

L'EXEMPT.

Retirons-nous.

LA VALEUR.

Vous avez raison; ils sont deux, & nous ne sommes que douze; la partie n'est pas égale.

SCENE XII.

CARTOUCHE, GRIPAUT, L'EXEMPT, LA VALEUR, *Archer*, plusieurs autres Archers.

CARTOUCHE *à l'Exempt.*

Si tu branles, je te brûle le nez comme à un lapin.

(Cartouche, suivi de Gripaut, passe au milieu des Archers, & tire un coup de pistolet qui les fait tous tomber par terre.)

SCENE XIII.

L'EXEMPT, LA VALEUR, *Archer*; plusieurs autres Archers.

L'EXEMPT *s'étant relevé ainsi que les autres.*

NE sommes nous pas blessés ?

LA VALEUR.

Non, heureusement.

L'EXEMPT.

Allons, camarades, retirons-nous en bon ordre, il faut céder à la force; nous avons fait notre devoir; nous le prendrons une autre fois.

Fin du premier Acte.



ACTE II.

Le Théâtre représente une Place publique.

SCENE PREMIERE.

LA BRANCHE, GRIPAUT.

LA BRANCHE.

AH! que m'apprenez-vous-là? comment! notre Capitaine est pris?

GRIPAUT.

S'il ne l'est pas à présent, il le sera bientôt. La maison, où j'étois avec lui, dans la rue des petits Augustins, est entourée de plus de cent Archers, & le nombre en augmente de moment en moment. Il en a déjà blessé plusieurs; mais il est impossible qu'il puisse tenir encore long-tems. Les Munitions commencent à lui manquer.

LA BRANCHE.

Qu'allons-nous faire désormais? hélas! nous pourrons bien dire que nous avons perdu la plus belle rose de notre chapeau.

GRIPAUT.

Pour moi, je prendrai le parti de rester chez mon Procureur.

LA BRANCHE.

Et moi, je reprendrai mon métier de Tailleur, que j'exerçois ci-devant. Cela est pourtant bien triste à mon âge, après avoir, pour ainsi dire, passé par toutes les Classes, de me voir réduit à me remettre à l'Alphabet.

GRIPAUT.

Mais, après tout, pourquoi nous décourager? Ne pourrions-nous pas élire un autre Capitaine?

LA BRANCHE.

Où en trouverons-nous un de son mérite?

GRIPAUT.

Il s'en trouvera parmi nous qui ne seront pas indignes de lui succéder; & déjà je vous donne ma voix.

LA BRANCHE.

Vous avez trop d'estime de ma personne; c'est à moi de vous donner la mienne. Vous êtes un homme à deux mains, bon pour le conseil, & bon pour l'exécution; &, si vous n'avez pas dégénéré de ce que je vous ai vu faire autrefois, nous n'avons point dans notre Corps un aussi grand-homme que vous.

GRIPAUT.

Chacun a son mérite; mais je ne porte pas mon vol si haut, & je rougirois de me voir à la tête de tant d'honnêtes gens.

LA BRANCHE.

J'en devrois rougir bien plus que vous, moi, qui n'ai encore eu jusqu'ici aucune action remarquable sur mon compte, & qui ai mérité de me faire pendre.

GRIPAUT.

Ah! vous méritez plus que vous ne dites, & vous avez trop de modestie. Cependant il nous faut un Capitaine; il seroit nécessaire d'en élire un au plutôt.

LA BRANCHE.

Que je prévois de factions & de brigues pour cette élection! nous allons renverser toute notre République.

GRIPAUT.

Hé bien! faisons un Doyen comme les Médecins, qui sera *primus inter pares*. Et voyons en trois coups de dez à qui le sera.

LA BRANCHE.

C'est bien dit. Mais voici Harpin, qui nous apprendra des nouvelles.

SCENE II.

LA BRANCHE, GRIPAUT, HARPIN, BEL-HUMEUR; LA RAMÉE.

HARPIN.

MEssieurs, rassurez-vous, notre Capitaine s'est sauvé.

GRIPAUT.

Ah! quel bonheur! & comment a-t-il pu faire?

HARPIN.

Se voyant réduit à la derniere extrémité, n'ayant plus ni poudre ni plomb, il s'est sauvé en chemise par la cheminée.

LA BRANCHE.

Par la cheminée!

HARPIN.

Et de toit en toit, il est entré dans une maison, où, faisant accroire qu'il étoit poursuivi pour dettes, on lui a donné une souquenille; dans cet équipage il a passé au milieu des Archers.

LA BRANCHE.

Il n'y a qu'un Cartouche capable d'un coup comme celui-là. Où est-il?

HARPIN.

Le voici.

SCENE III.

CARTOUCHE, *en souquenille*, LA BRANCHE, GRIPAUT, HARPIN, BEL-HUMEUR, LA RAMÉE.

CARTOUCHE.

EMbrassez-moi, mes Enfans; j'ai bien cru ne vous plus revoir de ma vie.

LA BRANCHE.

Ah! que votre perte nous auroit coûté de larmes!

CARTOUCHE.

Le péril est passé; quand nous aurons bu chacun cinq ou six coups, nous n'y songerons plus. Morbleu! tout ce qui me fâche, c'est que Sans-quartier & l'Estocade sont pris.

LA BRANCHE.

Ah! quel chagrin!

CARTOUCHE.

C'est ma foi, une vraie perte; & de pareils sujets sont difficiles à remplacer.

LA BRANCHE.

Il faut des vingt ans d'exercice pour former des hommes comme ceux-là.

HARPIN.

Sans doute. Mais vous êtes fatigué, vous devriez prendre quelque rafraîchissement.

CARTOUCHE.

Qu'on me prépare un bouillon d'eau-de-vie.

GRIPAUT.

Ne voulez-vous point vous reposer?

CARTOUCHE.

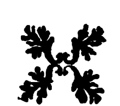
Est-ce que je me repose, moi? il est neuf heures; allons travailler.

HARPIN.

Vous devriez du moins changer d'habit.

CARTOUCHE.

J'en changerai dans un moment; & je troquerai celui-ci contre le premier homme que je rencontrerai de ma taille.



SCENE IV.

LES MÊMES ACTEURS, LA MOUCHE, *déguisé en Abbé.*

LA MOUCHE.

MOnsieur, cet homme d'Angoulême approche d'ici; il demande au coin de la rue le logis de Monsieur Oronte.

CARTOUCHE.

Allons nous mettre en embuscade, & concerter entre nous la maniere dont nous le volerons, afin de tirer de lui les éclaircissemens nécessaires pour aller ensuite voler son beau-pere futur. Avez-vous apporté cette Robe de Commissaire?

GRIPAUT.

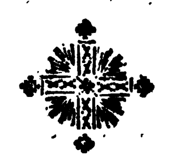
Oui; & je m'en servirai quand il faudra.



SCENE V.

PATAUT, *seul.*

MAugrébleu du Fiacre ! à peine ai-je été dedans, qu'il a versé ; & il y a une heure que je marche de mon pied sans trouver le logis de Monsieur Oronte. Ah ! que Paris est grand ! A peine est-on au bout d'une rue, qu'on en trouve une autre. Après tout, je suis bienheureux d'être arrivé jusqu'ici sans trouver de Voleurs. Mon pere m'avoit dit que Paris en étoit plein. Plusieurs gens pourtant m'ont regardé sous le nez ; mais, loin de m'insulter, ils se sont mis à rire. D'ailleurs, j'ai chanté tout le long du chemin, pour montrer que je ne craignois rien. Oh ! cela intimide bien ces sortes de gens.



SCENE VI.

PATAUT, GRIPAUT.

GRIPAUT.

LA bourſe.

PATAUT.

Hé! Monſieur, je ne vous connois pas.

GRIPAUT.

Il s'agit bien de me connoître. La bourſe.

PATAUT.

Oh! d'abord que vous le prenez ſur ce ton-là, la voilà.

GRIPAUT.

Combien y a-t-il dedans?

PATAUT.

Dix piſtoles.

GRIPAUT.

Comment, dix piſtoles? Un homme comme vous n'a que dix piſtoles dans ſa bourſe?

PATAUT.

Je vous demande pardon, Monſieur : ſi j'avois cru avoir l'honneur de vous rencontrer, j'y en aurois mis davantage.

GRIPAUT.

Ah, tête! Ah, ventre! Ah, mort! Comment!

vous exposez un honnête-homme à se faire pendre pour dix pistoles ?

PATAUT.

Il ne tient qu'à vous de me les rendre ; c'est comme s'il n'y avoit eu rien de fait.

GRIPAUT.

Vous ne savez donc pas que mon tems m'est cher ; & que, pendant que j'ai la complaisance de m'amuser à vous voler dix mauvaises pistoles, je manque peut-être l'occasion d'en voler mille à un autre.

PATAUT.

Oh ! de cette façon-là vous avez raison de vous fâcher.

GRIPAUT.

Qu'avez-vous-là au doigt ?

PATAUT.

C'est un diamant ; mais il n'est pas à moi.

GRIPAUT.

Il n'importe, donnez toujours.

PATAUT.

Mais, Monsieur, vous n'avez demandé que la bourse. Vous serez cause que mon pere me grondera. C'est un présent qu'il envoie à sa Bru.

GRIPAUT.

Fi donc ! Ce diamant-là n'est pas assez beau pour le présenter. N'avez-vous point d'autres nippes sur vous ?

PATAUT.

Non, Monsieur, je n'ai plus rien.

GRIPAUT.

Adieu. Croyez-moi, retirez-vous chez vous avant qu'il soit plus tard, de crainte des Voleurs.

PATAUT.

Votre conseil est fort bon; mais il falloit qu'un autre me l'eût donné il y a un quart-d'heure.

SCENE VII.

PATAUT, *seul.*

APrès tout, je suis bien heureux dans mon malheur, qu'il ne se soit point apperçu de deux cents louis que mon pere m'a cousus dans les plis de mon juste-au-corps.



SCENE VIII.

PATAUT, LA BRANCHE.

LA BRANCHE.

Qui va-là?

PATAUT.

Ami.

LA BRANCHE.

La bourſe.

PATAUT.

Ah! ma foi, vous venez trop tard. Je viens de la donner à un autre.

LA BRANCHE.

Parbleu, vous êtes bien preſſé; vous ne pouviez pas attendre que je fuſſe arrivé? N'avez-vous plus rien ſur vous? Quelque diamant?

PATAUT.

Non; il me l'a pris auſſi.

LA BRANCHE.

Ah, le fripon! il faut que je ſois bien malheureux d'être venu ſi tard.

PATAUT.

Et, oui-da, cela eſt chagrinant.

LA BRANCHE.

Morbleu, je crois qu'il y a de la malice dans

votre fait, & que vous vous êtes laiſſé voler exprès pour me faire enrager.

PATAUT.

Oh ! non, je vous aſſûre. Je ſuis même bien fâché de mon diamant, car il étoit fort beau.

LA BRANCHE.

Je vous conſeille encore de vous plaindre : je perds en ceci plus que vous.

PATAUT.

Comment donc ?

LA BRANCHE.

Ce n'eſt pas vous que cet homme-là a volé, c'eſt moi.

PATAUT.

Il me ſemble pourtant que c'eſt moi qui n'ai plus ma bourſe, ni mon diamant.

LA BRANCHE.

Mais, s'il ne vous les avoit pas pris, je vous les volerois à préſent.

PATAUT.

Je crois, ma foi, que vous avez raiſon. Crions tous deux : au voleur ! au voleur !

SCENE IX.

PATAUT, LA BRANCHE, HARPIN, BEL-HUMEUR.

HARPIN.

OU sont-ils ces voleurs? tue, tue.

LA BRANCHE, *à part.*

Allons, défendons-nous, secondez-moi bien.

PATAUT.

Oh! ma foi, secondez-vous tout seul. Ce voleur-là est plaisant, de vouloir que je me batte contre ceux qui viennent me défendre contre lui.

SCENE X.

PATAUT, HARPIN, BEL-HUMEUR.

HARPIN.

MOnsieur, nous sommes ravis d'être venus si à propos à votre secours.

PATAUT.

Messieurs, je vous suis bien obligé.

HARPIN.

Ce fripon ne vous a-t-il rien dérobé ?

PATAUT.

Non, parce qu'un autre avoit déjà pris les devants.

HARPIN.

Un autre vous avoit déjà volé ?

PATAUT.

Oui, mon diamant & ma bourse.

HARPIN.

Ah ! Monsieur, la mienne est à votre service, & je vous prie de l'accepter.

PATAUT.

Monsieur, cela est trop honnête; mais je n'en ferai rien.

HARPIN.

Vous me refusez ? & pourquoi ?

PATAUT.

C'est qu'entre nous, j'ai deux cents louis cousus dans les plis de mon juste-au-corps. Oh ! les voleurs de Paris sont bien fins; mais les honnêtes gens d'Angoulême ne leur en cédent rien.

BEL-HUMEUR.

Deux cents louis ?

PATAUT.

Et de plus, une letrre de change de deux mille écus, payable à vue, tirée ſur Mr. Oronte, mon beau-pere futur.

BEL-HUMEUR.

Mais je vous trouve bien indiſcret de nous dire cela, à nous que vous ne connoiſſez pas. Si nous étions des fripons, par hazard : que ſait-on ?

PATAUT.

Oh! je connois bien mes gens.

BEL-HUMEUR.

Il ne faut pas toujours juger des gens ſur la mine; & d'ailleurs les plus honnêtes gens du monde ceſſent quelquefois de l'être, quand ils en trouvent l'occaſion.

PATAUT.

C'eſt donc pour cela qu'on dit toujours, que l'occaſion fait le larron : mais j'ai meilleure opinion de vous que cela.

HARPIN.

Et vous nous rendez juſtice. Mais, Monſieur, croyez-moi, vous n'êtes pas encore chez vous; d'autres voleurs pourroient vous attaquer, &, ne vous trouvant rien, vous tuer.

PATAUT.

J'en ſerois au déſeſpoir.

HARPIN.

C'eſt pourquoi, acceptez ma bourſe, je vous en conjure.

PATAUT.

Je la prends, puiſque vous le voulez. Mais, Meſſieurs, où vous trouver demain pour vous la rendre.

HARPIN.

Nous nous reverrons plutôt que vous ne penſez; nous vous donnons le bon ſoir.

PATAUT.

Meſſieurs, juſqu'au revoir.

SCENE XI.

PATAUT, *ſeul.*

PArbleu! s'il y a des fripons dans Paris, il faut avouer auſſi qu'il y a de bien honnêtes gens.



SCENE XII.

PATAUT, CARTOUCHE *en souquenille.*

CARTOUCHE.

Au voleur! au voleur!

PATAUT.

Encore des voleurs! Je pense qu'il en pleut.

CARTOUCHE.

Ah! Monsieur, je viens d'être volé.

PATAUT.

Cela est fort drôle. Et moi aussi.

CARTOUCHE.

Comment, & vous aussi? vous vous moquez de moi. Vous avez sur le corps l'habit qu'on vient de me prendre.

PATAUT.

Moi, j'ai votre habit?

CARTOUCHE.

Sans doute. Oh! parbleu, vous me le rendrez, & vous reprendrez le vôtre.

PATAUT.

Comment le mien? c'est un habit de toile! je n'en ai jamais porté de semblable en ma vie.

CARTOUCHE.

Oh ! ventrebleu, nous changerons, ou je ferai beau bruit.

SCENE XIII.

PATAUT, CARTOUCHE *en souquenille*, GRIPAUT, *en Commissaire*, LARAMÉE, LA PINCE, *en Archers.*

GRIPAUT.

QUel bruit est cela ?

CARTOUCHE.

Ah ! Monsieur le Commissaire, vous venez à propos. Ce fripon vient de me voler mon habit & ma bourse.

PATAUT.

Je vous assure, Monsieur le Commissaire, que je ne connois point cet homme-là ; & que, bien loin de l'avoir volé, on vient de me voler moi-même.

GRIPAUT.

Vous vous moquez de moi. Il y a plus d'apparence que cet homme-là vient d'être volé que vous. Les voleurs ne vous auroient pas laissé cet habit-là sur le corps.

PATAUT.

Mais, Monſieur.....

GRIPAUT.

Taiſez-vous. Vous m'avez tout l'air d'un fripon ; & Monſieur me paroît un honnête-homme. J'ai même, je crois, l'honneur de le connoître.

CARTOUCHE.

Si vous me connoiſſez, Monſieur ! je ſuis votre voiſin. Je m'appelle Jean Bourguignon.

GRIPAUT.

C'eſt ce qu'il me ſemble auſſi. Mais, pour faire les choſes dans les regles de la Juſtice, dites-moi qu'eſt-ce qu'il y avoit dans les poches de votre habit ?

CARTOUCHE.

Une bourſe verte, Monſieur, qu'il m'a priſe.

PATAUT.

Cela n'eſt pas vrai, Monſieur, on me l'a donnée.

GRIPAUT.

Mais, mon ami, vous ſavez que les Receleurs ſont punis comme les Voleurs.

PATAUT.

Nous allons bien voir ſa menterie. Qu'eſt-ce qu'il y avoit dans la bourſe ?

CARTOUCHE.

Dix louis.

GRIPAUT.

Ah ! cela gît en preuve. Comptons. Un, deux, trois, quatre, cinq, six, sept, huit, neuf & dix. Cela est juste. Vous voilà convaincu, mon ami, vous êtes un fripon.

PATAUT.

Le Diable m'emporte si j'y comprends rien. Mais, Monsieur le Commissaire, écoutez-moi. Vous saurez que je suis un honnête-homme d'Angoulême, nommé Jacques Pataut, fils de Christophe Pataut....

GRIPAUT.

Tarare, Pati Pataut.... Qu'on mene cet homme là chez moi, que j'examine cette affaire à fond.

PATAUT.

Oh ! c'est ce que je demande.

GRIPAUT.

Et vous, notre voisin, suivez-nous pour reprendre vos habits, lui rendre les siens, & en même-tems faire votre plainte.

(*Les faux Archers emmenent Pataut.*)



SCENE XIV.

CARTOUCHE *en souquenille*, GRIPAUT *en Commissaire.*

GRIPAUT.

NOtre affaire va bien, qu'en dites-vous ?

CARTOUCHE.

Tu as fait ton rôle de Commissaire à merveille. Mais ce n'est pas tout. Il faut garder Monsieur Pataut toute cette nuit, & le bien régaler pour son argent. Demain, instruit par les lettres que nous pourrons lui trouver sur lui, j'irai rendre visite au beau-pere, dont j'espere encore tirer une bonne aubaine.

Fin du second Acte.

ACTE III.

Le Théâtre représente l'Appartement de Monsieur Oronte.

SCENE PREMIERE.

ORONTE.

Je ne sais plus que penser, ma fille : Monsieur Pataut m'écrit d'Angoulême que son fils arrive. J'envoie au Messager ; on m'assure qu'il est arrivé d'hier au soir à huit heures, & nous ne l'avons point encore vu. Que dites-vous de cela ?

ISABELLE.

Je dis que cet homme là n'a guères d'empressement de me voir, & qu'il n'obéit peut-être à son pere qu'à regret.

ORONTE.

Ah ! si j'en étois persuadé, je lui aurois bientôt rendu sa parole.

ISABELLE.

Quelle différence de son procédé à l'amour de Valere ! Quelles manieres polies pour moi ! Quels respects & quelle complaisance pour vous !

ORONTE.

Je vous ai déjà dit, ma fille, que j'étois au désespoir d'avoir manqué à Valere ; & que, sans le dédit de dix mille écus que j'ai avec Monsieur Pataut le père, il y auroit long-tems que Valere seroit mon gendre ; mais il n'y a plus de remede.

ISABELLE.

Mais, mon père, Valere s'est offert tant de fois à payer ce dédit.

ORONTE.

Et de quoi ? d'une partie de la dot que je lui donnerois. Son pere est fort riche, mais il n'en est pas moins avare ; & il auroit autant de peine à se défaire de son argent, qu'il a eu de facilité à l'amasser.

ISABELLE.

Enfin, il faudra donc que je sois la victime d'une faute dont vous vous repentirez, & que j'épouse un homme que je n'ai jamais vu, & que vous ne connoissez pas vous-même.



SCENE II.

ORONTE, ISABELLE, JASMIN.

JASMIN.

MOnſieur, voilà un homme qui vous demande. Il dit qu'il s'appelle Monſieur Pataut.

ORONTE.

Ah! le voici donc à la fin. Faites entrer.

SCENE III.

ORONTE, ISABELLE, CARTOUCHE *ſous la figure de Pataut*, LE FRERE de Cartouche, JASMIN.

CARTOUCHE, *à part.*

VOyons ſi ſous cet habit je pourrai dégoûter Monſieur Oronte de l'alliance qu'il vouloit faire, & en même-tems lui arracher quelques plumes.

Toi, mon frere, tâche de te cacher dans quelque endroit de cette maiſon pour nous en ouvrir la porte cette nuit.

SCENE IV.

ORONTE, ISABELLE, CARTOUCHE *sous la figure de Pataut*, JASMIN.

CARTOUCHE.

SErviteur, beau-pere. Vous ne m'avez jamais vu; hé bien! vous me voyez.

ORONTE.

J'en suis ravi, Monsieur, & je mourois d'impatience de vous embrasser.

CARTOUCHE.

Où est donc votre fille?

ORONTE.

La voilà devant vous.

CARTOUCHE.

Qui? celle-là. Il me semble qu'elle n'est pas si belle que mon pere me l'avoit dit.

ISABELLE.

Le compliment est gracieux.

CARTOUCHE.

Voilà ce que c'est que d'acheter comme cela chat en poche.

ORONTE, *à part.*

On m'avoit bien dit que mon gendre étoit

un sot, & je ne suis pas déjà trop satisfait de cet abord.

CARTOUCHE.

Nous autres Angoumoisins, nous sommes francs ; & je vous dirai sincérement, beau-pere, que la Dame chez qui j'ai soupé hier, avec qui j'ai passé la nuit à jouer, est cent piques au-dessus de votre fille.

ORONTE.

Comment! vous êtes arrivé d'hier, & vous êtes allé descendre autre part que chez moi?

CARTOUCHE.

Pourquoi non? je n'aime point à me contraindre, moi.

ORONTE.

Hé! quelle est cette Dame, chez qui vous avez passé la nuit?

CARTOUCHE.

Ma foi, je ne la connois pas. Elle m'est venue recevoir au sortir du carrosse : elle m'a mené dans son logis, où j'ai bien payé mon écot, à la vérité ; car son cousin & elle m'ont gagné deux cents louis, une bague, & deux mille écus sur ma parole.

ISABELLE.

Ah! mon pere!

ORONTE.

Ouais! que veut dire tout ceci? J'allois m'engager dans une belle affaire.

CARTOUCHE.

Oh çà, parlons un peu d'autre chose, & dépêchons, car je suis pressé. Votre compagnie commence à m'ennuyer.

ORONTE.

Ma foi, la vôtre ne me fait guères plus de plaisir.

CARTOUCHE.

Commencez par me payer cette lettre de change.

ORONTE.

Il est juste, & je vous tenois cet argent tout prêt. Mais...

CARTOUCHE.

Et voilà de plus une lettre de mon pere qui vous mande de ne me laisser manquer de rien. Prêtez-moi un millier de pistoles pour aller regagner mon argent.

ORONTE.

Quel diable d'homme est-ce ci? Je n'ai point d'argent à vous prêter.

CARTOUCHE.

Comment donc, vilain ladre, à votre gendre!

ORONTE.

Mon gendre ! Vous ne le ſerez jamais ; je ne veux point de joueur dans ma famille.

CARTOUCHE.

Mais vous ſavez que nous avons un certain dédit....

ORONTE.

Je m'en moque ; &, s'il faut plaider, nous plaiderons.

CARTOUCHE.

Oh ! point de procès. Je crains trop de paſſer par les mains de la Juſtice. Finiſſons à l'amiable, Monſieur Oronte, Votre fille n'eſt point de mon goût, je ne ſuis point du vôtre, ni du ſien. Commençons par me payer la lettre de change.

ORONTE.

Je vous ai déjà dit que cela étoit juſte ; & voilà deux mille écus en or bien comptés.

CARTOUCHE.

Ce n'eſt pas tout, il faut à préſent me rendre les préſens que j'ai faits à votre fille.

ISABELLE.

Ah ! de très-grand cœur. Tenez, Monſieur, voilà votre collier & vos boucles.

CARTOUCHE.

Et, pour vous montrer que je ne ſuis pas

un chicanier, voilà votre dédit que je vous rends. Donnez-moi le mien, & une centaine de pistoles seulement, pour me dédommager.

ORONTE, *à Isabelle.*

Ah! volontiers. Je n'aurois jamais cru cet homme-là si raisonnable. Tenez, Monsieur, les voilà. Je vous avoue que je ne croyois pas en être quitte à si bon marché.

CARTOUCHE.

Hé! vous y perdez encore plus que vous ne pensez.

ORONTE.

Ma foi, je gagne trop de n'avoir pas pour gendre un homme comme vous.

CARTOUCHE.

Adieu, jusqu'au revoir. N'avez-vous rien à mander à mon pere?

ORONTE.

Je lui écrirai moi-même, & de la bonne encre.

CARTOUCHE.

Si vous lui écrivez des nouvelles, mandez-lui que Cartouche n'est pas encore pris.

ORONTE.

Je lui écrirai ce qu'il me plaira.

SCENE V.

ORONTE, ISABELLE, JASMIN.

ORONTE.

PArbleu, j'allois faire là un beau coup. Il faut faire avertir au plutôt Valere.

ISABELLE.

Ah! mon pere, je me charge avec plaisir de ce soin. Jasmin, cours promptement chez Valere, & dis-lui que mon pere l'attend avec impatience. Tu avertiras en même tems le Notaire.

SCENE VI.

ORONTE, ISABELLE.

ORONTE.

JE ne puis revenir de mon étonnement. Il faut avouer que nos enfans savent souvent mieux ce qu'il leur faut que nous-mêmes. L'amour t'a fait choisir Valere, & l'intérêt m'avoit fait accepter un homme qui nous auroit tous ruinés dans la suite. Mais que nous veut cette figure hétéroclite?

SCENE VII.

ORONTE, ISABELLE, PATAUT *en souquenille.*

PATAUT.

A La fin, je me suis sauvé de leurs pattes, & me voici. Serviteur, Monsieur Oronte. Bon jour, Mademoiselle Isabelle.

ORONTE.

Que diable cherche cet homme-là ici ? il a une mauvaise physionomie.

PATAUT.

Vous ne me connoissez pas, je le vois bien.

ORONTE.

Hé ! non, vraiment. Qui êtes-vous, mon ami ?

PATAUT.

Je suis le fils de mon pere ; & vous le connoissez bien.

ORONTE

Moi, je connois votre pere ? Voici assurément quelque fripon.

PATAUT.

J'en ai l'habit toujours.

ISABELLE.

ISABELLE.

Ah! mon pere, ne seroit-ce point ce Cartouche qui fait tant de bruit?

ORONTE.

Ah! ma fille, il faut que ce soit lui-même. On m'a conté ce matin qu'il s'étoit sauvé d'une maison en souquenille.

PATAUT.

Cela est vrai; je me suis sauvé dans l'équipage où vous me voyez.

ORONTE.

Ah! ma fille, nous sommes perdus.

PATAUT.

Mais avant que de vous conter tout cela, il faut du moins que je vous embrasse.

ISABELLE.

Ah! je suis morte.

(*Elle s'enfuit.*



SCENE VIII.

ORONTE, PATAUT.

ORONTE.

AH! Monsieur, sauvez-moi la vie.

PATAUT.

Qu'est-ce que cela signifie? Est-ce que mon habit vous fait peur? C'est un habit de voleur, à la vérité; mais je n'en puis avoir un autre que vous ne me donniez de l'argent pour en avoir; car, ma foi, je n[illegible] pas le sou.

ORONTE.

De l'argent? Ah! c'est lui assurément.

PATAUT.

Hé! oui vraiment, c'est moi-même. Qui vous dit le contraire? Mais laissez-moi vous conter mon aventure.

ORONTE, *en tremblant.*

Je la sais, Monsieur; il n'est pas nécessaire de vous donner la peine....

PATAUT.

Oh! parbleu, écoutez-moi donc.

ORONTE, *à part.*

Je voudrois déjà qu'il fût bien loin, ou qu'il nous vînt du secours.

PATAUT.

Je fus hier attaqué par des marauds.

ORONTE.

Dans la rue des Petits-Auguſtins, n'eſt-ce pas? Nous ſavons cela.

PATAUT.

Celle-là, ou une autre; il n'importe.

ORONTE.

Vous en bleſſâtes deux, & vous vous ſauvâtes en chemiſe par une cheminée dans une maiſon où l'on vous donna cet habit. Nous ſavons de plus que vous vous êtes ſauvé de priſon....

PATAUT.

Plaît-il?

ORONTE.

Quoi?

PATAUT.

Rêvez-vous? Quel galimatias me faites-vous là? il n'y a pas un mot de tout ce que vous me dites là.

ORONTE.

Hé! Monſieur, nous pouvons ne pas bien ſavoir la choſe. Ce qu'il y a de vrai, c'eſt que vous paſſez pour un brave homme, & qu'on ſait bien qu'il faut que chacun vive de ſon métier.

PATAUT.

Larrons ou autres, n'est-ce pas? Parbleu, ceux d'hier auront de quoi vivre long-tems à mes dépens. Ce qui me fâche le plus, c'est que je voudrois avoir ce diamant....

ORONTE.

Mon diamant, Monsieur? Ah! qu'à cela ne tienne pour vous contenter.

PATAUT.

Que voulez-vous que je fasse de votre diamant, quand j'épouse votre fille?

ORONTE.

Comment! vous épousez ma fille?

PATAUT.

Oui; est-ce que je ne viens pas ici pour cela?

ORONTE, *à part.*

En voilà bien d'un autre. Je crois que cet homme-là se moque de moi, ou extravague, de me venir demander ma fille en mariage. Parbleu, cela me feroit bien de l'honneur dans le monde de devenir le beau-pere de Monsieur Cartouche; en tout cas, ma fille seroit bientôt veuve.

PATAUT.

Que marmottez-vous-là tout bas? Il semble que vous soyez fâché que je veuille être votre gendre.

ORONTE.

Hé! Monsieur, il ne s'agit point de cela maintenant.

PATAUT.

Et de quoi donc? Parbleu! je ne crois pas vous faire déshonneur de rechercher votre fille en mariage.

ORONTE.

Ah! c'est beaucoup d'honneur pour elle; mais enfin, vous me permettrez de vous dire que la profession que vous exercez ne s'accorde guères avec la nôtre.

PATAUT.

Comment donc! Est-ce que nous ne sommes pas tous deux du même métier?

ORONTE.

Moi, je suis de votre métier?

PATAUT.

Sans doute. N'êtes-vous pas Négociant comme moi?

ORONTE.

Ne parlons point de votre négoce. Qui dit Négociant, dit fripon; voilà apparemment ce que vous voulez me faire entendre: mais cependant il s'en trouve beaucoup parmi nous qui se feroient un scrupule....

SCENE IX.

ORONTE, PATAUT *en souquenille*; UN EXEMPT, Plusieurs Archers.

L'EXEMPT, *le pistolet à la main, à Pataut.*

Si tu remues, je te brûle la cervelle.

ORONTE.

Miséricorde!

L'EXEMPT.

Ah! ah! Monsieur Cartouche, à la fin nous vous tenons.

ORONTE.

Je savois bien que je ne me trompois pas, & que c'étoit lui-même. Que diriez-vous, Messieurs, de ce pendart qui venoit ici me demander effrontément ma fille en mariage?

L'EXEMPT.

Vraiment, il a fait bien d'autres tours. Parbleu! voilà un maraud qui nous a coûté bien de la peine à prendre. *Victoria!*

PATAUT.

Messieurs, vous vous méprenez assurément.

L'EXEMPT.

Oh! que nenni. Les Mouches qui t'ont suivi

ne te connoissent que trop ; & voilà la même souquenille que tu avois hier quand tu t'es sauvé. N'est-ce pas toi qui á tué ces quatre hommes ces jours passés ?

PATAUT.

Cela est faux. Faites-les venir devant moi ; ils n'oseront me le soutenir.

SCENE X.

ORONTE, PATAUT *en souquenille*, ISABELLE, L'EXEMPT, plusieurs Archers.

ISABELLE.

AH! mon pere, voici bien autre chose. Je viens de trouver un petit drôle qui étoit caché dans ma chambre ; &, à mes cris, un de ces Messieurs est accouru qui l'a reconnu pour être frere de Cartouche. Le voilà qui nous l'amene ici.

L'EXEMPT.

Il faut les confronter ensemble.

SCENE XI.

ORONTE, PATAUT *en souquenille*, ISABELLE, L'EXEMPT, RODOMONT, *Archer*, le Frere de Cartouche, plusieurs Archers, JASMIN.

L'EXEMPT, *à Rodomont.*

ETes-vous bien sûr que ce soit-là le Frere de Cartouche?

RODOMONT.

Oui, Monsieur; nous l'avons déjà pris plusieurs fois.

L'EXEMPT.

Et connoissez-vous Cartouche?

RODOMONT.

Non; personne de nous autres ne l'a jamais vu.

L'EXEMPT, *au Frere de Cartouche.*

Parle, n'est-ce pas là ton Frere? Si tu nous dis la vérité, on te laissera aller.

PATAUT.

Qu'il parle; je m'en rapporte à lui.

LE PETIT FRERE, *feignant que Pataut est son Frere.*

Ah! mon cher Frere, que je suis fâché de vous voir en cet état!

PATAUT.

En voici bien d'un autre.

LE PETIT FRERE.

Et comment avez-vous fait pour vous laisser prendre, vous qui passiez pour la terreur de la Pousse ?

PATAUT.

Voilà un petit pendart bien effronté!

LE PETIT FRERE.

Hélas! que notre Sœur qui est à la Salpêtriere, & notre Frere qui est au Châtelet, vont être fâchés, de l'affront que vous allez faire à notre famille!

PATAUT.

Je vous assure, Messieurs....

L'EXEMPT.

Allons, marche, marche.

LE PETIT FRERE, *à Oronte lui prenant son diamant.*

Hé! Monsieur, ayez pitié de moi; je vous promets que je n'y retournerai plus.

ORONTE.

Va, malheureux, sauve-toi, si tu peux.

SCENE XII.

ORONTE, PATAUT *en souquenille*, ISABELLE, L'EXEMPT, RODOMONT, *Archer*, plusieurs Archers, VALERE, JASMIN.

VALERE.

ARrêtez, Messieurs, que faites-vous?

L'EXEMPT.

Nous emmenons Cartouche.

VALERE.

Hé! Messieurs, vous vous méprenez. Cartouche vient d'être arrêté dans un cabaret à la Courtille; & cet homme-ci est Monsieur Pataut, le fils d'un Négociant d'Angoulême.

L'EXEMPT.

Quoi! ce n'est pas là Cartouche?

VALERE.

Vous voyez bien qu'il n'a point de balafre.

L'EXEMPT.

Ah! cela est vrai: nous l'avions oublié. Mais cependant voilà son Frere qui soutient.... Ah! ah! qu'est-il donc devenu?

ORONTE.

Il m'a fait tant de pitié en me ſerrant les mains de toute ſa force, que je n'ai pu.... Mais me voilà bien payé de ma charité! Le petit maraud m'a eſcamoté mon diamant. Maugrebleu du ſot que je ſuis!

PATAUT.

Ma foi, j'en ſuis bien aiſe; vous méritez bien cela.

L'EXEMPT.

Allons, camarades; puiſque Cartouche eſt pris, hâtons-nous d'aller au-devant de ceux qui l'emmenent, pour avoir part à l'honneur de ſa priſe.



SCENE XIII.

ORONTE, ISABELLE, PATAUT, VALERE, JASMIN.

ORONTE.

PArbleu, j'ai fait aujourd'hui de belles affaires : & ce que vous m'apprenez ....

VALERE.

Je vous dis la vérité, Monsieur. C'est Cartouche qui a volé Monsieur cette nuit.

PATAUT.

Cela est vrai.

VALERE.

Et il s'est servi de ses habits & de ses papiers, pour vous attraper de l'argent & des bijoux.

ORONTE.

Et d'où savez-vous cela ?

VALERE.

Un Clerc de mon pere, qui s'étoit mis de sa clique, m'a tout avoué ; & c'est lui, qui, par mon conseil, pour obtenir sa grace, vient de le faire prendre.

ORONTE.

Ah! la belle prise! Mais cependant il m'en coûte plus de douze mille livres.

VALERE.

Ne vous allarmez point. Tout ce qui vous a été pris, aussi bien qu'à Monsieur, vous sera rendu : on me l'a promis.

ORONTE, *à Pataut.*

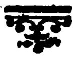
Ah! Monsieur, n'ayant point le bonheur de vous connoître, je vous demande pardon si je vous ai traité....

PATAUT.

Je n'ai que faire de vos excuses. Faites-moi rendre au plutôt ce qui m'a été volé, & je m'en retourne à Angoulême ; je n'ai que faire de vous, ni de votre fille.

ORONTE.

Ah! vous êtes le maître de faire ce que bon vous semblera.



SCENE XIV ET DERNIERE.

ORONTE, ISABELLE, VALERE, JASMIN.

ORONTE.

J'AI retiré mon dédit, & j'apprends que Cartouche est pris, je suis trop content. Allons, allons, ne songeons qu'à nous réjouir, & que le divertissement préparé pour les nôces de Monsieur Pataut, serve de prélude à celles de Valere.

FIN.



DIVERTISSEMENT.

Plusieurs Musiciens & Danseurs & gens de la noce.

UN MUSICIEN. N°. 1.

UN jour l'Hymen en embuscade
Près de ses terres rencontra
Les Amours, qui battoient l'estrade;
Il fut d'abord au *qui va-là?*
Ami, répondit la brigade,
Rassurez-vous, ne craignez rien;
Nous n'avons pas, cher camarade,
Dessein d'enlever votre bien;
Nous ne voulons que la passade.

DEUXIEME MUSICIEN. N°. 2.

A dérober des fleurettes,
Ne passez pas vos beaux ans;
Jeunes coquettes,
Employez mieux votre printems.
Pour l'avenir, foible ressource
De n'enlever que des desirs,
De ne voler que des soupirs;
Il faut aller droit à la bourse.

ENTRÉE.

VAUDEVILLE.

PREMIER MUSICIEN. N°. 3.

L'Amour eſt un voleur,
Qui cherche à vous ſurprendre;
Beautés, pour vous défendre,
Armez-vous de rigueur.
En vain il vous proteſte
Qu'il n'en veut point à votre honneur;
Et zeſte, & zeſte, & zeſte,
Si vous laiſſez voler le cœur,
Adieu le reſte.

DEUXIEME MUSICIEN.

En vain vous vous flattez,
Gens à bonnes fortunes,
Des Blondes & des Brunes
D'être ſeuls écoutés.
En vain un air modeſte
Vous empêche d'être jaloux;
Et zeſte, & zeſte, & zeſte,
Qui peut être foible pour vous,
L'eſt pour le reſte.

TROISIEME MUSICIEN.

Le plumet brusquement
Frappe au cœur d'une Belle;
L'Abbé dans la ruelle,
L'attaque doucement:
En vain elle conteste,
Et de l'amour brave les traits;
Et zeste, & zeste, & zeste,
Un Financier survient après,
Qui fait le reste.

Fin du divertissement.

BELPHÉGOR,

COMÉDIE-BALLET,

Représentée par les Comédiens Italiens de Son Altesse Monseigneur LE DUC D'ORLÉANS, en 1722.

ACTEURS DE LA COMÉDIE.

BELPHÉGOR, Démon, ſous la figure de Roderic.

TRIVELIN, Payſan, amoureux de Colette.

COLETTE, jeune Payſanne.

JACQUET, jeune Payſan, Rival de Trivelin.

LE MAGISTER, Pere de Colette.

DEUX SERGENS & pluſieurs Archers.

PLUTON, Dieu des Enfers.

PROSERPINE, ſa femme.

RHADAMANTE, } Juges infernaux.
MINOS, }

ASCALAPHE, Habitant des Enfers.

ARLEQUIN, Valet de Belphégor.

L'OMBRE DE VIOLETTE, femme d'Arlequin.

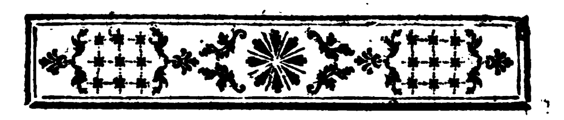
Mr. TURCARET, riche Agioteur.

Me. TURCARET, ſa femme.

LE DOCTEUR, Ami de M. Turcaret.

ACTEURS DU DIVERTISSEMENT.

TROUPE de Bergers, de Payſans, d'Ombres, de Lutins, de Démons & de Maſques chantans & danſans.



BELPHÉGOR,

COMÉDIE-BALLET.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre représente un Bocage ; la Maison de Trivelin est dans le fond.

SCENE PREMIERE.

TRIVELIN, *seul.*

DIEUX inéxorables, que vous me traitez cruellement dans ce jour ! Je vous ai implorés tous, les uns après les autres ; diable emporte si aucun s'est remué de sa place pour me rendre service. Tous les sacrifices que j'ai faits à Mercure ont été inutiles ; tout l'encens que j'ai brûlé dans le Temple de l'Amour s'en est allé en fumée. Il n'y a pas jusqu'à Vulcain qui a refusé de me mettre de sa confrérie ; c'est pourtant une grace qu'il accorde généreusement à tout le monde, & même à beaucoup

qui ne la lui demandent pas. Enfin, malgré tous mes vœux & toutes mes prieres, le jeune Jacquet épouse aujourd'hui Colette à ma barbe. Après que je l'ai amusée deux ans entiers du doux son de ma musette, Jacquet l'a charmée dans un moment avec son flageolet. Mais voici l'infidelle.

ACTE II.

TRIVELIN, COLETTE.

COLETTE.

QU'as-tu donc, Trivelin? il semble que tu sois fâché à cause que j'épouse Jacquet auparavant toi?

TRIVELIN.

J'ai grand tort en effet!

COLETTE.

Va, va; laisse faire: si-tôt que je serai veuve, je t'épouserai en secondes noces.

TRIVELIN.

Voilà une belle assurance que tu me donnes là!

COLETTE.

Sans doute. La Bohémienne qui passa dernièrement dans notre Village, m'assura que mon mari mourroit le premier; & tu dois

m'avoir obligation de ne pas vouloir t'exposer à ce malheur.

TRIVELIN.

Tu n'aimes donc pas Jacquet, puisque tu l'exposes à te rendre veuve ?

COLETTE.

Oh ! c'est que j'aime Jacquet par rapport à moi ; & toi, je t'aime par rapport à toi-même.

TRIVELIN.

C'est-à-dire par pitié, par une espece de reconnoissance ; (qui croiroit que dans un village on fît ces distinctions-là ?) Mais, après tout, tu aimes donc l'un & l'autre ?

COLETTE.

Il me semble qu'oui ; & je voudrois qu'il me fût permis de vous épouser tous deux à la fois, pour ne point faire de mécontent.

TRIVELIN.

Voilà une fille bien charitable ! C'est pour le coup que tu voudrois nous contenter tous deux, par rapport à toi-même. Mais je t'avertis que si tu épouses Jacquet, j'en serai si chagrin que je ne vivrai pas huit jours.

COLETTE.

Ah ! si je savois cela, je t'épouserois le premier.

TRIVELIN.

A ce que je vois, tu as autant d'envie d'être veuve que mariée. Il n'importe, quoi qu'il en ſoit, je veux bien m'expoſer à remplir la prédiction qui t'a été faite.

COLETTE.

Et moi, je ne veux pas.

TRIVELIN.

Ah! traîtreſſe, tu as beau déguiſer; je connois que tu aimes plus Jacquet que moi.

COLETTE.

En vérité, Trivelin, je crois que tu as raiſon.

TRIVELIN.

Cependant je ſuis le premier en date.

COLETTE.

Hé! c'eſt à cauſe de cela : il y avoit deux ans que nous nous aimions, cela commençoit à m'ennuyer; &, ſi tu étois devenu mon mari, je conçois que dans la ſuite cela m'auroit bien ennuyée davantage.

TRIVELIN.

Ainſi il faudra que j'attende que Jacquet t'ait ennuyée à ſon tour : encore ſi, juſqu'à ce tems, tu voulois que je fuſſe toujours ton amant, je prendrois patience.

COLETTE.

Paix; voici Jacquet.

SCENE III.

SCENE III.

TRIVELIN, JACQUET, COLETTE.

JACQUET.

QUel marché faites-vous donc-là ensemble ?

TRIVELIN.

Nous parlions du tems passé, & nous prenions dés mesures pour l'avenir.

JACQUET.

Il me semble, Mademoiselle Colette, que je vous avois défendu de parler à Monsieur Trivelin.

TRIVELIN.

Comment ! tu es déjà jaloux ! mes affaires iront bien.

JACQUET.

Qu'entendez-vous par-là ?

TRIVELIN.

J'entends que, si tu es jaloux, c'est signe que tu auras raison de l'être ; & je ne suis plus si fâché que je l'étois. Les jaloux sont comme les bouchons qui enseignent le bon vin.

JACQUET.

Est-ce que je ne puis pas être jaloux sans sujet ?

TRIVELIN.

Cela eſt bien rare.

JACQUET.

Et ſi je veux l'être ſans raiſon ?

TRIVELIN.

La raiſon vient avec le tems ; & Colette, dans la ſuite, juſtifiera tes ſoupçons.

JACQUET.

Hé bien ! moi, je vous déclare que je me marie pour avoir une femme à moi ſeul.

TRIVELIN.

Tes intentions ſont fort bonnes.

JACQUET.

C'eſt ce que mon amour ſe propoſe, en épouſant Colette.

TRIVELIN.

Dans le mariage l'Amour propoſe, mais Vulcain diſpoſe. Par exemple, je me propoſois d'épouſer Colette, & tu me l'enleves. Tu te propoſes qu'elle ſera pour toi ſeul, & j'eſpere que tu auras à ton tour compté ſans ton hôte.

JACQUET.

Si je ſavois cela....

COLETTE.

Va, va, Jacquet, ne crains rien ; je te réponds de tout.

JACQUET.

Ah! d'abord que Colette m'en répond, je compte là-dessus. Une honnête femme n'a que sa parole.

TRIVELIN.

Une honnête femme n'a que sa parole; mais elle n'est plus obligée de la tenir, quand elle veut cesser de l'être.

JACQUET.

Tout ce que tu dis est pour me faire enrager, parce que tu enrages toi-même de ce que j'épouse Colette. Tu as beau dire, je ne t'écoute plus, & je ne vais songer qu'à ma noce.

TRIVELIN.

Va, va songer à ta noce; & moi je songerai au lendemain.

SCENE IV.

TRIVELIN, *seul.*

QUelque mine que je fasse, je suis au désespoir, & je crois que je me donnerois volontiers au Diable pour empêcher ce mariage. Mais que cherche ici cet Etranger? Il me paroît bien effaré.

SCENE V.

BELPHÉGOR sous la figure de Roderic, TRIVELIN.

BELPHÉGOR.

AH! mon ami ; je n'ai recours qu'à toi. Je suis poursuivi par nombre d'Archers qui me veulent prendre prisonnier : il est bien vrai qu'ils sont encore loin d'ici ; mais ils ne manqueront pas de prendre ce chemin-ci à coup sûr. Je suis perdu ; si je tombe entre leurs mains ; je ne peux courir davantage.

TRIVELIN.

Je le crois bien. De quoi diable aussi vous êtes-vous avisé, de prendre des bottes pour courir la poste à pied ?

BELPHÉGOR.

Mon cheval étoit trop las pour pouvoir pousser plus loin ; je l'ai abandonné dans le bois prochain, & je suis venu jusqu'ici, comme j'ai pu, pour te demander asyle. Ta fortune est faite & ton bonheur assûré, si tu peux me cacher dans quelque endroit où l'on ne puisse me trouver.

TRIVELIN.

N'êtes-vous point quelque Agioteur qui se ſauve en pays étranger?

BELPHEGOR.

Au contraire, je ſuis un pauvre diable qui n'ai pas le ſou, & qui fuis ſa femme & ſes créanciers.

TRIVELIN.

Vous avez bien raiſon, ce ſont de terribles animaux. Mais vous parlez de faire ma fortune, & vous n'avez pas un ſou.

BELPHEGOR.

Il n'importe.

TRIVELIN.

Il eſt vrai que vous ne ſeriez pas le premier qui auroit fait la fortune des autres, ſans avoir l'eſprit de faire la ſienne.

BELPHEGOR.

Je ferai plus pour toi que ſi je te donnois de l'argent comptant.

TRIVELIN.

Il n'y a pourtant rien au-deſſus de cela aujourd'hui.

BELPHEGOR.

Et ſi, dans ce moment, je te faiſois épouſer Colette.

TRIVELIN.

Diable! ce ſeroit un grand coup. Mais d'où ſavez-vous que j'aime Colette?

BELPHEGOR.

Il n'y a guères de choſes cachées pour moi dans le monde.

TRIVELIN.

Vous êtes donc ſorcier ?

BELPHEGOR.

Je ſuis bien plus que tout cela ; je ſuis Lutin, Démon.

TRIVELIN.

Ah ! je tremble.

BELPHEGOR.

Raſſûre-toi, je ne ſuis pas un Démon malfaiſant. Je me nomme Belphégor : il y a dix ans que Pluton m'a envoyé des Enfers ſur la Terre, pour ſavoir par moi-même ſi tous les maris, qui ſe plaignoient là-bas de leurs femmes, avoient raiſon.

TRIVELIN.

Il ne falloit pas reſter ici dix ans pour en être convaincu. Hé bien ! l'avez-vous éprouvé enfin ?

BELPHEGOR.

Que trop. J'aï, ſous le nom de Roderic, épouſé une certaine Madame Honeſta qui m'a ruiné.

TRIVELIN.

Quoi ! vous êtes le Seigneur Roderic, cet Etranger ſi renommé par ſes malheurs & par

les chagrins que lui a causé sa femme? Je savois votre histoire sur le bout du doigt, sans avoir l'honneur de vous connoître. Et de quoi s'agit-il?

BELPHEGOR.

Il s'agit de me cacher promptement où tu pourras, car j'entends déjà le pas des chevaux de ceux qui me poursuivent. Si tu me sers fidélement, j'emploierai mon pouvoir de Lutin pour te faire épouser Colette dans ce jour, & te procurer une fortune considérable.

TRIVELIN.

Allons, cela me détermine.... Commencez donc par entrer dans ma cour.

BELPHEGOR.

Après?

TRIVELIN.

Après! vous trouverez un gros tas de fumier à la porte de l'écurie.

BELPHEGOR.

Hé bien?

TRIVELIN.

Hé bien! vous vous fourrerez dedans.

BELPHEGOR.

Comment donc?

TRIVELIN.

Et j'irai vous recouvrir le plus proprement qu'il me sera possible.

BELPHEGOR.

Tu te moques de moi avec ta propreté.

TRIVELIN.

Faiſons mieux ; j'allois mettre le pain dans notre four, je vous ènfournerai en même tems.

BELPHEGOR.

Malpeſte ! il y feroit trop chaud.

TRIVELIN.

Eſt-ce que les Démons craignent la brûlure ?

BELPHEGOR.

En prenant la figure d'homme, j'en ai pris toute la ſenſibilité.

TRIVELIN.

Hé bien ! jettez-vous dans notre puits, il eſt froid comme glace.

BELPHEGOR.

Tu vas d'une extrémité à l'autre.

TRIVELIN.

Eſt ce ma faute, ſi vous ne pouvez ſouffrir ni le froid ni le chaud ?

BELPHEGOR.

N'as-tu pas un grenier ?

TRIVELIN.

Et des plus grands ; il y a plus d'un millier de foin.

BELPHEGOR.

Je ne demande pas autre chose, & je vais m'y cacher au plus vîte.

TRIVELIN.

Allez donc. Moi je vais cependant faire passer outre ceux qui vous poursuivent.

SCENE VI.

TRIVELIN, *seul.*

APrès tout, je ne sais pas si je fais bien de me fier à un Lutin; c'est une engeance bien maligne. S'il m'alloit tordre le cou pour ma récompense.... Mais non, ce Démon-là m'a l'air d'un honnête-homme; d'ailleurs l'espoir d'épouser Colette, & de m'enrichir, m'ôte la crainte de tous les malheurs qui pourroient m'arriver. Voici apparemment le troupeau de Sergens qui le poursuivent, il faut un peu m'en divertir: en voilà trois qui mettent pied à terre; ils me paroissent bien résolus, mais ils n'ont pas affaire à un sot.

SCENE VII.

UN SERGENT, plusieurs ARCHERS, TRIVELIN.

LE SERGENT.

HE! l'ami, dis-nous un peu?...

TRIVELIN.

Messieurs, je n'ai rien à vous dire; je n'ai point vu l'homme que vous cherchez pour le mettre en prison.

LE SERGENT.

Ah! ah! & qui t'a dit que nous cherchions un homme pour le mettre en prison?

TRIVELIN.

C'est vous qui le dites.

LE SERGENT.

Nous ne t'avons point encore parlé de cela.

TRIVELIN.

Non! Je l'ai donc rêvé.

LE SERGENT.

Hé bien! tu as rêvé juste; & nous allons t'assommer, si tu ne nous dis tout-à-l'heure où il peut être?

TRIVELIN.

N'est-ce pas un homme à cheval, vêtu de rouge ?

LE SERGENT.

Justement.

TRIVELIN.

Hé bien! celui que j'ai vu est à pied, vêtu de noir.

LE SERGENT.

Vêtu de rouge, ou vêtu de noir; à pied, ou à cheval, où est-il enfin ?

TRIVELIN.

Il est bien loin, s'il court toujours.

LE SERGENT.

Et de quel côté a-t-il tourné ?

TRIVELIN.

Voyez-vous bien ce moulin à main droite ?

LE SERGENT.

Oui.

TRIVELIN.

Hé bien ! il a tourné vers ce bois à main gauche.

LE SERGENT.

Y a-t-il long-tems ?

TRIVELIN.

Il y a environ.... cinq ou six jours.

LE SERGENT.

Ce Faquin-là se moque de nous. Et l'homme que nous poursuivons, n'est parti que de ce matin.

TRIVELIN.

Que de ce matin? Ce n'est donc pas celui-là.

LE SERGENT.

Oh! parbleu, nous t'allons rouer de coups, si tu ne nous réponds comme il faut. N'est-il point dans ta maison?

TRIVELIN.

Oh! pour cela non. Il n'y a ici ni homme, ni chevaux, que moi, & vous.

LE SERGENT, *aux Archers.*

Je vois bien que la menace n'y fera rien, & qu'il faut toucher une autre corde. Tiens, mon ami, voilà deux pieces d'or que je te donne; dis-nous la vérité, & nous enseigne où est celui que nous cherchons.

TRIVELIN.

Ah! vous parlez tout d'or. Hé bien! l'homme en question vient de passer par ici; il a pris le chemin de la montagne, & c'est tout ce qu'il peut avoir fait que d'y être à présent, car son cheval étoit crevé, Messieurs.

LE SERGENT.

Allons, Camarades, remontons à cheval, &

faiſons diligence, nous l'aurons bientôt attrapé. Je ſavois bien qu'avec ces ſortes de gens, on ne faiſoit rien qu'à force d'argent.

TRIVELIN.

Meſſieurs, bon voyage. Le Ciel vous tienne en joie.

SCENE VIII.

TRIVELIN.

VOilà de l'argent bien gagné! c'eſt toujours un commencement de fortune. Après tout je ſuis un drôle bien habile, de tirer de l'argent de ceux qui ruinent les autres.

SCENE IX.

BELPHÉGOR, TRIVELIN.

TRIVELIN.

HÉ bien! ne vous ai-je pas ſervi comme il faut?

BELPHEGOR.

Tu as fait des merveilles; & il n'y a rien que je ne faſſe à mon tour, pour reconnoître le ſervice que tu viens de me rendre.

TRIVELIN.

Ma foi, si vous voulez me rendre service, il faut vous hâter ; car j'entends déjà les violons qui vont se rendre ici, où l'on va célébrer les noces de Jacquet & de Colette.

BELPHEGOR.

J'ai envoyé, ce matin, mon valet Arlequin aux Enfers, pour demander à Pluton la permission de me rendre invisible pour le tems qui me reste à demeurer sur la terre.

TRIVELIN.

Vous avez envoyé Arlequin aux Enfers ? je crois qu'il y a bien loin d'ici en ce pays-là.

BELPHEGOR.

Pas trop ; on y va dans un moment.

TRIVELIN.

Je le crois. Mais c'est le retour qui est difficile, à ce que je m'imagine ?

BELPHEGOR.

Oh ! que non. Etant allé de ma part, Pluton lui fournira une voiture pour s'en revenir par les airs.

TRIVELIN.

Quelque diligence qu'il fasse, j'ai bien peur qu'il n'arrive trop tard, car voici déjà tous les gens de la noce assemblés.

BELPHEGOR.

J'ai ici près un Lutin de mes amis qui a pouvoir sur les Elémens ; je vais le prier de troubler la Fête.

TRIVELIN.

Parbleu, vous me la donnez belle ! &, si cela étoit, que ne le priiez-vous tantôt d'arrêter les Sergens qui vous poursuivoient ?

BELPHEGOR.

Il n'en auroit rien fait ; ce Lutin-là a été Sergent lui-même ; & c'est en récompense de ses services que Pluton lui a donné le pouvoir de tourmenter les ombres aux Enfers, comme il tourmentoit autrefois les corps sur la terre.

TRIVELIN.

Et que fait-il à présent dans ce monde ?

BELPHEGOR.

C'est lui qui fait grêler sur les vignes, en faveur de ceux qui ont fait de grosses provisions.

TRIVELIN.

J'entends ; c'est le Démon des Marchands de vin. Et sera-ce lui qui m'enrichira ?

BELPHEGOR.

Non : c'est moi qui prendrai ce soin. Quand j'aurai le pouvoir de me rendre invisible, je passerai dans le corps de Monsieur Turcaret.

TRIVELIN.

Quelle bête eſt-ce que Monſieur Turcaret ?

BELPHEGOR.

C'eſt le plus riche & le plus inhumain de tous les Agioteurs. C'eſt celui qui me fait pourſuivre avec tant de cruauté pour les ſommes que je lui dois, & dont je prétends me venger en t'enrichiſſant à ſes dépens.

TRIVELIN.

Et comment vous y prendrez vous ?

BELPHEGOR.

Je t'inſtruirai de cela dans un autre tems. Voici la noce qui s'avance ; ne ſongeons maintenant qu'à te faire épouſer Colette. Demeure ici, & ne t'embarraſſe de rien ; tu auras bientôt de mes nouvelles.

SCENE X.

TRIVELIN, *ſeul.*

MA foi, je crains bien que Monſieur le Lutin ne ſe ſoit moqué de moi. Mais, tout coup vaille, voyons juſqu'au bout. (*Il ſe retire à l'écart.*)



PREMIER DIVERTISSEMENT.

UNE NOCE DE VILLAGE.

JACQUET, COLETTE, LE MAGISTER, Troupe de Bergers & de Bergeres, & Gens de la Noce qui entrent en dansant.

LE CHOEUR. N°. 1.

Vive Jacquet! vive Colette!
Et vive Colette & Jacquet!

UN BERGER.

Colette quitte la Musette,
Pour écouter le Flageolet.
Jacquet déniche la Fauvette,
Qu'un autre attend au trébuchet.

LE CHOEUR.

Vive Jacquet! vive Colette!
Et vive Colette & Jacquet!

UNE BERGERE.

Parmi la grandeur inquiète,
L'Amour ne regne qu'à regret;
Il aime mieux notre retraite,
Il y goûte un plaisir parfait.

LE CHOEUR.

Vive Jacquet ! vive Colette !
Et vive Colette & Jacquet !

UN BERGER.

Avec la Bergere follette
Ce Dieu va cueillir le muguet ;
Il fait des traits de sa houlette,
Un bandeau de son bavolet.

LE CHOEUR.

Vive Jacquet ! vive Colette !
Et vive Colette & Jacquet !

ENTRÉE DE PAYSANS.

Il s'éleve une Tempête, & le Tonnerre gronde.

LE CHOEUR *chante pendant la Tempête.*

N°. 2.

Ah ! quels terribles coups !
La grêle & le tonnerre,
Vont ravager la terre :
La vigne est sans dessus dessous.
Bacchus, Bacchus, secourez-nous.

UN LUTIN *paroît en l'air, & chante.*

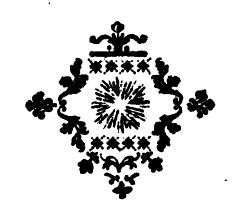
N°. 3.

Contre un injuste hymen le Destin se déclare.
La vigne va périr dans cet orage affreux,
Si dans ce jour Trivelin n'est heureux:
Qu'à lui donner la main Colette se prépare.

Le Lutin disparoît.

LE CHOEUR. N°. 4.

Obéissons au Destin dans ce jour,
Craignons qu'il ne se venge.
Aux dépens de l'Amour,
Conservons la vendange.



SCENE XI.

TRIVELIN, BELPHÉGOR, JACQUET, COLETTE, LE MAGISTER, les Gens de la Noce, Bergers & Bergeres.

JACQUET.

JE me moque de cela : j'aime mieux ne boire que de l'eau, que d'abandonner Colette.

LE MAGISTER.

Oh! parbleu, Monſieur Jacquet, buvez de l'eau tant qu'il vous plaira, nous n'en voulons pas boire, nous ; & je donne ma fille en mariage à Trivelin.

JACQUET.

Y conſens tu, Colette?

COLETTE.

Il le faut bien. Tout ce que je peux faire pour toi, c'eſt de te donner les mêmes eſpérances, que je donnois à Trivelin quand je croyois devenir ſa femme.

JACQUET.

Et quelles eſpérances?

COLETTE.

De t'épouſer quand je ſerai veuve.

JACQUET.

Oh! sur ce pied-là, je me console; & te voyant dans ces sentimens, je ne désespere pas de t'épouser même avant sa mort.

TRIVELIN.

L'épouser avant ma mort!

JACQUET.

A la cérémonie près.

TRIVELIN.

Oh! je ne crains rien; je ne suis pas jaloux comme toi. Allons, allons, continuons nos danses & nos chants.

BELPHEGOR, *bas à Trivelin.*

Tu peux aussi achever ton mariage; & nous partirons ensuite pour nous rendre chez Monsieur Turcaret, où mon valet Arlequin se doit trouver à son retour des Enfers. (*Il sort.*)





LE DIVERTISSEMENT CONTINUÉ.

VAUDEVILLE.

JACQUET. N°. 5.

Colette, je reſſens pour toi
Plus que de la tendreſſe,
Un trouble, une ardeur qui me preſſe,
Qui me fera mourir, je croi.
Ah! c'eſt un certain je ne ſais qu'eſt-ce,
Ah! c'eſt un certain je ne ſais quoi.

LE CHOEUR.

Ah! c'eſt un certain je ne ſais qu'eſt-ce,
Ah! c'eſt un certain je ne ſais quoi.

COLETTE.

Jacquet, quoiqu'un autre ait ma foi,
Laiſſe-moi faire, laiſſe;
Je me reprocherois ſans ceſſe
Que quelqu'Amant fût mort pour moi,
Faute d'un certain je ne ſais qu'eſt-ce,
Faute d'un certain je ne ſais quoi.

LE CHOEUR.

Faute d'un certain je ne sais qu'est-ce,
Faute d'un certain je ne sais quoi.

UN BERGER.

La beauté ne sauroit, de soi,
Attirer ma tendresse ;
L'esprit & la délicatesse
Peuvent encore moins sur moi ;
Il faut un certain je ne sais qu'est-ce,
Il faut un certain je ne sais quoi.

LE CHOEUR.

Il faut un certain je ne sais qu'est-ce,
Il faut un certain je ne sais quoi.

UN BERGER.

Pour attirer la dupe à soi,
Iris fait la tigresse,
Montrer d'abord trop de tendresse,
C'est faire mal valoir l'emploi ;
Il faut un certain je ne sais qu'est-ce,
Il faut un certain je ne sais quoi.

LE CHOEUR.

Il faut un certain je ne sais qu'est-ce,
Il faut un certain je ne sais quoi.

UNE BERGERE.

En vain tu voudrois tout pour toi,
Importune Sagesse;
Quand l'Amour de ses traits nous blesse,
L'occasion enfreint ta loi;
On cede à certain je ne sais qu'est-ce.
On cede à certain je ne sais quoi.

LE CHOEUR.

On cede à certain je ne sais qu'est-ce,
On cede à certain je ne sais quoi.

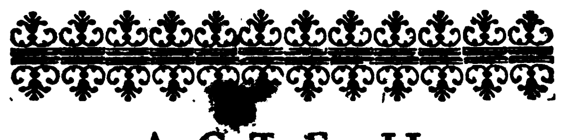
TRIVELIN *au Parterre.*

Que le Public de bonne foi
Applaudisse une Piece,
Le fâcheux Critique ne cesse
d'exercer toujours son emploi;
Il trouve un certain je ne sais qu'est-ce,
Il blâme un certain je ne sais quoi.

LE CHOEUR.

Il trouve un certain je ne sais qu'est-ce,
Il blâme un certain je ne sais quoi,





ACTE II.

Le Théâtre représente les Enfers.

SCENE PREMIERE.

PLUTON, MINOS, RHADAMANTE.

PLUTON.

OUI, depuis que Belphégor a quitté les Enfers par mon ordre, pour aller habiter là-haut parmi les hommes, dix ans se sont écoulés, si j'ai bonne mémoire. Qu'en dites-vous, Minos?

MINOS.

Oui, Seigneur, le terme que vous lui avez prescrit pour rester sur la terre, finit dans ce jour; & il ne peut retourner plutôt ici, s'il n'envoie quelqu'un vous en demander la permission.

PLUTON.

Remettons donc à demain à prononcer l'Arrêt que tous les maris mécontens de leurs femmes attendent depuis si long-tems.

RHADAMANTE.

Pourquoi ne le pas prononcer aujourd'hui? Vous êtes suffisamment i[illegible]t.

PLUTON.

Mon cher Rhadamante, je ne puis rien faire sans le consentement de Proserpine. Elle prend un si grand intérêt à son sexe, que je n'ose lui déplaire.

MINOS.

Quoi! le Maître des Enfers aura la foiblesse des Juges de la Terre; & une femme lui dictera ses Arrêts!

PLUTON.

Je suis le Maître des Diables; mais ma femme est une Diablesse devant qui je n'ose souffler : je l'ai épousée par amour, je n'ose lui résister.

RHADAMANTE.

Cependant vous devez rendre la Justice.

PLUTON.

Le terme n'est pas long d'ici à demain, attendons le retour de Belphégor; selon son rapport, je me déterminerai.

MINOS.

Qu'en avez-vous besoin? ce Génie, qui lui servoit autrefois de Coureur, ne vous en a-t-il pas assez rapporté? C'est par lui que vous avez

ſu que Belphégor, ſous la figure de Roderic, avoit épouſé Madame Honeſta, la plus honorable femme de ſon tems; & que cette femme raiſonnable lui avoit fait perdre la raiſon, en pouſſant à bout ſa diabolique patience.

RHADAMANTE.

Bon! Et tous ces petits Diablotins déguiſés en Pages, qui groſſiſſoient ſon train, n'ont-ils pas mieux aimé revenir aux Enfers, que de ſervir plus long-tems une telle Maîtreſſe?

PLUTON.

Cela ne prouve rien; il ſuffit d'avoir l'habit de Page pour ne pouvoir long-tems demeurer en place; & je trouve même que tous les Diablotins ſont devenus plus malins depuis qu'ils ont eu la livrée, qu'ils n'étoient auparavant. Mais que nous veut Aſcalaphe?



SCENE II.

PLUTON, MINOS, RHADAMANTE, ASCALAPHE.

ASCALAPHE.

AH! Seigneur Pluton, tout est perdu : un chetif Mortel, ayant eu l'audace d'excroquer le tribut qu'il devoit à la mort, vient d'arriver vivant dans votre Empire. Sa figure & ses propos sont si bouffons, qu'à son arrivée toutes nos tristes Ombres se sont mises à rire.

PLUTON.

Hé! que vient chercher ici ce téméraire?

ASCALAPHE.

Vous le saurez de lui-même; le voilà.



SCENE III.

PLUTON, MINOS, RHADAMANTE, ASCALAPHE, ARLEQUIN.

ARLEQUIN *entrant comme à tâtons.*

GArre le pot au noir. Bon ſoir, Monſieur Pluton ; car il ſeroit inutile de vous ſouhaiter le bon jour, puiſqu'il n'y en a point chez vous.

PLUTON.

L'abord eſt familier.

ARLEQUIN.

Que le Diable vous emporte de bon cœur, Seigneur Pluton ! Parbleu, vous devriez bien faire allumer les lanternes dans votre Empire ; je n'ai jamais vu d'Enfer ſi mal policé ; ce n'eſt pourtant pas manque que vous n'ayez ici nombre de Commiſſaires.

PLUTON.

Je te conſeille de te plaindre !

ARLEQUIN.

J'en ai ſujet. J'ai penſé cent fois me rompre le cou pour arriver juſqu'ici. En entrant, je me ſuis donné du nez contre l'ame d'un Procu-

reur, qui étoit dure comme une enclume ; &, sans vos Furies qui ont eu la charité de m'éclairer un bout de chemin avec leurs flambeaux, je ne serois arrivé de trois heures.

PLUTON.

Tu es encore arrivé trop-tôt pour ton malheur.

ARLEQUIN.

Oh ! je ne crains rien, je viens ici de bonne part.

PLUTON.

Et qui peut t'avoir envoyé ?

ARLEQUIN.

Un Lutin de vos amis, le Seigneur Belphégor, dont j'ai l'honneur d'être le premier Valet-de-Chambre.

MINOS.

Il vient de la part de Belphégor. Ah ! nous allons apprendre des nouvelles.

PLUTON.

J'en ai autant d'impatience que vous ; mais je suis encore plus curieux de savoir comment ce misérable a pu faire pour pénétrer jusqu'ici.

ARLEQUIN.

Je vais vous l'apprendre. J'ai commencé par enivrer le bon-homme Caron ; j'avois apporté un morceau de fromage, d'un appétit char-

mant, qui lui a fait oublier que j'avois un corps. Heureux Mortel! s'est-il écrié en le grugeant, que j'envie votre bonheur, de pouvoir vous rassasier de mets si délicieux! Puis, vuidant en deux coups deux bouteilles de vin de Champagne : ah! que toutes les eaux du Styx, a-t-il dit, ne sont-elles semblables!

PLUTON.

Mais comment as-tu fait pour endormir mon chien Cerbere?

ARLEQUIN.

Je me suis servi d'un autre stratagême. Je suis un homme de précaution, voyez-vous! & je n'aime point à m'embarquer sans biscuit. Ayant appris là-haut que votre chien Cerbere étoit de complexion amoureuse, j'ai amené avec moi ma petite chienne qui est amoureuse comme une chate.

PLUTON.

En voici bien d'une autre.

ARLEQUIN *contrefait la chienne & le gros mâtin.*

Je l'ai fait passer devant moi; elle a été amoureusement agacer votre mâtin, oua, oua, oua. Monsieur Cerbere aussi-tôt lui a répondu tendrement, aou, aou, aou; ils ont fait plusieurs caracoles ensemble; &, tandis qu'il lui contoit son glorieux martyre, zeste, j'ai franchi le pas de la porte.

PLUTON.

Ah! malheureux, qu'as-tu fait?

ARLEQUIN.

Ne vous fâchez pas, ma chienne est de bonne race, & Madame Proserpine en aura un épagneul.

PLUTON.

Un épagneul?

ARLEQUIN.

Ou bien un Arlequin; c'est à présent la grande mode.

PLUTON.

Peut-on rien de plus extravagant? En faveur de l'invention je te le pardonne. Mais, sans courir tant de risque, que ne te dépouillois-tu de ton corps pour venir ici?

ARLEQUIN.

C'est ce qu'un Médecin de mes amis m'avoit conseillé, il s'étoit même offert à me prêter son assistance; mais mon corps m'est si cher & me va si bien, que je n'ai jamais pu me résoudre à m'en séparer.

PLUTON.

Revenons à Belphégor. Qu'as-tu à m'apprendre de sa part?

ARLEQUIN.

Il sera demain ici.

PLUTON.

Hé! comment se porte-t-il?

ARLEQUIN.

Hélas! le pauvre diable est bien chagrin; & Madame Honesta, sa femme, lui a fait bien des malhonnêtetés.

PLUTON.

On dit qu'elle étoit si vertueuse!

ARLEQUIN.

Il a payé bien cher cette vertu-là. C'est une marchandise bien rare au moins que la vertu dans le pays d'où je viens; nous n'avons point de Marchand qui en tienne de magazin.

PLUTON.

Acheve donc.

ARLEQUIN.

Monsieur Belphégor est devenu amoureux de sa femme après son mariage: malheur le plus grand qui puisse arriver à un honnête-homme! C'est ce qui fait aussi que les maris d'aujourd'hui se gardent le plus qu'ils peuvent de tomber dans ce cas.

PLUTON.

Mais quel mal lui a-t-elle fait encore?

ARLEQUIN.

Oh! tous les maux ensemble. Et pour vous le persuader, il suffit de vous dire qu'elle avoit

plus de malice que Satan, plus de fourberie qu'Astarot, & plus d'orgueil que Lucifer.

PLUTON.

C'est beaucoup dire. Et comment pouvoit-il souffrir cela?

ARLEQUIN.

Quand il osoit lever la crête, il avoit pour réponse: « Je suis honnête femme.

PLUTON.

Que ne la quittoit-il?

ARLEQUIN.

C'est ce qu'il a voulu faire plusieurs fois; mais elle avoit le diable au corps pour le venir trouver par-tout où il étoit.

PLUTON.

Il falloit s'en séparer par Justice.

ARLEQUIN.

Elle étoit jolie femme, elle auroit toujours gagné son procès.

PLUTON.

Et que fait à présent ce malheureux?

ARLEQUIN.

Quand je suis parti de l'autre monde, il se préparoit encore à prendre la fuite pour se dérober d'elle & de ses créanciers; il attendoit avec impatience la fin du tems que vous lui

aviez prescrit pour s'en revenir ici ; & jusques-là, il vous prie de lui permettre de se rendre invisible, & c'est pour cela qu'il m'a député vers vous.

PLUTON.

Je lui accorde. Minos, allez promptement lui en expédier la permission. Et vous, Rhadamante, dressez un passeport pour que cet homme s'en retourne sûrement dans l'autre monde.

SCENE IV.

PLUTON, ARLEQUIN.

PLUTON.

Mais, mon ami, tu me surprends de me dire que Belphégor avoit des créanciers. Qu'a-t-il donc fait de tout l'or & l'argent qu'il a emporté des Enfers ?

ARLEQUIN.

Madame Honesta l'a dissipé dès la premiere année ; elle en a employé une partie à ses ajustemens, une autre à avancer sa nombreuse famille, & le reste au jeu.

PLUTON.

Et ce benêt de mari souffroit tout cela tranquillement ?

ARLEQUIN.

Il avoit une honnête femme.

PLUTON.

Ah! je commence à voir que les maris ont quelque raison de se plaindre ; & quoi que Proserpine en puisse dire... Mais la voici.

SCENE V.

PLUTON, PROSERPINE, ARLEQUIN.

PROSERPINE.

Que vient-on de m'apprendre, mon mari? On dit que, malgré mes prieres, tu te prépares à prononcer un Arrêt contre notre Sexe. Voudrois-tu me faire ce chagrin-là, mon cher, Plutonichet?

PLUTON.

Que veux-tu, ma chere Proserpinette! Il faut bien que je rende justice.

PROSERPINE.

Vous avez d'autres causes à juger, sans vous embarrasser de celle-là. D'ailleurs, pourquoi condamner les femmes, dont la plûpart travaillent tous les jours à grossir votre Empire, en faisant mourir leurs maris de chagrin?

PLUTON.

Quelque obligation que je puiſſe leur avoir, je ne pourrai me diſpenſer de prononcer contre elles.

PROSERPINE.

Par la mort non d'un diable ! ne vous en aviſez pas ; vous vous en repentiriez, vous, & tous vos Juges infernaux.

ARLEQUIN, *à part.*

Peſte, Madame Proſerpine eſt une Maîtreſſe diableſſe, à ce que je vois ; c'eſt une ſeconde Honeſta.

PROSERPINE.

Et, quand vous prononceriez contre les femmes, à quel ſupplice pouvez-vous les condamner ? En eſt-il de plus rude pour elles que celui qu'elles ſouffrent dans votre Empire ?

PLUTON.

Quel ſupplice extraordinaire les femmes ſouffrent-elles dans les Enfers ?

PROSERPINE.

Celui de ne pouvoir parler.

PLUTON.

Ah ! vous avez raiſon.

PROSERPINE.

Mais je parle aſſez pour toutes ; & ce n'eſt qu'à cette condition que je n'ai pas voulu pro-

fiter du sémestre que Jupiter m'avoit accordé pour retourner sur la terre. C'étoit pourtant un grand avantage pour une femme que d'être six mois de l'année absente de son mari ; & je vous déclare que je m'en servirai, si vous ne me contentez pas sur ce que je vous demande.

PLUTON.

Mais que voulez-vous de moi, ma chere femme ?

PROSERPINE.

Je veux, mon mari, que vous traîniez cette affaire en longueur, si vous ne la trouvez pas à notre avantage.

PLUTON.

Fort bien.

PROSERPINE.

Ou que vous la jugiez sur le champ, si vous y pouvez donner un bon tour.

ARLEQUIN.

Ma foi, c'est une bagatelle que ce que Madame vous demande ; & nous avons là-haut des Rapporteurs qui ne se font point de scrupule de ces sortes de vétilles.

PROSERPINE.

Ah ! ah ! Quel est ce Diable de nouvelle espece, que je ne connois point ?

ARLEQUIN.

Ah! Madame, je ne suis pas si Diable que je suis noir.

PLUTON.

C'est un homme, ma mie, qui vient ici de la part de Belphégor.

PROSERPINE.

C'est encore un bon impertinent que votre Belphégor!

SCENE VI.

PROSERPINE, ARLEQUIN.

PROSERPINE.

HÉ bien! mon ami, tu viens apparemment nous dire qu'il est bien mécontent de sa femme?

ARLEQUIN.

Moi, Madame, point du tout; je suis plus poli que cela. Je vous dirai seulement qu'il brûle d'impatience de revenir aux Enfers.

PROSERPINE.

C'est-à dire qu'il a la maladie du pays.

ARLEQUIN.

Cela est assez naturel, le pays est si beau! Mais vous le verrez demain qui vous en informera lui-même.

PROSERPINE.

Je ne veux m'informer de rien. Il suffit que je recommande à Monsieur mon mari l'affaire dont il s'agit, & que la recommandation d'une Déesse comme moi doit l'emporter sur tous les bons droits du monde.

ARLEQUIN.

Sans doute, & Monsieur Pluton doit y avoir égard. Un Dieu de sa figure ne doit rien refuser à une Déesse de la vôtre, & il doit tout sacrifier pour vous plaire.

PROSERPINE.

Ce garçon-là a de l'esprit; je gage qu'il ne se plaint pas des femmes, lui.

ARLEQUIN.

Moi, Madame, je n'ai garde; j'en ai toujours été trop bien traité. J'en avois une pour mon compte. Ah! la bonne femme! la bonne femme!

PROSERPINE.

Où est Monsieur Pluton pour entendre un mari se louer de sa femme? Et quelle plus grande preuve t'a-t-elle donné de sa bonté?

ARLEQUIN.

Celle de se laisser mourir au bout de l'année.

PROSERPINE.

Tu l'as bien pleurée, je crois?

ARLEQUIN.

Oh ! tant pleurée, que je ferois au désespoir de la retrouver ; cela rappelleroit tous mes chagrins.

PROSERPINE.

Il bouffonne agréablement. Comment te nommes-tu, mon ami ?

ARLEQUIN.

Madame, on m'appelle Arlequin.

PROSERPINE.

Arlequin ! voilà un nom qui me réjouit. J'ai envie de te retenir à mon service.

ARLEQUIN.

Je suis votre serviteur, Madame, j'ai aussi la maladie du pays. Il faut que je m'en retourne au plus vîte.

PROSERPINE.

Mais, comme tu viens de faire un grand voyage, il faut du moins te rafraîchir auparavant.

ARLEQUIN.

Et quel rafraîchissement peut-on trouver ici parmi les feux & les flammes ?

PROSERPINE.

Si tu veux boire un coup, nous avons ici du vin de Nuys charmant. Nos caves sont d'une fraîcheur !...

ARLEQUIN.

Elles sont assez profondes du moins. Mais votre vin n'est-il point frelaté ?

PROSERPINE.

Pourquoi ?

ARLEQUIN.

C'est que vous avez ici bien des Cabaretiers.

PROSERPINE.

Ils n'ont pas dans ce pays la même liberté qu'en l'autre monde.

ARLEQUIN.

Cependant, quand on trouve le vin mauvais, on dit : voilà du vin du Diable.

PROSERPINE.

Je vois bien que le récit qu'on t'a fait des Enfers t'a prévenu contre la beauté de notre Empire; mais nous t'allons faire voir les plaisirs qu'on y goûte. Il faut que tu saches que nous avons ici les plus excellens Maîtres de tous les Arts. Nous avons sur-tout un Opéra des plus complets....

ARLEQUIN.

C'est donc ce qui a si fort affoibli les nôtres.

PROSERPINE.

Et, puisque tu as eu le bonheur de me plaire, je veux que tu rapportes quelque chose des Enfers; je te veux faire un don.

ARLEQUIN.

Et quel don s'il vous plaît ?

PROSERPINE.

Celui d'être Poëte & Muficien.

ARLEQUIN.

Je vous remercie, je fuis déjà affez fou fans cela.

PROSERPINE.

Hé bien, je te donne donc la fcience de dire la bonne aventure, & de deviner, en regardant dans la main, le paffé, le préfent, & le futur.

ARLEQUIN.

Ah ! bon pour celui-là.

PROSERPINE.

Va prendre place pour voir le Divertiffement. Impitoyables Furies, ceffez de tourmenter les criminels; & vous, Ombres fortunées, faites de votre mieux pour régaler le Seigneur Arlequin, qui a eu le bonheur de gagner les bonnes graces de Proferpine.

ARLEQUIN, *à part.*

Voilà une bonne Déeffe ! Je crois, ma foi, que, fi je reftois plus long-tems ici, je ferois Pluton cocu.

DIVERTISSEMENT.

TROUPE D'OMBRES.

ENTRÉE DE LUTINS.

UN LUTIN *chante.* N°. 6.

QUE les Ombres se réjouissent.
Chantez, dansez, Peuple démon.
Que de Sisiphe & d'Ixion
Aujourd'hui les tourmens finissent:
Que les Danaïdes remplissent
Leurs brocs & leurs cruches de vin:
Et que Tantale puisse enfin,
Sans que les Enfers l'en punissent,
Boire à la santé d'Arlequin.



SCENE VII.

ARLEQUIN, L'OMBRE de Violette, TROUPE D'OMBRES ET DE LUTINS.

L'OMBRE *de Violette.*

ARlequin ! quel nom a frappé mon oreille ! Est-ce donc pour lui que la fête se fait ? Seroit-ce un second Orphée qui viendroit chercher son épouse aux Enfers ?

ARLEQUIN.

Non, je vous assûre ; ce seroit plutôt un second Rhadamiste, qui viendroit noyer la sienne dans le Cocyte, si elle n'étoit pas morte tout-à-fait. Mais, Dieu merci, nous avons une bonne quittance du Juré-Crieur.

L'OMBRE *de Violette à part.*

Ah ! l'indigne époux !

ARLEQUIN.

Morbleu, ne seroit-ce pas là l'ombre de ma femme ? Il faut que cela soit, car je sens une certaine révolution par tout le corps.

L'OMBRE *de Violette.*

C'est sûrement Arlequin, mon mari ; car

mon ame est agitée d'une maniere.... Mais il faut filer doux, &, comme il est dans les bonnes graces de Proserpine, tâcher qu'il lui demande la permission de m'emmener : je ne serois pas fâchée de revoir la lumiere, quand ce ne seroit que pour le faire encore enrager.

ARLEQUIN.

La mort n'a point détruit ses bonnes intentions pour moi, & je vois bien qu'elle n'a pas encore bu de l'eau du Fleuve d'oubli.

L'OMBRE *de Violette.*

C'est donc toi, mon cher Arlequin! Quel excès de tendresse d'avoir entrepris un si grand voyage pour venir chercher ta chere Violette! car je ne doute point que tu ne viennes ici demander ta femme à Pluton.

ARLEQUIN.

Ah! voyez donc.

L'OMBRE *de Violette.*

Le bon mari! es-tu venu seul?

ARLEQUIN.

Et qui diable m'auroit voulu tenir compagnie, supposé que je fusse venu aux Enfers pour y chercher ma femme? Ce n'auroient pas été à coup sûr les maris veufs du pays d'où je viens. Oui, ma mie, je suis venu très-seul, & je m'en retournerai de même.

L'OMBRE *de Violette.*

Quoi! mon cher petit mari, tu aurois la cruauté de me laisser ici, où je m'ennuye à la mort?

ARLEQUIN.

Pour vous désennuyer, vous n'avez qu'à faire des nœuds.

L'OMBRE *de Violette.*

Toi qui peux tout auprès de Proserpine....

ARLEQUIN.

Hé bien! pour vous procurer de l'emploi dans ce Pays-ci, je prierai le Seigneur Pluton de créer en votre faveur une quatrieme Charge de Furie.

L'OMBRE *de Violette.*

Quoi! traître, scélérat, infâme, tu oses...

ARLEQUIN.

Hé! là, là, bellement, notre femme. Il semble que vous croyiez être encore en vie.

L'OMBRE *de Violette.*

Elle lui ôte sa batte, & le frappe,

Il faut que je t'étrangle, ou que je t'arrache les yeux.

ARLEQUIN.

A l'aide! au secours! on m'assomme.

SCENE VIII.

PROSERPINE, ARLEQUIN, L'OMBRE de Violette, TROUPE D'OMBRES ET DE LUTINS.

PROSERPINE.

COmment! quel bruit eſt-ce là?

ARLEQUIN.

C'eſt l'Ombre de ma femme qui fait le Diable à quatre.

PROSERPINE.

Comment?

ARLEQUIN.

Elle vouloit que je vous priaſſe de la laiſſer retourner avec moi en l'autre monde; mais je vous prie, au contraire, de la garder bien ſoigneuſement. C'eſt un tréſor pour les Enfers qu'une femme de ſon humeur, elle ſervira à tourmenter les Damnés.

L'OMBRE *de Violette*.

Apprends, maraud, que je me moquois de toi, que je ſuis trop heureuſe ici, que j'y jouis d'un repos que rien ne pouvoit troubler que ta maudite préſence, & que le véritable Enfer des femmes eſt celui de vivre avec des maris faits comme toi.

ARLEQUIN.

ARLEQUIN, *riant.*

Ah, ah, ah, la plaisante Ombre!

L'OMBRE *de Violette le contrefaisant.*

Ah, ah, ah, le drôle de corps!

PROSERPINE, *à Violette.*

Allons, qu'on se retire: (*aux Ombres*) & vous, qu'on acheve la fête, que cette Ombre est venu troubler assez mal-à-propos.

ARLEQUIN, *se plaignant.*

Elle m'a étrillé de la bonne sorte, & je m'en sentirai long-tems. Ah! ouf!

PROSERPINE.

Etes-vous fou de vous imaginer qu'elle vous ait fait du mal? Avez-vous oublié que ce n'est qu'une Ombre?

ARLEQUIN, *riant.*

Cela est vrai, je n'y songeois pas. Parbleu! il faut que je sois bien fou en effet de croire que cette Ombre m'ait pu faire du mal, parce que j'en ressens! Ce n'est que mon bâton, qui, par malheur, s'est trouvé un corps, & des plus durs.

PROSERPINE, *aux Ombres.*

Continuez vos jeux.



LE DIVERTISSEMENT CONTINUÉ.

L'OMBRE d'une Pucelle. N°. 7.

JE suis une Ombre du vieux tems,
Qui jadis fus aimable & belle;
Rebutant toujours mes Amans,
Je suis enfin morte pucelle,
Pucelle à l'âge de trente ans!
Si des Dieux la bonté suprême
Me rappelloit de mon tombeau:
En ferois-je encore de même?
Diable-zot.

L'OMBRE d'un Avare.

Je suis l'Ombre d'un vieux Crésus,
Qui me plaignois le nécessaire;
J'amassois écus sur écus,
Pour faire un Neveu légataire,
Qui joue & fonds & revenus.
Si je repassois l'onde noire,
Mourrois-je auprès de mon magot,
Faute de manger & de boire?
Diable-zot.

L'OMBRE d'une Femme mariée.

Je suis l'Ombre d'une beauté,
Femme d'un vieux jaloux sans bornes;
Il étoit brutal, emporté,
Son front méritoit bien des cornes,
Pourtant il n'en a pas porté.
Si j'avois encor la puissance,
Echapperoit-il d'être sot?
Aurois-je autant de patience?
Diable-zot.

L'OMBRE d'un Cocu.

Vous voyez l'Ombre d'un Cocu,
Qui fut toujours d'humeur jalouse;
Je méprisai le revenu
De la beauté de mon épouse,
Et fus gueux tant que j'ai vécu.
Mais à présent que c'est la mode
Que l'Epoux partage au gâteau,
Voudrois-je n'être pas commode?
Diable-zot.

L'OMBRE d'un Débauché.

Nous ne sommes pas sans desirs:
Heureux dans ces demeures sombres,
Nos jeux sont mêlés de soupirs:
Les plaisirs, que goûtent les Ombres,
Ne sont que l'Ombre des plaisirs.

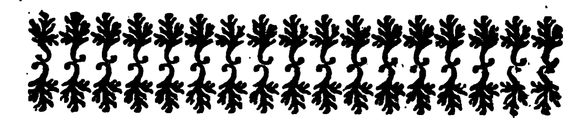
Quand ces lieux feroient plus aimables,
Sans Bacchus & sans Isabeau
Est-il de plaisirs véritables?
Diable-zot.

L'OMBRE d'une Veuve.

Aux Ombres s'il étoit permis
De prendre là-haut leur volée,
Combien de morts seroient surpris
De voir leurs veuves consolées
Par leurs Clercs ou par leurs Commis!
Prés d'un mourant on se désole,
Jurant de le suivre au tombeau;
Après sa mort tient-on parole?
Diable-zot.

ARLEQUIN.

Que je vais bien, à mon retour,
A Belphégor chanter sa gamme!
Quoi! m'envoyer dans ce séjour,
Pour m'y faire trouver ma femme!
C'est me jouer d'un vilain tour.
Lorsque là-haut il fuit la sienne,
Pourroit il me croire assez sot
Pour tirer d'ici-bas la mienne?
Diable-zot.



ACTE III.

Le Théâtre représente un Jardin illuminé, où Monsieur Turcaret se prépare à donner le Bal.

SCENE PREMIERE.

ARLEQUIN *en l'air, monté sur un Monstre qui jette du feu par les narines.*

LA, là, là, tout doux, mon ami : nous approchons de la terre ; prenons garde aux Ornieres.

(Il descend.)

Voilà un animal si fatigué, qu'il ne bat plus que d'une aîle. Holà ! Valets, Servantes. Est-ce qu'il n'y a ici personne pour mener mon cheval à l'écurie ? Mais le drôle a déjà pris son parti, & il s'en retourne aux Enfers au grand galop. * Mes baisemains à Madame Proserpine.

* *Le Monstre s'envole.*

Ma foi, voilà une voiture assez commode; cela ne coûte ni foin ni avoine. Pour moi j'aurois les dents bien longues si je n'avois eu de l'esprit : j'ai attrappé en chemin des Cailles à la volée; &, ne trouvant point de Rotisseur sur la route, je les ai fait cuire au feu d'enfer qui sortoit des naseaux de mon cheval. Mais c'est ici le jardin où Monsieur Turcaret doit donner le bal. Je ne sais si je trouverai mon maître Belphégor.... Ah! le voici.

SCENE II.

BELPHÉGOR, TRIVELIN, ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

AH! Seigneur Belphégor, que j'ai de joie de vous revoir!

BELPHEGOR.

J'attendois ton retour avec impatience. Hé bien! quelle nouvelle? que t'a dit Pluton?

ARLEQUIN.

Il vous attend demain à dîner; il lui est arrivé du gibier, & il vous prépare un Greffier sauvage à la daube, avec un accollade de témoins du Mans qui sont d'un fumet excellent.

BELPHEGOR.

Que tu es badin!

ARLEQUIN.

Et voilà votre permission de vous rendre invisible, bien signée, paraphée & scellée du grand Sceau infernal.

BELPHEGOR.

Cela va à merveille.

ARLEQUIN.

Ce n'est pas tout. Madame Proserpine, qui, je crois, est amoureuse de moi, m'a régalé comme un Prince, & m'a fait don du pouvoir de deviner & de dire la bonne aventure.

TRIVELIN.

Ah! Monsieur le Devin, dites-moi la mienne, je vous prie.

ARLEQUIN.

Volontiers : il faut que j'éprouve mes talens sur toi. Donne-moi ta main.

TRIVELIN.

Vous ne me connoissez pas: dites-moi d'abord le passé, je verrai si je vous dois croire pour l'avenir.

ARLEQUIN, *lui regardant dans la main.*

Tu as été jusqu'ici un grand frippon Tu sors de bon pere & de bonne mere; mais tu ne vaux guères.

TRIVELIN.

Cela est vrai.

ARLEQUIN.

Cependant tu as servi fidélement Belphégor; voilà le passé. Tu es marié, par son secours, à une jeune fillette de ton Village; voilà le présent. Il t'enrichira ce soir; voilà le futur.

TRIVELIN.

C'est la vérité.

ARLEQUIN, *se réjouissant.*

C'est la vérité? Ah! Madame Proserpine, que je vous ai d'obligation.

TRIVELIN.

Devinez encore, je vous prie, & me dites quelque chose de plus positif.

ARLEQUIN, *lui regardant encore dans la main.*

Je le veux bien. Hier garçon, voilà le passé; aujourd'hui marié, voilà le présent; & demain cocu, voilà le futur : il n'y a rien de plus positif.

TRIVELIN.

Voici un avenir qui me chagrine.

ARLEQUIN.

Que tu es benêt, mon ami! Ne vaut-il pas mieux être cocu, que d'avoir une femme vertueuse comme celle de mon Maître?

BELPHEGOR.

Arlequin a raison. Mais il ne s'agit pas de

cela maintenant ; il faut songer à notre affaire. Monsieur Turcaret va donner le bal dans ce Jardin, & c'est le tems que je prends pour me venger de lui. Allez promptement vous déguiser, pour vous trouver à ce bal.

TRIVELIN.

Et quel déguisement prendrons-nous ?

BELPHEGOR.

Le premier qui vous viendra dans l'esprit. Déguisez-vous en Bohémiens : mettez une espece de toilette sur votre épaule, il n'en faut pas davantage.

ARLEQUIN.

C'est bien dit ; & je dirai la bonne aventure, si quelqu'un est curieux de la savoir. Et vous, qu'allez-vous devenir ?

BELPHEGOR.

Je vais passer dans le corps de Monsieur Turcaret, dont je ne sortirai que par le commandement de Trivelin, afin de lui procurer une somme considérable.

ARLEQUIN.

Que nous partagerons ensemble ?

TRIVELIN.

Ah ! j'y consens. Vous allez donc bien tourmenter ce Monsieur Turcaret ?

BELPHEGOR.

Au contraire; ce sera un possédé de bonne humeur, qui ne fera que parler en chantant. Je ne suis pas un Démon mal-faisant.

ARLEQUIN.

Cela est vrai.

BELPHEGOR.

Cependant, tout bon que je suis, je veux avertir Trivelin d'une chose; c'est que, quand je serai sorti du corps de Monsieur Turcaret pour entrer dans un autre par son commandement, il se garde bien de me commander rien davantage, je ne lui obéirois pas.

TRIVELIN.

Ne craignez rien, j'exigerai une somme si forte de Monsieur Turcaret pour vous faire sortir, que je n'aurai plus besoin de rien quand on me l'aura payée.

BELPHEGOR.

Ce sont tes affaires. Mais voici déjà des Masques; le bal va commencer, éloignons-nous, & allons nous concerter ensemble sur la maniere dont nous devons nous conduire dans tout ceci.

SCENE III.

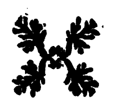
LE BAL.

Plusieurs Masques entrent en dansant.

UN MASQUE *chante.* N°. 8.

LA nuit tous chats sont gris.
Le Bal est l'assemblage
Des jeux & des ris.
Sous un beau masque un laid visage
Y passe souvent pour Cypris:
On y prend Fanchon pour Cloris,
Le Magot pour un Adonis,
Et le fou pour le Sage;
La nuit tous chats sont gris.

On danse.



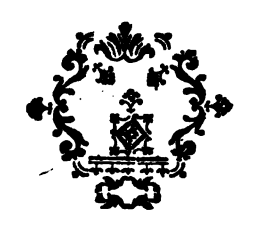
SCENE IV.

Le Bal continue.

ARLEQUIN & TRIVELIN, en Bohémiens : l'un a un Tambour de Basque, & l'autre des Cliquettes.

ARLEQUIN *chante.* N°. 9.

AU bruit de nos Tambours & de nos Cliquettes,
Accourez, Amans curieux :
Si, sur la foi de nos fornettes,
Vous croyez devenir heureux,
Déjà vous l'êtes.



SCENE V.

ARLEQUIN, TRIVELIN, LE DOCTEUR, TROUPE DE MASQUES.

LE DOCTEUR.

Ah! Messieurs, tout est perdu : Monsieur Turcaret est devenu fou, il ne peut plus dire un mot sans chanter.

TRIVELIN.

Bon, voilà un tour de Monsieur Belphégor. Hé! contez nous un peu cela.

LE DOCTEUR.

Nous nous étions retirés ensemble au bout du Jardin pour concerter une mascarade, lorsque tout-à-coup son visage a changé ; il s'est plaint d'une colique affreuse, il est tombé évanoui sur un lit de gazon ; &c, dans le tems que j'appellois du secours, il s'est relevé, & s'est mis à chanter.

ARLEQUIN, *riant.*

Mais, vraiment, voilà une folie bien agréable.

LE DOCTEUR.

Comment! il semble que vous vous réjouissiez de son malheur?

ARLEQUIN.

Nous rions de votre erreur : vous croyez Monfieur Turcaret fou, & il eſt poſſédé d'un Lutin.

LE DOCTEUR.

Poſſédé d'un Lutin! qui vous a dit cela?

ARLEQUIN.

Bon! eſt-ce que nous ne devinons pas tout, nous autres?

LE DOCTEUR.

Mais pourquoi ce Lutin s'eſt-il adreſſé plutôt à Monſieur Turcaret qu'à un autre?

ARLEQUIN.

Je devine que c'eſt pour le punir des cruautés qu'il exerce tous les jours envers le malheureux Roderic.

LE DOCTEUR.

Comment! ce Roderic a donc des amis en Enfer?

ARLEQUIN.

Bon! tous les Diables ſont ſes confreres.

LE DOCTEUR.

Je n'entends point cette énigme-là.

ARLEQUIN.

On vous l'expliquera.

LE DOCTEUR.

Quoi qu'il en soit, c'est moi qui fais les affaires de Monsieur Turcaret, & je vais le porter à se désister de ses poursuites, & à laisser en paix le malheureux Roderic, quoiqu'à parler franchement je ne le trouve guères en état d'entendre raison. Le voici; voyez comme il a les yeux hagards!

SCENE VI.

Mr. TURCARET, LE DOCTEUR, ARLEQUIN, TRIVELIN, TROUPE DE MASQUES.

Mr. TURCARET *entre en chantant.* N°. 10.

QU'il pleuve, qu'il vente, qu'il tonne,
Rien désormais ne m'étonne:
Je ne crains le froid ni le chaud,
J'ai réalisé comme il faut.

LE DOCTEUR.

C'est fort bien fait à vous, Monsieur Turcaret: mais laissez-là vos Chansons pour m'écouter. Vous n'êtes pas si heureux que vous pensez, croyez-moi.

Mr. TURCARET *chante*. N°. 11.

J'ai toujours ma caiſſe remplie;
J'ai de la ſanté, je ſuis vigoureux;
Tantôt Cloris, tantôt Sylvie;
Je bois de tous vins, je joue à tous jeux.
Qui peut ainſi paſſer la vie,
Peut, avec raiſon, ſe dire heureux.

LE DOCTEUR.

Mais, Monſieur Turcaret, au milieu de l'opulence où vous êtes, je m'étonne que vous pourſuiviez avec tant de rigueur le malheureux Roderic, pour les ſommes que vous prétendez qui vous ſont dues: les intérêts que vous avez exigés de lui, ont paſſé de beaucoup le principal; il eſt dans la derniere miſere, & vous devriez avoir pitié de lui.

Mr. TURCARET *chante*. N°. 12.

C'eſt un plaiſir pour mes ſemblables
De voir les autres miſérables,
Ils ne s'embarraſſent que d'eux:
En moi la pitié ne peut naître.
Si tout le monde étoit heureux,
Quel plaiſir aurois-je de l'être?

LE DOCTEUR.

Hélas! on voit bien que cet homme-là a le diable au corps. Mais, à propos de diable, voici ſa femme.

SCENE VII.

Mr. TURCARET, Me. TURCARET, LE DOCTEUR, ARLEQUIN, TRIVELIN, TROUPE DE MASQUES.

Me. TURCARET.

AH! Messieurs, que viens-je d'apprendre! on dit que mon mari est possédé d'un Lutin?

LE DOCTEUR.

Il n'est que trop véritable.

Me. TURCARET.

Et où est-il ce Lutin, que je lui arrache les yeux?

LE DOCTEUR.

Il est dans le corps de votre mari.

Me. TURCARET.

Oh! je l'en ferai bien sortir à bons coups de bâton.

ARLEQUIN.

Je m'en vais me charger de ce soin. (*il frappe sur Monsieur Turcaret & sur le Docteur.*) Allons, Monsieur le Lutin, sortez au plus vîte.

Me. TURCARET.

Et à quoi songez-vous donc? vous battez mon mari!

LE DOCTEUR.

Et vous me frappez aussi! avez-vous perdu l'esprit?

ARLEQUIN.

C'est que je voulois toucher le Diable par bricole.

LE DOCTEUR.

Cela n'est pas nécessaire. Je vais le conjurer, moi. Esprit malin, dis-nous qui tu es. Il nous va répondre par la bouche de Monsieur Turcaret apparemment.

BELPHEGOR, *par la bouche de Monsieur Turcaret, chante.* N°. 13.

Je suis un Démon
Invisible,
Mais sensible:
Belphégor est mon nom.

LE DOCTEUR.

Belphégor! ce Diable ne m'est pas inconnu...

BELPHEGOR, *par la bouche de Monsieur Turcaret, chante.* N°. 14.

Je suis dans le corps
De ce galant homme,
Et l'on ne m'en mettra dehors
Qu'avec une très-grosse somme.

LE DOCTEUR.

Ah! ah! le Diable est intéressé.

Me. TURCARET.

Mais pourquoi a-t-il choisi le corps de mon mari, plutôt qu'un autre?

ARLEQUIN.

Il est permis de prendre son bien où l'on le trouve.

Me. TURCARET.

Comment?

TRIVELIN.

Hé! oui. Ne savez-vous pas qu'il y a long-tems que tout le monde donne votre mari à tous les Diables?

Me. TURCARET.

Que je suis malheureuse! mais, n'y a-t-il point de remede à cela?

LE DOCTEUR.

Laissez-moi faire, je vais conjurer l'esprit en Latin; c'est une Langue qui a beaucoup de force sur les Lutins.

Cacodæmon, exi ex isto corpore.

BELPHEGOR, *par la bouche de Turcaret.*

Nolo.

LE DOCTEUR.

Il dit qu'il ne veut pas en sortir.

Et hoc te non tædet habitare?

BELPHEGOR, *par la bouche de Turcaret.*

Non tædeo.

LE DOCTEUR.

Ah! Messieurs, le Diable a fait un solécisme; il ne sait pas la Grammaire, il ignore la regle des verbes *Pœnitet*, *Tædet*, *Miseret*.

ARLEQUIN.

Il n'est pas surprenant que le Diable devienne ignorant en parlant par la bouche d'un Financier.

TRIVELIN.

Assûrément. Mais, sans tant vous tourmenter, si l'on me veut payer la somme que je demanderai, je vais dans le moment envoyer le Diable à tous les Diables.

Me. TURCARET.

Comment! Est-ce que vous avez pouvoir sur les Esprits?

TRIVELIN.

Sans doute.

Me. TURCARET.

Et que me demandez-vous, pour délivrer mon mari?

TRIVELIN.

Rien, quand l'affaire sera faite.

Me. TURCARET.

Voilà un galant-homme.

TRIVELIN.

Mais je veux cent mille écus avant que de l'entreprendre.

Me. TURCARET.

Cent mille écus! il vaut autant que le Diable emporte mon mari.

ARLEQUIN.

Voilà une femme terriblement tendre.

LE DOCTEUR.

Allons, Madame, il faut faire un effort. Si vous étiez en pareil cas, Monsieur Turcaret ne vous abandonneroit pas ainsi.

TRIVELIN.

C'est ce qu'il faut éprouver. Je vais faire passer le Lutin dans le corps de Madame; mais, quand il y sera, il n'en sortira pas aisément, & il me faudra le double de ce que je demande.

Me. TURCARET.

Ne vous avisez pas de me jouer ici quelque tour de votre métier.

TRIVELIN.

Allez donc me chercher les cent mille écus.

Me. TURCARET.

Mais je voudrois savoir auparavant si vous avez le pouvoir que vous dites.

TRIVELIN.

Comment, vous en doutez? je vais vous en donner des preuves. *Hust*, *Must*,

(*Le Théâtre paroît tout en feu, les Ifs du Jardin poussent des Gerbes d'artifice.*)

Me. TURCARET.

Miséricorde ! qu'est-ce que tout ceci ? Voilà mon Jardin tout en feu ; il va se communiquer à la maison : je suis ruinée.

TRIVELIN.

Cela vous apprendra à douter de mon pouvoir.

ARLEQUIN.

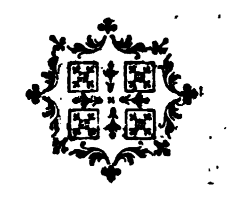
Ma foi, cela est effroyablement beau.

Me. TURCARET.

Ah ! Monsieur, je vais vous chercher les cent mille écus, éteignez au plutôt cet embrasement.

TRIVELIN.

Allez donc au plus vîte.



SCENE VIII.

Mr. TURCARET, LE DOCTEUR, ARLEQUIN, TRIVELIN, MASQUES.

LE DOCTEUR.

JE suis tout effrayé de ce que je viens de voir. Mais, Monsieur, qui vous a donné ce pouvoir surprenant ?

TRIVELIN.

C'est l'Astre prédominant, qui, au jour de ma naissance.... influant perpendiculairement.... comme qui diroit.... mais il est inutile de vous expliquer cela, vous n'y comprendriez rien.

LE DOCTEUR.

Non, assûrément, de la maniere dont vous vous engagez à me l'expliquer. Mais je conçois que votre pouvoir s'étend bien loin.

ARLEQUIN.

Oh! si loin, que, si vous voulez, il vous va faire prendre racine dans ce jardin, & vous y métamorphoser en concombre.

LE DOCTEUR.

Qu'il n'en faſſe rien. Mais que cherchent ici ces gens ?

TRIVELIN.

Parbleu ! ce ſont les Sergens de ce matin qui pourſuivoient Monſieur Belphégor, je les reconnois.

SCENE XI.

Mr. TURCARET, LE DOCTEUR, ARLEQUIN, TRIVELIN, DEUX SERGENS, PLUSIEURS ARCHERS & MASQUES.

UN SERGENT.

Bon ſoir, Monſieur le Docteur. Nous venions dire à Monſieur Turcaret que ce matin nous avons manqué ſon homme par la fourberie d'un certain manant qui s'eſt moqué de nous ; mais ce manant-là tombera quelque jour ſous nos pattes.

TRIVELIN.

Tu paſſeras auparavant par les miennes.

ARLEQUIN, *à Trivelin.*

Change-moi ce drôle-là en cornichon.

LE

LE DOCTEUR.

Ah! Monſieur le Sergent, il n'eſt pas tems de parler d'affaires. Monſieur Turcaret eſt poſſédé d'un Lutin, qui fait ici des ravages effroyables. Tout-à-l'heure ce Jardin étoit tout en feu.

UN SERGENT.

Ah! que m'apprenez-vous? Et ne peut-on pas remédier à cela?

LE DOCTEUR.

Voilà un Magicien qui s'eſt engagé à le faire, moyennant cent mille écus que Madame Turcaret lui eſt allé chercher.

UN SERGENT.

Comment! & c'eſt notre homme de ce matin. Ne vous y fiez pas, c'eſt un coquin qui a reçu notre argent pour nous tromper; &, d'ailleurs, comment auroit-il ce pouvoir? c'eſt un Payſan.

ARLEQUIN *lui donnant de ſa batte.*

Apprenez à reſpecter la Magie.



SCENE XII.

LE DOCTEUR, ARLEQUIN, TRIVELIN, DEUX SERGENS, Plusieurs ARCHERS, Mr. TURCARET, Me. TURCARET, MASQUES.

Me. TURCARET, apportant deux sacs.

TEnez, Monsieur, voilà cent mille écus en or bien comptés.

TRIVELIN.

Cela me va diablement charger.

ARLEQUIN, *prenant un sac.*

Je vais vous soulager de la moitié.

TRIVELIN *faisant quelques lazzis.*

Remarquez bien, Messieurs, ce tour-ci. Démon, je te commande de sortir du corps de Monsieur Turcaret, & de passer dans celui d'un de ces Messieurs.

BELPHEGOR, *par la bouche de Monsieur Turcaret, chante.* N°. 15.

Sans que rien me retienne,
J'obéis à ta voix;
Mais qu'il te souvienne
Que c'est pour la derniere fois.

TURCARET.

Ah! que je me ſens ſoulagé! où ſuis-je? & d'où viens-je?

I. SERGENT *chante, ſentant Belphégor entrer dans ſon corps.* N°. 16.

Ah! je reſſens des douleurs effroyables,
Je ne ſais point ce que c'eſt que cela;
J'ai dans mon corps une troupe de Diables,
Et c'eſt à qui plus me tourmentera:
L'un me déchire,
L'autre me tire,
Et je ne ſais qui d'eux l'emportera.

II. SERGENT.

Qu'eſt-ce que cela ſignifie? & qu'eſt-ce que vous avez fait entrer dans le corps de mon camarade?

ARLEQUIN.

Le Démon Belphégor: &, comme il a trouvé la place occupée par d'autres Diables, ils ſe battent là-dedans.... comme tous les Diables; mais je vais les mettre d'accord.

(*Il donne des coups de ſa batte ſur le dos du Sergent.*)

II. SERGENT, *à Trivelin.*

Ah! malheureux, qu'as-tu fait?

TRIVELIN.

J'ai donné un Sergent au Diable: voyez le grand malheur!

II. SERGENT.

Le malheur retombera ſur toi, car, je l'ai bien entendu, ton pouvoir eſt fini, & nous t'allons mettre entre les mains de la Juſtice pour te faire brûler comme Sorcier.

TRIVELIN, *au premier Sergent.*

Monſieur Belphégor ne ſouffrira pas cela, n'eſt-il pas vrai?... Mais il ne répond rien.

ARLEQUIN.

C'eſt qu'il ne peut plus rien pour toi. Qu'il te ſouvienne de ce qu'il t'a dit tantôt.

TRIVELIN.

Ah! je l'avois oublié. Seigneur Belphégor, ayez pitié de moi, & ſortez promptement du corps que vous poſſédez.

ARLEQUIN.

Il n'en ſortira pas, il s'y trouve trop bien.

TRIVELIN.

Et je vous promets de ne vous plus rien demander de ma vie; ſortez, je vous en conjure.

ARLEQUIN.

Il n'en fera rien; il eſt dans ſon creux.

TRIVELIN, *aux Sergens.*

Meſſieurs, vous voyez que je fais ce que je puis pour réparer la faute que j'ai faite.

II. SERGENT.

Nous ne nous embarrassons point de cela ; nous t'allons mener en prison, si tu ne délivres tout-à-l'heure notre camarade.

TRIVELIN.

Seigneur Belphégor, encore un coup....

ARLEQUIN.

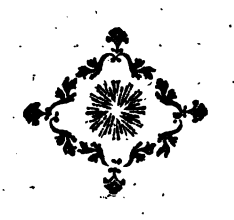
Comme si tu ne parlois pas.

TRIVELIN.

Est-ce-là la récompense de l'avoir servi si fidélement ?

(*à part.*)

Mais je vois bien qu'il faut user de stratagême. Messieurs, que je vous dise un mot en particulier ; éloignons-nous un peu.



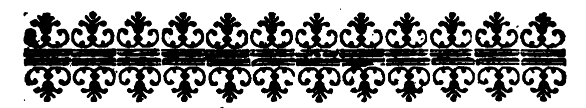
LE DOCTEUR.

Expliquez-nous tout ceci. Nous connoiſſons Madame Honeſta, & ſon mari Roderic.

TRIVELIN.

Hé bien! ce Roderic n'étoit autre que Belphégor, que Pluton avoit envoyé ſur la Terre pour éprouver ſi les maris, qui ſe plaignoient de leurs femmes, avoient raiſon. Mais nous vous conterons tout cela une autre fois; ne ſongez qu'à vous réjouir, puiſque le Diable vous a fait le plaiſir de vous abandonner.

FIN.



On continue le Bal, & le tout finit par des Vaudevilles.

Ier. MASQUE. No. 17.

AMans, que rien ne vous étonne,
Quoiqu'on oppose à vos raisons
Des chansons:
Lorsque l'Horloge carillonne,
L'heure du Berger n'est pas loin;
Ayez soin
De saisir l'instant qu'elle sonne.

IIe. MASQUE.

Il n'est qu'un certain tems pour plaire.
Iris, vendez cher aux amans
Vos beaux ans;
Vers la fin de votre carriere,
Vous payerez à votre tour
A l'Amour
Tous les frais qu'il aura pu faire.

IIIe. MASQUE.

Lorsque dans l'Hymen on s'engage,
Tout plaît, parce qu'il est nouveau;
C'est le beau:

Mais deux jours après on enrage
Du mauvais marché qu'on a fait;
C'eſt le laid:
On n'a plus d'eſpoir qu'au veuvage.

IVe. MASQUE.

Femme trop ſage me déſole,
Et ſa vertu fait trop de bruit
Jour & nuit:
J'aime mieux une jeune folle;
Et ſi je ſuis, d'être cocu,
Convaincu,
Nombre que je vois m'en conſole.

ARLEQUIN, au Parterre.

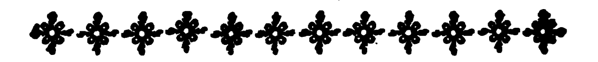
Si l'on vous demande à la porte,
» Belphégor a-t-il réjoui?
Dites, oui.
Si quelqu'un parle d'autre ſorte,
Et veut, par contradiction,
Dire non,
Dites... Que le Diable l'emporte.

Fin du divertiſſement.

LE FLEUVE D'OUBLI,

COMÉDIE,

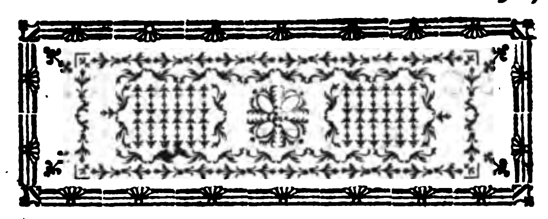
Repréſentée par les Comédiens de Son Alteſſe Royale Monſeigneur LE DUC D'ORLÉANS, en 1722.



ACTEURS.

LE FLEUVE LÉTHÉ.
UNE NYMPHE du Fleuve.
TRIVELIN, Distributeur des Eaux.
UN MARQUIS du hazard.
SPINETTA, médisante.
UN INGRAT.
VIOLETTE, femme amoureuse de son mari.
UN APOTHICAIRE.
UN GASCON.
TROUPE DE MORTELS, qui viennent boire des Eaux du Fleuve Léthé pour oublier leurs chagrins.

La Scene est aux Enfers.



LE FLEUVE D'OUBLI,

COMÉDIE.

Le Théâtre représente un Bois agréable, au milieu duquel les Eaux du Fleuve Léthé coulent lentement : ce Dieu, accoudé sur son urne, chante les paroles suivantes.

COmme mes Eaux, le tems coule sans cesse,
Le passé ne peut revenir :
Perdez-en le souvenir,
Sage vieillesse ;
Ne comptez point sur l'avenir,
Folle jeunesse ;
Jouissez du présent qui va bientôt finir.

SCENE PREMIERE.

TRIVELIN, *seul.*

ENfin voici le Procès des Maris & des Femmes terminé à l'amiable; &, par la faveur de Belphégor, qui m'a amené avec lui dans ce Pays; me voilà distributeur en chef des Eaux du Fleuve Léthé. Pluton a ordonné à Mercure de publier dans l'autre monde que tous les Mortels, dans ce jour, pouvoient venir ici librement boire de ces Eaux pour oublier leurs chagrins; je crois que nous aurons bonne compagnie, car il y a là-haut bien des mécontens.

Ce Fleuve a, dit-on, la vertu de faire oublier aux morts tout ce qu'ils ont été; mais il ne fait perdre aux vivans que le souvenir des choses qu'ils ont dessein d'oublier.

Eprouvons un peu cela. J'ai dessein d'oublier mon ignorance; car l'emploi dont Pluton m'a honoré, demande un homme capable de l'exercer.

(*Il boit.*)

Bon: me voilà déjà à demi-Savant; mais ce n'est pas assez, car un demi-Savant est souvent plus sot qu'un ignorant.

Buvons encore un coup pour devenir Savant tout-à-fait.

(*Il reboit.*)

Ah! ma foi, maintenant il me monte trop de ſavoir à la tête, & je crains que cela ne m'enivre.

Mais voici déjà un Mortel qui s'avance vers ces lieux. Qu'il a l'air ſuffiſant!

SCENE II.

LE MARQUIS, TRIVELIN.

LE MARQUIS.

HOlà, l'ami, dites-moi un peu. Eſt-ce ici que l'on diſtribue les Eaux du Fleuve Léthé?

TRIVELIN.

A qui cet homme-là croit-il parler? Que demandez-vous?

LE MARQUIS.

Je demande à boire: qu'on me rince un verre.

TRIVELIN.

Eſt-ce que vous me prenez ici pour un Garçon de cabaret?

LE MARQUIS.

Et qui êtes-vous donc?

TRIVELIN.

Apprenez que je ſuis le diſtributeur en chef de ces Eaux.

LE MARQUIS.

Qui diable auroit cru cela, à vous voir dans un tel équipage ?

TRIVELIN.

Apprenez encore à ne jamais juger des gens par leurs habits.

LE MARQUIS.

Cela est plaisant; je viens ici pour oublier, & cet homme dit sans cesse d'apprendre.

TRIVELIN.

Par exemple, si l'on jugeoit des gens par leurs habits, on vous prendroit pour un honnête-homme.

LE MARQUIS.

Est-ce que je ne le suis pas ?

TRIVELIN.

Nous l'allons voir; que demandez-vous ?

LE MARQUIS.

Je vous l'ai déjà dit; je demande de vos Eaux pour oublier bien des choses.

TRIVELIN.

Cela vous sera aisé; puisque, sans en avoir bu, vous avez oublié de m'ôter votre chapeau.

LE MARQUIS.

Il faut donc ici bien des cérémonies ? Je suis un Marquis de fraîche date, qui, ayant trouvé

le ſecret de gagner un million en moins de ſix mois, voudrois oublier que j'ai été ci-devant petit Commis.

TRIVELIN.

Petit Commis? ah! je ne m'étonne plus ſi vous m'avez abordé le chapeau ſur la tête; ceux de la Douane ne l'ôtent à perſonne.

LE MARQUIS.

Laiſſons cela; & me dites ſi, me voyant aujourd'hui dans l'opulence, je ne pourrois pas, par le ſecours de vos Eaux, oublier ce que j'ai été?

TRIVELIN.

Vous n'avez pas beſoin d'en boire pour cela: vous n'avez qu'à faire comme vos pareils.

LE MARQUIS.

Il m'arrive tous les jours des aventures terribles. Derniérement, ayant maltraité mon Cocher, il eut l'inſolence de me dire qu'il s'en plaindroit à mon pere qui avoit été jadis ſon Camarade.

TRIVELIN.

Votre pere étoit donc un Fiacre?

LE MARQUIS.

Quoi qu'il en ſoit, il n'eſt pas agréable que les gens vous faſſent reſſouvenir de ces ſortes de choſes.

TRIVELIN.

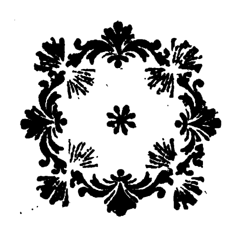
Hé ! mais, de cette façon, ce n'eſt pas vous qui devez boire des Eaux de l'Oubli ; mais tâchez d'en faire boire à ceux qui vous connoiſſent.

LE MARQUIS.

Et comment pouvoir y parvenir ?

TRIVELIN.

Ils feront comme s'ils en avoient bu, quand ils verront que vous n'avez pas deſſein d'en boire. Croyez-moi, n'oubliez pas votre premier état. Le ſouvenir des peines paſſées eſt la rocambolle des plaiſirs préſens. Mais voici une Dame qui me paroît bien alerte, ſachons ce qu'elle demande.



SCENE III.

TRIVELIN, SPINETTA.

SPINETTA.

Signore, sono vostra serva.

TRIVELIN.

Ah! ah! c'est une Italienne. Vous venez apparemment, Madame, chercher de nos Eaux pour en faire boire à votre mari pour lui faire oublier sa jalousie.

SPINETTA.

Non, Signore, non ho marito.

TRIVELIN.

Ah! je vois ce que c'est; vous êtes une veuve qui voudriez oublier votre douleur. Croyez-moi, la vue d'un joli homme a plus de pouvoir pour cela que toutes les Eaux de notre Fleuve.

SPINETTA.

Non sono, ne maritata, ne vedova; sono Fanciulla.

TRIVELIN.

Ah! vous êtes fille. Eh bien! est-ce que vous voudriez oublier ce nom-là? vous n'avez qu'à parler, il y a encore pour cela des remedes plus spécifiques que nos Eaux.

SPINETTA.

No, no, amo troppo la mia libertà.

TRIVELIN.

Et comment vous appellez-vous?

SPINETTA.

Spinetta.

TRIVELIN.

Spinetta! ah! le joli nom! Mais, Mademoiſelle Spinetta, ne pourriez-vous point parler François? il me ſemble que je vous entendrois mieux.

SPINETTA.

Tout comme il vous plaira; j'ai dix Langues à mon commandement.

TRIVELIN.

Tant pis, car il y a bien des femmes qui en ont trop d'une.

SPINETTA.

Vous avez bien raiſon, & c'eſt ce qui m'amene ici. Je m'apperçois tous les jours que tous ceux qui me connoiſſent me fuient comme la peſte, diſant que je ſuis trop médiſante; & je viens ſavoir ſi vos Eaux ne pourroient point me guérir de ce défaut-là.

TRIVELIN.

Eſt-ce que ſans cela vous ne pourriez pas vous taire?

SPINETTA.

Et le moyen de me taire ? Je ſais que le vieux Damis, qui n'avoit travaillé toute ſa vie que pour s'acquérir de la réputation, vient de la vendre à beaux deniers comptans.

Je ſais que la prude Hortenſe ne fait montre de ſa vertu que pour faire acheter plus cher ſes faveurs.

Je ſais que le Conſeiller Doux-ſot fait publiquement le jaloux de ſa femme, & la conſeille en particulier ſur le choix de ſes galants.

Je ſais que la veuve la Fardiere, dont le mari eſt mort il y a vingt ans, ne s'en donne aujourd'hui que vingt cinq.

Je ſais que le cagot Nitouche, qui dupe tout le monde par ſon hypocriſie, m'a fait une déclaration d'amour. Et je pourrois me taire! Faites-moi oublier tout cela, & je me tairai.

TRIVELIN.

Il faudroit donc boire de nos Eaux à tous vos repas.

SPINETTA.

Pourquoi ?

TRIVELIN.

C'eſt que les vices des hommes ſe renouvellent tous les jours. Mais puiſque vous trouvez tant de plaiſir à la médiſance, je ne vous conſeille pas de vous en priver.

Croyez-moi, buvez de nos Eaux à une autre intention que d'oublier les défauts des autres.

SPINETTA.

J'aurois beaucoup d'envie d'en boire pour oublier tout-à-fait mon Sexe, & devenir homme; vos Eaux auroient-elles ce pouvoir?

TRIVELIN.

Plût au Ciel! nous verrions bientôt les Dames venir en foule chez nous.

SPINETTA.

Les hommes n'auroient peut-être pas moins d'empressement de devenir femmes, quand ce ne seroit que par curiosité.

TRIVELIN.

Ma foi, moi tout le premier.

SPINETTA.

Ah! que, si j'étois homme, j'en ferois de belles!

TRIVELIN.

Ah! que, si j'étois femme, j'en ferois de bonnes!

SPINETTA.

Si j'étois homme, je ferois le contraire de tout ce que je vois faire aux autres.

TRIVELIN.

Si j'étois femme, je renchérirois sur les talens des plus fameuses Coquettes.

SPINETTA.

Si j'étois homme, je ferois le plus discret du monde.

TRIVELIN.

Si j'étois femme, je ferois la plus grande parleuse de l'Univers.

SPINETTA.

Si j'étois homme, je n'imiterois pas ces petits Maîtres qui préferent le plaisir de publier ce qu'ils n'ont pas fait, à celui d'être heureux & de se taire.

TRIVELIN.

Si j'étois femme, je changerois d'Amans comme de chemises.

SPINETTA.

Ah! que je ne prendrois pas pour Maîtresses de ces capricieuses qui changent tous les jours de goût.

TRIVELIN.

Ah! que je ne prendrois pas pour Amans de ces grands flandrins, qui attendent qu'une femme fasse toutes les avances.

SPINETTA.

Point de ces belles indolentes qui, avec les traits les plus réguliers, n'ont rien de piquant.

TRIVELIN.

Point de ces gros essoufflés qui se trouvent tout en eau pour avoir monté un Escalier.

SPINETTA.

Si j'étois homme, je ne ferois point de présens aux femmes : tout Amant qui donne n'est jamais bien aimé.

TRIVELIN.

Si j'étois femme, je tirerois de l'un pour donner à l'autre.

SPINETTA.

Enfin, si j'étois homme, je ne serois point jaloux ; j'aimerois les femmes pour moi-même, non pour elles : je ne m'embarrasserois point d'en être aimé.

TRIVELIN.

C'est-à-dire que vous les regarderiez comme un mets qu'on sert sur votre table.

SPINETTA.

Sans doute. Par exemple, j'aime les perdrix & le poisson : est-ce que je me soucie que le poisson & les perdrix m'aiment ? Mais puisque vos Eaux n'ont pas le pouvoir de me faire devenir homme, je n'en boirai pas dans le dessein d'oublier ce qui peut me fournir les moyens d'exercer ma langue, je parlerai plus que jamais : & puisque je suis condamnée à rester au nombre des femmes toute ma vie, je prétends jouir de tous leurs priviléges.

SCENE IV.

SCENE IV.

TRIVELIN, *seul.*

MAdemoiselle Spinetta est une dégourdie.

SCENE V.

TRIVELIN, L'INGRAT.

TRIVELIN.

MAis que veut cet homme-ci? il me paroît bien rêveur.

L'INGRAT.

Ah! je respire : me voici enfin arrivé sur les bords du Fleuve d'Oubli ; que je vais boire de ses eaux avec plaisir!

TRIVELIN.

Si je vous le permets. Et à quelle intention en voulez-vous boire?

L'INGRAT.

Pour oublier toutes les obligations que j'ai à Philandre, qui étoit autrefois de mes amis.

TRIVELIN.

Hé! mais les Ingrats n'ont pas besoin d'en boire ; il n'y a rien de si facile pour eux que

d'oublier les bienfaits, & vous me paroissez du nombre.

L'INGRAT.

Il est vrai.

TRIVELIN.

Et vous osez l'avouer!

L'INGRAT.

Tous ceux qui ne l'avouent pas, le sont-ils moins que moi? Je suis ingrat par indolence, ils le sont par malignité.

TRIVELIN.

Ingrat par indolence!

L'INGRAT.

Oui. Quand je ne vois point Philandre, je ne m'en souviens plus, je néglige les occasions de le servir; &, quand il paroît à mes yeux, je me fais des reproches à moi-même du peu de reconnoissance que j'ai de ses bienfaits; c'est pourquoi je l'évite tout autant que je puis.

TRIVELIN.

Et pourquoi l'éviter?

L'INGRAT.

Je n'ai plus besoin de lui; que diable faire d'un ami inutile?

TRIVELIN.

Et a-t-il besoin de vous?

L'INGRAT.

Sans doute : je pourrois lui rendre ſervice dans le poſte où il m'a fait parvenir ; mais il me faudroit faire des pas, & je n'aime à me donner de la peine que pour moi.

TRIVELIN.

Voilà en effet une grande indolence.

L'INGRAT.

Je cherche des raiſons pour l'autoriſer.

TRIVELIN.

Et quelles raiſons pouvez-vous trouver ?

L'INGRAT.

Que Philandre a fait beaucoup pour moi, mais qu'il pouvoit faire davantage ; qu'il a peut-être eu ſes vues en m'obligeant ; que l'amour-propre y a eu beaucoup de part ; enfin, qu'il n'a pas continué à m'obliger toujours de même.

TRIVELIN.

Voilà de belles raiſons pour autoriſer votre ingratitude !

L'INGRAT.

Il eſt vrai qu'elles ne valent pas grand'choſe, & que mes remords les combattent terriblement ; c'eſt pourquoi je viens boire de vos eaux pour me tranquilliſer là-deſſus.

TRIVELIN.

Oh! parbleu, vous n'en boirez pas avec une telle intention.

L'INGRAT.

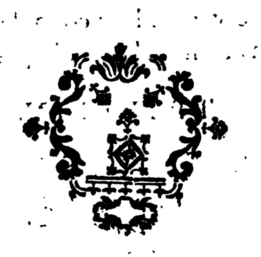
Hé! je vous en conjure; je vous en aurai une éternelle obligation, je m'en souviendrai toute ma vie.

TRIVELIN.

Oui-dà, comme des services que vous a rendu votre ami. Croyez-moi, buvez-en plutôt pour oublier votre indolence; en ce cas, je vous permets d'en boire.

L'INGRAT.

Ma foi, je suivrai votre conseil; & je commence à concevoir qu'un ingrat est un monstre à fuir en tous lieux.



SCENE VI.

TRIVELIN, *seul.*

SI tous les ingrats venoient boire de nos eaux, notre Fleuve seroit bientôt tari.

SCENE VII.

TRIVELIN, VIOLETTE.

TRIVELIN.

MAis écoutons cette femme.

VIOLETTE.

Monsieur, je voudrois bien boire de vos eaux, pour oublier mon mari.

TRIVELIN.

Est-il mort?

VIOLETTE.

S'il étoit mort, qu'aurois-je besoin de vos eaux pour l'oublier? Huit jours en auroient déjà fait l'affaire.

TRIVELIN.

Si bien que vous voudriez l'oublier de son vivant. Et pourquoi?

VIOLETTE.

Parce que je m'apperçois que depuis un tems il m'oublie furieusement.

TRIVELIN.

Vous n'aimez donc pas qu'on vous oublie?

VIOLETTE.

Suis-je d'un âge à être oubliée, & sur-tout aimant mon mari comme je l'aime?

TRIVELIN.

Vous aimez votre mari?

VIOLETTE.

Hélas! je l'aime trop.

TRIVELIN.

Et de quel pays êtes-vous pour aimer trop votre mari? voilà un défaut qu'on ne connoît point dans le nôtre.

VIOLETTE.

Aussi toutes nos voisines se moquent de moi, & disent que j'ai des airs trop bourgeois.

TRIVELIN.

Elles ont raison.

VIOLETTE.

Elles disent que je suis folle de sacrifier ainsi ma jeunesse, & que les maris d'aujourd'hui ne méritent pas qu'on se contraigne pour eux.

TRIVELIN.

En effet, c'est bien pour de tels animaux que les beaux jours des femmes sont faits! De même que les hirondelles, ayant passé ici agréablement le Printems, ne s'en retournent dans leur pays qu'en Automne; tout de même, quand une jolie femme a pris sa volée, elle ne doit retourner à son mari que quand elle est sur l'arriere-saison: il y a bien des maris qui sont trop heureux de s'en contenter.

VIOLETTE.

Ah! la jolie comparaison!

TRIVELIN.

Je vais vous en donner encore une autre. Une jeune Coquette est une terre saisie réellement; les Amans sont les Créanciers qui la font valoir, & en tirent le revenu jusqu'à la fin du paiement, & au bout du tems le fonds retourne au mari.

VIOLETTE.

Cette comparaison vaut bien l'autre; ainsi je vais boire au plutôt de vos eaux, pour oublier un homme qui ne mérite pas mon amour.

TRIVELIN.

Mais, sans boire de nos eaux, vous pouvez de vous-même l'oublier.

VIOLETTE.

Et comment ?

TRIVELIN.

En vous ressouvenant sans cesse que c'est votre mari : il y a bien des femmes qui n'ont pas d'autre secret.

VIOLETTE.

Cela me meneroit trop loin, & je veux un remede qui me guérisse tout d'un coup. Après l'idée que vous venez de me donner des maris, je ne saurois trop tôt boire de vos eaux pour oublier le mien.

TRIVELIN.

Buvez-en rasade, pour mieux cimenter la chose. Mais voici une plaisante figure.

SCENE VII.

TRIVELIN, UN APOTHICAIRE.

L'APOTHICAIRE.

MOnsieur, je suis votre petit serviteur. Je suis un Maître Apothicaire de la ville & fauxbourgs de Paris.

TRIVELIN.

Monsieur, je vous avertis par avance que nos eaux ne se prennent que par la bouche.

L'APOTHICAIRE.

Je n'ai pas dessein d'en prendre autrement : j'en viens boire, pour oublier une fâcheuse idée qui me tourmente depuis quelque tems.

TRIVELIN.

Est-ce une idée particuliere ?

L'APOTHICAIRE.

Non, elle est assez générale.

TRIVELIN.

Et quelle idée avez-vous encore ?

L'APOTHICAIRE.

D'être cocu.

TRIVELIN.

Cette idée-là est plus particuliere que vous ne pensez, car le plus grand nombre de ceux qui le sont ne croient pas l'être. Voyons d'abord si votre idée est juste. Sur quoi est-elle fondée ? sur votre figure, apparemment ?

L'APOTHICAIRE.

Comment ! est-ce que j'ai l'air d'un cocu ?

TRIVELIN.

Ma foi, autant que d'un Apothicaire ?

L'APOTHICAIRE.

Voilà, par exemple, ce que je n'aurois jamais cru.

TRIVELIN.

Quoi ! vous avez encore d'autres raisons pour confirmer votre idée ?

L'APOTHICAIRE.

Sans doute : mais aussi j'en ai beaucoup pour la combattre.

TRIVELIN.

Examinons les unes & les autres. Çà, voyons d'abord sur quoi sont fondés vos soupçons.

L'APOTHICAIRE.

Je sens de tems en tems que le front me demange.

TRIVELIN.

Bon! cela n'est rien. Ce sont peut-être des Cousins qui vous piquent.

L'APOTHICAIRE.

Je rêvai la nuit derniere que j'étois au milieu d'un troupeau de béliers, & que je broutois avec eux.

TRIVELIN.

Bon ! c'est signe de gloire.

L'APOTHICAIRE.

Signe de gloire? je croyois que c'étoit signe d'affront.

TRIVELIN.

Il faut toujours prendre le contre-pied des songes.

L'APOTHICAIRE.

Outre plus, mes enfans ne me ressemblent point.

TRIVELIN.

C'est que vous n'y mettez pas apparemment la derniere main.

L'APOTHICAIRE.

Voilà, Monsieur, sur quoi est fondée mon idée.

TRIVELIN.

Voyons les raisons que vous avez pour la détruire.

L'APOTHICAIRE.

Ma femme est laide.

TRIVELIN.

Mauvaise raison. Nos petits Maîtres aujourd'hui ne sont pas délicats; ils préferent la quantité à la qualité : avec eux tout passe.

L'APOTHICAIRE.

Ma femme ne se soucie pas des hommes.

TRIVELIN.

Quelle preuve avez-vous de cela?

L'APOTHICAIRE.

Elle ne se soucie pas de moi-même, qui suis son mari.

TRIVELIN.

Est-ce que les femmes mettent les maris au nombre des animaux raisonnables?

L'APOTHICAIRE.

Comment! est-ce qu'un mari n'est pas un homme?

TRIVELIN.

Non pas toujours.

L'APOTHICAIRE.

Ah! voici une raison bien forte celle-ci. Ma femme me fait confidence de toutes les déclarations d'amour qu'on lui fait.

TRIVELIN.

Cela ne prouve encore rien. Elle peut vous sacrifier tous ceux qu'elle n'aime pas, pour vous donner le change, & vous endormir sur ceux qu'elle favorise en secret.

L'APOTHICAIRE.

Cela est plaisant; toutes les raisons qui pouvoient renverser mon idée, ne sont que l'appuyer davantage.

TRIVELIN.

Ecoutez, je puis me tromper; consultez quelqu'un qui soit là-dessus plus habile que moi.

L'APOTHICAIRE.

Et c'est ce que j'ai fait aussi; j'ai même consulté des gens du Corps.

TRIVELIN.

Du Corps des Apothicaires?

L'APOTHICAIRE.

Non, des Cocus.

TRIVELIN.

Et qui encore?

L'APOTHICAIRE.

Mon Procureur.

TRIVELIN.

Vous ne pouviez mieux vous adresser; & que vous a-t-il répondu?

L'APOTHICAIRE.

Qu'il ne croyoit pas l'être lui-même.

TRIVELIN.

Votre Procureur n'a donc pas de grands Clercs?

L'APOTHICAIRE.

Pardonnez-moi, vraiment.

TRIVELIN.

Il ne sait donc pas la Coutume de Paris; que ne vous adressiez-vous à votre Notaire?

L'APOTHICAIRE.

Est-ce que les Notaires se connoissent en Cocus?

TRIVELIN.

Hé parbleu! c'est chez eux qu'on va signer pour l'être.

L'APOTHICAIRE.

Il est vrai; mais je ne crois pas qu'ils gardent de Minutes de ceux qui le sont.

TRIVELIN.

Du diable! cela coûteroit trop de papier timbré.

L'APOTHICAIRE.

Enfin, quoi qu'il en soit, je n'ai trouvé que vous qui m'ayez parlé juste : & pour détruire l'idée où vous m'avez confirmé, je vais boire de vos eaux ; car, en ces sortes de matieres, l'opinion est toujours plus chagrinante que la chose même. Après tout, le cocuage n'est pas une maladie mortelle.

TRIVELIN.

Au contraire, il y a bien des gens qui ne vivent que de cela.

L'APOTHICAIRE.

Je le mets au nombre de ces maux qui n'obligent pas même à garder la chambre.

TRIVELIN.

Cela est vrai ; il n'oblige, tout au plus, qu'à garder les manteaux. Mais allez boire de nos eaux, ensuite vous irez faire un tour dans le bois ; &, sur-tout, prenez garde d'accrocher votre tête aux branches. Mais voici un drôle qui m'a l'air de ne se pas moucher du pied.

SCENE VIII. ET DERNIERE.

TRIVELIN, UN GASCON.

TRIVELIN.

Qui êtes-vous, Monsieur? Que demandez-vous?

LE GASCON.

Cadédis! Je suis un Cadet de Pézenas qui se fait besoin d'eau.

TRIVELIN.

Ce n'est pas apparemment pour oublier vos scrupules; les gens de votre pays ne pêchent pas par-là.

LE GASCON.

Je ne laisse pourtant pas d'en avoir. J'ai grand soif d'oublier, & de faire oublier aux autres.

TRIVELIN.

Que voulez-vous oublier encore?

LE GASCON.

Primò, ma valeur.

TRIVELIN.

Oublier votre valeur? il y a bien des gens qui croient en avoir de reste, & qui ne s'en souviennent pas dans l'occasion.

LE GASCON.

Oh cadédis! je ne m'en souviens que trop; & si je me battois toutes les fois que j'en ai envie, je mettrois bien des gens à bas.

TRIVELIN.

Je le crois.

LE GASCON.

Mais je me représente le chagrin de voir une foule de Veuves & d'Amantes désolées, me venir reprocher la mort de leurs époux & de leurs Amans, & l'embarras, sur-tout, d'être obligé d'importuner tous les jours le Prince pour des graces nouvelles.

TRIVELIN.

Ce n'est pas votre valeur qu'il faut oublier, mais l'envie de vous battre.

LE GASCON.

Item. Je veux oublier l'art de conter choses persuasives aux Dames, & de les rendre d'abord amoureuses de moi; je n'y saurois fournir.

TRIVELIN.

Oh! sans doute.

LE GASCON.

Je suis l'amour des femmes, & la terreur des hommes: & je souhaiterois que vos eaux fissent en moi tout le contraire.

TRIVELIN.

C'est-à-dire que vous voudriez être aimé des hommes, & craint des femmes.

LE GASCON.

Je l'avoue ; un bon ami me feroit plus de plaisir que la plus belle Maitresse.

TRIVELIN.

Je vais vous livrer une couple de bouteilles de nos eaux, serez-vous content ?

LE GASCON.

Comment, Cadédis ! content ! il m'en faut une centaine.

TRIVELIN.

Cent bouteilles ! & pourquoi faire ?

LE GASCON.

Pour en faire boire à tous mes Créanciers, & leur faire oublier ma porte.

TRIVELIN.

Vous en avez donc beaucoup ?

LE GASCON.

Une légion.

TRIVELIN.

Cela me surprend.

LE GASCON.

Vous êtes surpris qu'un Gascon emprunte ?

TRIVELIN.

Non pas, mais qu'on lui prête. Et y a-t-il long-tems que vous leur devez?

LE GASCON.

Tout au plus cinq ans; ne sont-ils pas fous de me demander de l'argent, aujourd'hui qu'il est si rare?

TRIVELIN.

S'ils sont fous aujourd'hui, il y a cinq ans qu'ils l'étoient davantage.

LE GASCON.

Si-tôt que j'ai emprunté, je ne m'en souviens plus : je trouve ces marauds-là bien insolens de vouloir avoir plus de mémoire que moi; oh cadédis! vos eaux m'en feront raison.

TRIVELIN.

Mais il faut que vous ayez eu bien des amis pour trouver tant de crédit?

LE GASCON.

Qui, moi? il suffit que je sache le nom d'un homme pour lui emprunter de l'argent.

TRIVELIN.

Je ne vous dirai pas le mien.

LE GASCON.

La maudite race que les Créanciers, & surtout les Marchands! il semble que ces belîtres ne fassent crédit, que pour avoir le plaisir de demander de l'argent.

TRIVELIN.

Vous leur faites durer long-tems ce plaisir-là ?

LE GASCON.

Je leur en donne toutes les fois que j'en reçois de mon Pays.

TRIVELIN.

Le Courier est souvent volé en chemin.

LE GASCON.

Diriez-vous que je haïs tant les Créanciers, que je n'ai jamais voulu être Créancier de personne.

TRIVELIN.

C'est fort bien fait à vous.

LE GASCON.

Mais venons au fait ; livrez-moi mes cent bouteilles.

TRIVELIN.

Monsieur, cela m'est impossible. Si tous ceux qui ont des Créanciers en prenoient autant, notre Fleuve n'y pourroit pas fournir.

LE GASCON.

Comment, cadédis ! vous me refusez à moi ?

TRIVELIN.

Vous n'êtes pas raisonnable.

LE GASCON.

Oh sandis ! je les aurai de force ou de gré.

TRIVELIN.

C'eſt ce que nous allons voir.

LE GASCON.

Ecoutez, l'ami ; ſongez que je n'ai pas encore oublié ma valeur : cadédis ! je jetterai le Fleuve par les fenêtres.

TRIVELIN, *au Parterre.*

Garre l'eau. Oh parbleu ! en faveur de la gaſconnade vous aurez votre affaire, donnez-vous un peu de patience, & allez faire deux ou trois tours dans ces Allées, j'aurai ſoin de votre proviſion.

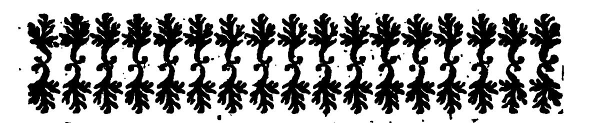
LE GASCON.

Songez au moins à faire bonne meſure, & qu'il n'y ait pas une goutte à redire de ce que je demande.

TRIVELIN.

Il n'y manquera rien, je vous aſſure. Mais voici tous les Mortels, que nos eaux ont attirés ſur ces bords, qui viennent ſe réjouir, dans l'eſpoir qu'ils ont d'oublier tous leurs chagrins.

FIN.



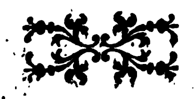
DIVERTISSEMENT.

Plusieurs Personnes de divers caracteres entrent en dansant.

UNE NYMPHE DU FLEUVE *chante*. N°. 11

EN vain une austere beauté
Fait vanité
De sa fierté;
Amans, si vous voulez m'en croire,
Pour vous en venger, venez boire
Au Fleuve Léthé:
Elle perdra toute la gloire
De sa cruauté,
Si vous en perdez la mémoire.

Entrée de Paysans & de Paysannes.



VAUDEVILLE.

UN PAYSAN. N°. 2.

MA Maîtresse infidelle,
Aime le grand Colas, ha, ha, ha:
Ma foi, tant pis pour elle,
Je n'en pleurerai pas, ha, ha, ha;
Pour en perdre la mémoire,
Dans le Fleuve d'Oubli,
Biribi,
Je veux boire.

LE GASCON.

A toute heure, à ma porte
Vient nouveau Créancier, hé, hé, hé:
Mais que le diable emporte,
Qui songe à les payer, hé, hé, hé;
Pour en perdre la mémoire,
Dans le Fleuve d'Oubli,
Biribi,
Je veux boire.

UNE COQUETTE.

Différente eſt l'eſpece
D'Amant & de Mari, hi, hi, hi;
L'un folâtre ſans ceſſe,
L'autre jamais ne rit, hi, hi, hi;
Pour en perdre la mémoire,
Dans le Fleuve d'Oubli,
Biribi,
Je veux boire.

UNE PAYSANNE.

Notre Mari careſſe
Sa Servante Margot, ho, ho, ho;
J'en mourrois de triſteſſe,
Sans ſon Valet Pierrot, ho, ho, ho;
Pour en perdre la mémoire,
Dans le Fleuve d'Oubli,
Biribi,
Je veux boire.

L'APOTHICAIRE.

J'avois pris femme laide,
Pour n'être pas cocu, hu, hu, hu

Mais c'est un vain remede,
Et j'en suis convaincu, hu, hu, hu;
Pour en perdre la mémoire,
Dans le Fleuve d'Oubli,
Biribi,
Je veux boire.

ENTRÉE GÉNÉRALE.

FIN.

LE

LE GALANT COUREUR,

OU

L'OUVRAGE D'UN MOMENT;

COMÉDIE,

Représentée en 1722.



ACTEURS.

LUCINDE, Présidente. DORIMENE, Comtesse, *déguisée en suivante, sous le nom de Finette.*	jeunes Veuves.

LE MARQUIS DE FLORIBEL, Ami du Chevalier.

LE CHEVALIER, Amant de Lucinde.

MARTON, suivante de Lucinde.

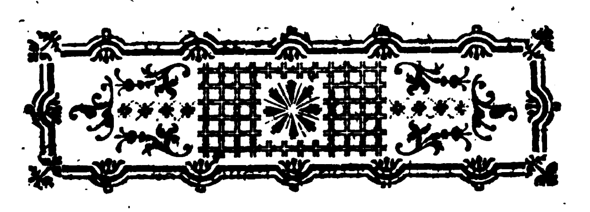
RUSTAUT, Cocher du Chevalier, Amoureux de Marton.

CHAMPAGNE, Laquais du Chevalier.

CRIQUET, Laquais de la Présidente.

La Scene est dans le Château de la Présidente.

DANSEURS & MUSICIENS.	Acteurs du Divertissement.



LE GALANT COUREUR, OU L'OUVRAGE D'UN MOMENT; COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

LE CHEVALIER, LA PRÉSIDENTE, LA COMTESSE, *déguisée en Suivante, sous le nom de Finette.*

LA PRESIDENTE.

En vérité, Comtesse, tu es folle de t'être déguisée de la sorte; je ne souffrirai point absolument que tu passes ici pour ma Femme-de-Chambre.

LA COMTESSE.

Ma chere Présidente, tu sais que j'ai mes raisons. Le Marquis de Floribel, que mes parens me veulent donner pour époux, doit arriver ici dans ce jour; nous ne nous sommes jamais vus ni l'un ni l'autre; & si sa figure & ses manieres ne me conviennent pas, sans lui déclarer mes sentimens, sans lui rien dire, j'irai d'abord me jetter dans un Couvent; je lui veux épargner la honte d'être refusé, & à moi l'embarras de lui faire un mauvais compliment.

LE CHEVALIER.

Madame, le Marquis de Floribel, comme je vous ai dit, est mon ami; je le connois depuis long-tems : il est un peu folâtre à la vérité, mais d'ailleurs très-brave Cavalier & très-riche.

LA COMTESSE.

Je le veux croire. Mais la réputation qu'il a de courir de Belles en Belles, sans s'attacher à aucune, me le fait déjà haïr sans le connoître ; il ne peut aller à ma terre qu'il ne passe par ici, & vous m'avez assûré, Chevalier, que vous aviez donné ordre à la Poste, qu'à son arrivée on lui dit que vous étiez dans ce Château,

LE CHEVALIER.

J'ai envoyé un de mes gens qui le connoît, & qui l'amenera en droiture ici,

LA COMTESSE.

C'en est assez. Parlons maintenant de tes affaires, ma chere Présidente. Quand épouses-tu le Chevalier ?

LA PRESIDENTE.

Ce jour même. J'ai envoyé Marton à Paris pour nous amener un Notaire, & pour s'informer quel étoit l'époux que mon vieux fou d'Oncle me vouloit obliger d'accepter, & en même tems lui déclarer les engagemens que j'ai avec le Chevalier.

LE CHEVALIER.

En vérité, Mesdames, vous prenez trop de précautions. Veuves l'une & l'autre, il me semble....

LA PRESIDENTE.

Oh ! je dois ménager le bon-homme, je suis son unique héritiere.

LA COMTESSE.

Elle a raison, Chevalier.

SCENE II.

LA PRÉSIDENTE, LA COMTESSE *en suivante*, LE CHEVALIER, CRIQUET.

CRIQUET.

MAdame, voilà le Notaire que vous avez fait venir de Paris.

LA PRESIDENTE.

Qu'il passe dans mon Cabinet.

SCENE III.

LA PRÉSIDENTE, LA COMTESSE *en suivante*, LE CHEVALIER.

LA PRESIDENTE.

VIens, ma chere Comtesse, m'aider à lui dicter les articles du Contrat. Ne vous embarrassez de rien, Chevalier, il sera plus à votre avantage que si vous le dictiez vous-même, & je veux vous surprendre agréablement.

LE CHEVALIER.

Ah, Madame!

LA PRESIDENTE.

Donnez ordre au reste, &, sur-tout, à ce petit Divertissement dont vous m'avez parlé. Si ce Coureur, que l'on vous a promis, se présente, je vous prie de le recevoir.

LE CHEVALIER.

Madame, vous serez obéie ponctuellement.

SCENE IV.

LE CHEVALIER *seul.*

JE ne sais pas si elle sera bien contente du Divertissement qu'elle demande, étant, sur-tout, exécuté par des violons de Village. Après tout, quand on ne peut avoir du parfait, dans ces occasions le tout-à-fait mauvais réjouit souvent plus que le médiocre; &, d'ailleurs, c'est l'Ouvrage d'un Moment.



SCENE V.

LE CHEVALIER, CHAMPAGNE.

CHAMPAGNE.

Monſieur, Monſieur le Marquis de Floribel vient d'arriver; & je vous l'amene, comme vous me l'avez commandé.

SCENE VI.

LE MARQUIS, LE CHEVALIER, CHAMPAGNE.

LE MARQUIS.

Que de joie, mon cher Chevalier, de te revoir après un an d'abſence!

LE CHEVALIER.

Je croyois n'avoir jamais ce plaiſir. Il y a ſix mois que tes gens & ton bagage ſont à Paris; je craignois que le péril que tu as couru à l'armée....

LE MARQUIS.

Laiſſons là le péril que j'ai couru; mon On-

cle m'en veut faire courir un bien plus dangereux, il veut me marier.

LE CHEVALIER.

Je sais qu'il te veut faire épouser la Comtesse-Dorimene.

LE MARQUIS.

Il n'est plus question de cette Comtesse, il y en a maintenant une autre sur le tapis.

LE CHEVALIER.

La connois-je?

LE MARQUIS.

Je ne sais; mais, pour moi, je ne l'ai jamais vue : on la dit belle & riche.

LE CHEVALIER.

Hé bien! que veux-tu davantage?

LE MARQUIS.

Quoi! je renoncerois aux douceurs de conter des fleurettes à tout ce que je rencontrerois d'aimable? Non, non, tu connois mon humeur, & tu ne me conseillerois pas de devenir raisonnable à mon âge.

LE CHEVALIER.

Moi, je te conseillerai toujours de ne te point brouiller avec ton Oncle. Le bien est préférable à toutes choses; nous ne sommes pas toujours jeunes; tu restes seul de ta maison, & ton Oncle considere....

LE MARQUIS.

Oh! treve à ta morale, & me dis seulement ce que tu fais dans ces cantons.

LE CHEVALIER.

Je suis prêt de m'y marier.

LE MARQUIS.

Ah! voilà ce que c'est; tu ne veux pas courir le risque tout seul. Cela est plaisant; parce que Monsieur se marie, il faut que les autres en fassent de même. Et qui épouses tu?

LE CHEVALIER.

Une riche Veuve, jeune & aimable.

LE MARQUIS.

Parbleu, nous sommes faits l'un & l'autre pour consoler les affligés: c'est aussi une Veuve que mon Oncle me veut faire épouser.

LE CHEVALIER.

Que tu nommes?...

LE MARQUIS.

Lucinde, la Veuve d'un Président.

LE CHEVALIER.

Qu'entends-je! ah, Marquis, je ne te dis plus rien: tu fais fort bien de désobéir à ton Oncle.

LE MARQUIS.

Pourquoi?

LE CHEVALIER.

Lucinde eſt juſtement la Veuve que j'adore, & que je dois épouſer ce ſoir ou demain : nous ſommes ici dans ſon Château.

LE MARQUIS.

Fort bien. Voilà de mes donneurs de conſeils à la mode, pourvu que leurs intérêts n'en ſoient point dérangés. Oh bien! pour te punir, je l'épouſerai.

LE CHEVALIER.

Ah! Marquis, au nom de notre amitié, ne ſonge plus à ce mariage : ne parois pas même devant Lucinde que mes affaires ne ſoient terminées; je craindrois....

LE MARQUIS.

Hé, fi donc! me crois-tu capable de te donner ce chagrin?

LE CHEVALIER.

Ah! tu me rends la vie. Mais, pour m'obliger juſqu'au bout, pars dès ce moment, & ſonge....

LE MARQUIS.

Oh! pour le coup tu te moques de moi. Je t'ai retrouvé, je ne te quitte plus.

LE CHEVALIER.

Mais ſi ton Oncle vient à ſavoir....

LE MARQUIS.

C'est à toi de me déguiser si bien que personne ne puisse me reconnoître ici.

LE CHEVALIER.

Et comment te déguiser, à moins que tu ne veuilles passer pour le Coureur que la Présidente m'a demandé? Nous avons encore l'habit de celui qu'on a renvoyé, tu n'auras qu'à le prendre.

LE MARQUIS.

Cela ira à merveille ; & je serai charmé d'aprendre, sous ce déguisement, ce qu'on pense ici de moi : je veux même aller demain à la Terre de la Comtesse en cet épuipage.

LE CHEVALIER.

Tu ne feras pas mal. Champagne, va promptement l'habiller dans ta chambre, & prends garde que personne ne le voye en passant.

CHAMPAGNE.

Monsieur n'a qu'à me suivre.

LE MARQUIS.

Je te suis.



SCENE VII.

LE MARQUIS, LE CHEVALIER.

LE MARQUIS.

MAIS, Chevalier, dis-moi, par parenthése, les Femmes-de-Chambre de la Présidente sont-elles jolies ?

LE CHEVALIER.

Pourquoi ?

LE MARQUIS.

C'est que c'est un gibier de Coureur.

LE CHEVALIER.

Elle en a deux qui sont passables. Une Marton assez jolie, & une Finette assez belle.

LE MARQUIS.

Commençons par la jolie. Les jolies sont les plus piquantes & celles qui se passent le plutôt.

LE CHEVALIER.

C'est Marton, elle n'est pas ici.

LE MARQUIS.

Commençons donc par la belle; car je ne veux point rester oisif.

LE CHEVALIER.

Je te le conſeille; auſſi bien Marton a pour Amant mon Cocher, qui eſt une eſpece de Manant qui n'entend pas trop raiſon.

LE MARQUIS.

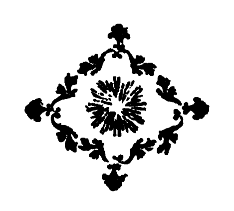
Nous lui ferons bien entendre; il me ſemble que les Coureurs doivent avoir le pas ſur les Cochers.

LE CHEVALIER.

Va donc promptement changer de figure, tandis que je donnerai mes ordres pour le Divertiſſement que je fais préparer pour la Préſidente.

LE MARQUIS.

Laiſſe-moi faire, je ſerai bientôt fagoté, & je veux même t'aider à ton Divertiſſement; je verſifie & chante aſſez cavaliérement.



SCENE VIII.

LE CHEVALIER *seul.*

JE ne suis pas sans inquiétude; le Marquis a deux yeux, la Présidente est aimable; peut-être que, quand il la verra.... Mais non, je suis trop sûr du cœur de Lucinde; & même je ne dois pas, aux termes où nous en sommes, lui cacher long-tems le déguisement du Marquis: cependant attendons l'occasion favorable pour lui en faire confidence.

SCENE IX.

LE CHEVALIER, LA PRÉSIDENTE, LA COMTESSE *en Suivante.*

LA PRESIDENTE.

J'AI déclaré au Notaire mes intentions, Chevalier, sur lesquelles il va achever, seul, le Contrat. Mais je viens d'apprendre que Marton étoit arrivée de Paris; je suis impatiente de savoir quelles nouvelles elle nous apporte; qu'on la fasse monter. Mais la voici.

SCENE X.

LA PRESIDENTE, LA COMTESSE *en Suivante*, LE CHEVALIER, MARTON.

LA PRESIDENTE.

HÉ bien, Marton, qu'as-tu à nous apprendre ?

MARTON.

Un peu de patience. J'ai d'abord déclaré à Monsieur votre Oncle les engagemens que vous aviez avec Monsieur le Chevalier.

LA PRESIDENTE.

Hé bien ?

MARTON.

Hé bien, il m'a dit qu'il estimoit fort Monsieur, mais qu'il n'en vouloit point : que cependant, s'il n'avoit pas jetté les yeux sur une autre.....

LA PRESIDENTE.

Et quel est-il cet autre ?

MARTON.

Oh ! pour se coup, devinez.

LA PRESIDENTE.

Quelqu'homme de Robe apparemment ?

MARTON.

C'eſt bien pis, Madame; un Petit-Maître, le Marquis de Floribel, que devoit épouſer cette folle de Comteſſe dont vous m'avez ſi ſouvent parlé.

LA PRESIDENTE.

Il faut que mon Oncle ait perdu l'eſprit. Le Marquis de Floribel!

MARTON.

Comment donc? on dit que c'eſt le plus joli homme de France, & de la meilleure humeur; il arrivera aujourd'hui. Mais que vois-je? Quelle eſt cette jeune perſonne?

LA PRESIDENTE.

C'eſt une Femme-de-Chambre que j'ai arrêtée aujourd'hui; tu te plains toujours qu'il y a ici trop de beſogne pour toi, je l'ai priſe pour te ſoulager.

MARTON.

Et vous arrêtez ainſi des Domeſtiques ſans me conſulter! cela n'eſt pas bien. Cette Fille-là me paroît bien neuve. Voyons un peu, ma mie, que je te conſidere. Comment te nommes-tu?

LA COMTESSE.

Finette.

MARTON.

Où as-tu ſervi?

LA COMTESSE.

Je sors de chez la Comtesse Dorimene dont vous parliez tout-à-l'heure.

MARTON.

Quoi ! cette folle de Comtesse, qui demeure depuis peu dans ces quartiers ? Tu étois dans une mauvaise boutique, ma pauvre Enfant.

LA COMTESSE.

Est-ce que vous la connoissez ?

MARTON.

Non, mais j'en ai entendu parler ; & sa réputation....

LA PRESIDENTE.

Doucement, Marton.

MARTON.

Hé ! Madame, ne m'avez-vous pas dit cent fois vous-même que c'étoit la plus extravagante créature ?...

LA PRESIDENTE.

Moi, je vous ai dit cela, insolente ?

MARTON.

Ma foi, Madame, je ne l'ai pas deviné.

LA PRESIDENTE.

Vous êtes encore bien hardie ! Si je badine quelquefois sur le compte de mes amies, c'est bien à vous à y faire attention !

LA COMTESSE.

Hé! ne vous fâchez pas, Madame: cette Comtesse en pense peut-être autant de vous, que vous en avez dit d'elle.

LA PRESIDENTE.

Je vous assûre, Finette, que jamais....

LA COMTESSE.

Ah! Madame, ce n'est pas auprès de moi que vous avez besoin de vous justifier. (*à part.*) Tu me paieras celle-là, je t'en assûre.

LE CHEVALIER.

Hé! Madame, à quoi vous arrêtez-vous? Songez vous que nous avons des affaires plus importantes. Mais voici le Coureur dont je vous ai parlé.



SCENE XI.

LA PRÉSIDENTE, LA COMTESSE *en suivante*, LE CHEVALIER, LE MARQUIS *en habit de Coureur*, MARTON.

LA COMTESSE *à part, regardant le Marquis.*

BON Dieu! le joli homme!

LE MARQUIS *à part, regardant la Comtesse.*

Tête-bleu, l'aimable Soubrette! C'est apparemment la Finette en question.

LA PRESIDENTE.

Approchez, mon Ami.

LE MARQUIS, *à la Présidente.*

Madame, je ne saurois assez m'applaudir du bonheur qui m'a conduit ici, puisque j'ai l'avantage de me voir au service d'une si charmante Maîtresse. A quoi qu'il vous plaise m'employer jour & nuit, si ma légéreté & ma vîtesse peuvent seconder mon zele, les commissions dont vous voudrez m'honorer seront exécutées avec toute la diligence possible.

LA COMTESSE.

Ce Garçon-là a l'air tout-à-fait noble.

MARTON.

Il me paroit bien dératé.

LA PRESIDENTE.

Et il ne manque pas d'esprit.

MARTON.

Avez-vous le jarret souple, mon ami?

LE MARQUIS.

Je vais comme le vent, il n'y a point de cheval de poste qui me passe; on n'a qu'à me mettre à l'épreuve.

LA PRESIDENTE.

On ne vous fatiguera pas beaucoup ici.

LE MARQUIS.

Tant pis, car j'aime à courir.

LA PRESIDENTE.

Voilà un plaisir assez particulier. Comment te nommes-tu, mon ami?

LE MARQUIS.

Jolicœur, Madame.

LA PRESIDENTE.

Il me prend envie, puisqu'il aime tant à courir, de l'envoyer, dès ce moment, au-devant du Marquis de Floribel, pour lui dire qu'il ne se donne pas la peine d'avancer davantage, & qu'il sera ici fort mal reçu.

LE CHEVALIER.

Hé! Madame, vous n'y songez pas! on ne sait pas par où ce Marquis doit arriver.

MARTON.

Votre Oncle m'a dit, qu'il arriveroit de Bayonne.

LA PRESIDENTE.

Hé bien! Jolicœur, tu n'as qu'à prendre la route de Bayonne, & toujours courir jusqu'à ce que tu le rencontres.

LE CHEVALIER.

Mais, Madame, il ne le connoît pas.

MARTON.

Je vais lui en faire le portrait, sur le récit qu'on m'en a fait. C'est un jeune étourdi qui a l'air fou, des manieres extravagantes.

LE MARQUIS.

Le voilà bien désigné! il ne faudroit pas courir bien loin pour trouver mille jeunes gens qui lui ressemblent.

LA PRESIDENTE.

N'importe, tâche de le découvrir : & dis lui que je le hais à la mort, sans l'avoir jamais vu; que je le trouve bien téméraire de vouloir m'épouser sans savoir quels sont mes sentimens sur sa personne; & que, s'il s'obstine à vouloir passer outre, il s'en trouvera mal. Adieu; pars, cours, vole dans le moment.

LE CHEVALIER.

Madame, ce Garçon-là doit-être fatigué ; il ſort de faire une longue courſe.

LA PRESIDENTE.

Bon ! bon ! ces ſortes de gens là ſont infatigables.

LE CHEVALIER.

Il y a plus de cent poſtes d'ici à Bayonne.

MARTON.

Voilà une belle affaire ! Combien cours-tu par heure, mon ami ?

LE CHEVALIER.

En vérité, Madame, c'eſt ſe moquer que.....

LA PRESIDENTE.

Tout ce qu'il vous plaira, je veux qu'il parte dans ce moment. Mais, pour lui laiſſer prendre haleine, je vais écrire un mot qu'il rendra à ce Marquis. En attendant, Marton, menez ce Garçon à l'Office, & qu'il boive deux coups ; cela lui donnera courage.

MARTON.

Allons, ſuivez-moi, Monſieur Jolicœur.

LE MARQUIS *à part, regardant tendrement la Comteſſe.*

Ah ! pourquoi envoie-t-elle plutôt Marton que Finette ? Morbleu, Chevalier, tire-moi de ce mauvais pas.

SCENE XII.

LA PRÉSIDENTE, LA COMTESSE *en Suivante*, LE CHEVALIER.

LA COMTESSE.

JE ne sais ce que cela signifie; mais il me semble que ce Coureur me fait les yeux doux: avez-vous entendu comme il a soupiré en me regardant?

LA PRESIDENTE.

Il faut lui pardonner, il te croit Suivante; & ces sortes de gens-là ont le cœur tendre comme d'autres.

LA COMTESSE.

C'est dommage qu'un si joli homme soit né dans un rang si bas.

LE CHEVALIER.

A ce que je vois, Madame, si le Marquis de Floribel, qu'on vous destinoit, avoit été de cette figure, malgré sa réputation, vous ne vous seriez pas tant déclarée contre lui.

LA COMTESSE.

Je vous avoue qu'un homme de qualité qui seroit fait ainsi, nous feroit fermer les yeux sur bien

bien des choſes ; & que du moment que je l'ai vu....

LA PRESIDENTE.

Je crois que tu prends la choſe ſérieuſement.

SCENE XIII.

RUSTAUT, LA PRÉSIDENTE, LA COMTESSE *en ſuivante*, LE CHEVALIER.

LA COMTESSE.

MAIS quel eſt cet original ? Il me ſemble qu'il me fait auſſi les yeux doux. Tout le monde m'en veut aujourd'hui.

LE CHEVALIER.

C'eſt mon Cocher, Madame, l'amoureux de Marton. Que voulez-vous, Ruſtaut ?

RUSTAUT.

Monſieur, c'eſt un Notaire, qui eſt là-dedans, qui m'a dit que votre Contrat étoit tout dreſſé, & que vous n'aviez qu'à l'aller ſigner.

LA PRESIDENTE.

Allons, Chevalier.

RUSTAUT.

Je vous prie de vous dépêcher, car je lui ai donné ordre de m'en fagoter aussi un pour Marton & pour moi; mais il est juste que vous passiez les premiers.

LA PRESIDENTE.

Ah! Monsieur le Cocher, nous vous sommes obligés de la préférence. Mais il me semble que vous regardez bien Finette.

RUSTAUT.

C'est que je la trouve jolie; &, si je n'allois pas épouser Marton, je crois que je l'épouserois. Têtiguenne! que je ferions ensemble un bel attelage!

LA COMTESSE.

Cela est fâcheux pour moi.

RUSTAUT.

Va, va, console-toi, friponne; je te retiens pour ma seconde.

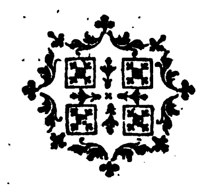
LA PRESIDENTE.

Allons, Chevalier, passons dans mon Cabinet.

SCENE XIV.

RUSTAUT, *seul.*

QUAND j'y songe, cela est pourtant bien incommode, ces Contrats; quand on a mis là sa pataraphe il n'y a plus moyen de s'en dédire; on a beau être ennuyé de sa femme, il faut toujours la garder pour soi, & quelquefois pour les autres. Tout ce qu'il y a de consolant dans notre métier, c'est que, quand une femme fait la diablesse, on la peut étriller tout son soul sans que le Contrat vous contredise.



SCENE XV.

LE MARQUIS *en Coureur*, RUSTAUT.

RUSTAUT.

MAIS qu'est-ce que ce drôle-là? Ah! c'est apparemment ce Coureur qu'on vient de recevoir.

LE MARQUIS, *à part*.

Par ma foi! je crois que la Présidente est folle. La plaisante idée de vouloir m'envoyer au-devant de moi-même, & sur-tout dans le moment que je suis enchanté de Finette! Son premier coup d'œil m'a percé jusqu'au cœur; & je me trouve dans un état où je ne me suis jamais trouvé. Mais voici apparemment le Cocher dont Marton me vient de parler; & qui est, dit-elle, si jaloux. Je veux un peu l'intriguer, en attendant le moment de revoir ma chere Finette.

RUSTAUT, *à part*.

Voici un Coureur qui me paroît bien alerte; & je voudrois aussi peu lui donner ma Maîtresse à garder que mon déjeûner à porter.

LE MARQUIS.

Qu'avez-vous donc, Monsieur le Cocher? Il me semble que vous soyez fâché que je sois entré dans cette maison.

RUSTAUT.

Tout franc, Monſieur le Coureur, je ne ſais pas ſi j'aurai bien ſujet d'en être content dans la ſuite.

LE MARQUIS.

Il ne tiendra qu'à vous que nous vivions en bonne intelligence enſemble.

RUSTAUT.

C'eſt à ſavoir. Es-tu de complexion amoureuſe?

LE MARQUIS.

Pourquoi?

RUSTAUT.

C'eſt que je ſuis de complexion jalouſe: & les gens comme toi font bien du chemin en peu de tems; j'en juge par celui qui y étoit auparavant toi: il m'a bien donné du fil à retordre.

LE MARQUIS.

Que voulez-vous dire?

RUSTAUT.

Je veux dire que j'aime une certaine Marton dans cette maiſon-ci, & que j'ai bien peur....

LE MARQUIS.

Allez, mon cher, ne craignez rien, vous ne me verrez point courir ſur vos briſées.

RUSTAUT.

Oh! ſur ce pied-là, je te reçois dans mon amitié; car, d'ailleurs, ta phyſionomie me revient aſſez.

LE MARQUIS.

Cela est heureux pour moi.

RUSTAUT.

Comment t'appelles-tu?

LE MARQUIS.

Jolicœur.

RUSTAUT.

Hé bien! Jolicœur, mon enfant, il ne tiendra qu'à toi que je vivions comme freres; mais il ne faut avoir rien de caché l'un pour l'autre. Premierement je commencerai par te dire tout ce que je sais de mal de mon Maître. C'est un sot, un benêt que je mene par le nez plus facilement que mes chevaux par la bride.

LE MARQUIS.

Fort bien.

RUSTAUT.

Je le sers depuis un an à deux cents livres de gages, dont je n'ai pas encore reçu un sou; mais je me dédommage sur le tour du bâton.

LE MARQUIS.

Et comment cela?

RUSTAUT.

Il manque toujours quelque chose à ses chevaux & à son carrosse, quoiqu'il n'y manque rien; & je m'entends avec le Sellier, le Charron & le Maréchal, pour lui faire payer toujours le double de ce que les choses valent.

LE MARQUIS.

Je ne m'étonne pas de te voir en si bon équipage.... Comment diable! des chemises de toile d'Hollande! des dentelles!

RUSTAUT.

Elles ne sont pas à moi.

LE MARQUIS.

J'entends. Ce sont celles du Chevalier.

RUSTAUT.

Peste! que je ne suis pas si sot! il les reconnoîtroit. Ce sont les chemises d'un certain Marquis de Floribel, dont Champagne & moi usons le linge, tandis que les gens du Marquis usent celui de notre Maître.

LE MARQUIS, *à part.*

Voilà d'effrontés marousles!

RUSTAUT.

Cela n'est pas mal imaginé, n'est-ce pas?

LE MARQUIS.

Non vraiment. (*A part.*) Ah! les mauvaises canailles!

RUSTAUT.

Qu'as-tu donc? il semble que tu n'approuves pas notre commerce. Va, va, nous te ferons aussi user de ce linge-là, à condition que tu ne seras pas flatteur; & sur-tout, comme je te

l'ai dit, que tu ne t'arrêteras pas à mes amours, car avec moi il ne faut pas broncher.

LE MARQUIS.

(*A part.*) Il faut que je punisse un peu ce coquin-là. (*A Rustaut.*) Vos amours sont donc quelque chose de bien délicat, que l'on n'ose y toucher?

RUSTAUT.

Oh! c'est la perle des Soubrettes: des yeux, une bouche, un poitrail, une croupe, une encolure qui vous ravissent en extase.

LE MARQUIS.

Ah!

RUSTAUT.

Qu'as-tu donc? Est-ce que tu te trouves mal?

LE MARQUIS.

Non, c'est que je me sens ravir en extase. Ah!

RUSTAUT.

Comment donc! je crois que tu soupires.

LE MARQUIS.

Oui, mon cher ami; sur votre seul récit, je me trouve charmé, je ne me connois plus, & je sens qu'il me sera impossible de voir cette Marton sans l'aimer.

RUSTAUT.

Oh! si cela est, ne la vois donc pas.

LE MARQUIS.

Hé pourquoi?

RUSTAUT.

Parce que je te le défends.

LE MARQUIS.

Hélas! c'est le moyen de m'en donner plus d'envie, que de me le défendre.

RUSTAUT.

Comment, Monsieur l'impertinent! je crois que vous voulez regimber contre moi?

LE MARQUIS.

Hé! doucement, point d'injures.

RUSTAUT, *levant la main.*

Oh! je ne m'en tiendrai pas aux injures; &, si j'avois mon fouet....

LE MARQUIS, *lui donnant un soufflet.*

Halte-là.

RUSTAUT.

Est-ce que tu me prends pour un Fiacre, de me frapper d'abord? Oh! nous allons voir....



SCENE XVI.

LE CHEVALIER, LE MARQUIS *en Coureur*, RUSTAUT.

LE CHEVALIER.

QUEL bruit eſt-ce-là ?

LE MARQUIS.

Monſieur, c'eſt votre Cocher qui fait l'inſolent, & qui oſe lever la main ſur moi.

LE CHEVALIER, *frappant Ruſtaut.*

Comment, coquin ! vous oſez maltraiter les gens que je prends à mon ſervice ! Oh ! je vous montrerai....

RUSTAUT.

C'eſt lui-même qui m'a baillé un ſoufflet.

LE CHEVALIER, *frappant toujours Ruſtaut.*

Je n'entends point de raiſon, & je frapperai également ſur l'un & ſur l'autre. Je vous apprendrai, Marauds que vous êtes, à vous battre dans cette maiſon, & ſur-tout dans la ſituation où ſont mes affaires.

RUSTAUT.

Mais je ne me bats point ; c'est moi qui suis battu.

LE MARQUIS.

Je vous assure, Monsieur....

LE CHEVALIER, *frappant Rustaut.*

Taisez-vous, insolent.

RUSTAUT.

Fort bien! Il est un insolent, & c'est moi que l'on châtie de son insolence. C'est être bien injuste.

LE CHEVALIER.

Moi! je suis injuste.

RUSTAUT.

Parbleu! si vous n'êtes pas injuste, vous êtes donc bien mal-adroit, car aucun des coups n'a porté sur lui.

LE CHEVALIER.

Apprenez à respecter les lieux où vous êtes.



SCENE XVII.

LE MARQUIS *en Coureur*, RUSTAUT.

LE MARQUIS.

Tu es bienheureux que je ne lui aie pas appris toutes vos friponneries.

RUSTAUT.

Ah! ne lui en dites rien, je vous prie.

LE MARQUIS.

Ce ſera pour un autre tems, en cas que tu faſſes encore l'inſolent; maintenant il me prend envie de te rendre tous les coups que j'ai reçus.

RUSTAUT.

Vous n'aurez pas grande reſtitution à faire.

LE MARQUIS.

J'ai pourtant idée d'en avoir reçu quelques-uns.

RUSTAUT.

En aucune façon, & mes épaules vous aſſurent du contraire.

LE MARQUIS.

Je veux bien les en croire ſur ta parole; mais prends bien garde à l'avenir comme Monſieur

frappera; car je remettrai ſur ton dos tous les coups qui ſeront tombés ſur le mien.

RUSTAUT.

Tout ce qu'il vous plaira; je ne ſuis pas à deux ou trois coups de bâton près.

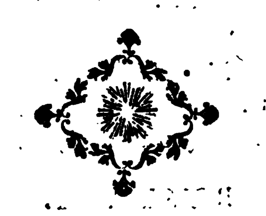
LE MARQUIS.

Adieu. Je m'en vais trouver cette Marton que tu m'as peinte ſi aimable, & que je te défends déſormais de regarder en face. (*A part.*) Allons bien plutôt chercher la belle Finette, & lui déclarons ce que je ſens pour elle.

SCENE XVIII.

RUSTAUT, *ſeul.*

ME voilà bien chanceux! Qui, diable, nous a amené ici ce maudit Coureur? J'enrage. Et ſi Marton.... Mais la voici.



SCENE XIX.

RUSTAUT, MARTON.

MARTON.

COmment, Monſieur Ruſtaut! vous ſavez mon arrivée, & vous ne venez pas au-devant de moi?

RUSTAUT.

J'étois occupé à recevoir ici....

MARTON.

De l'argent?

RUSTAUT.

Non, un ſoufflet & quelques coups de bâton que l'on m'a baillé pour l'amour de toi.

MARTON.

Comment donc?

RUSTAUT.

J'ai pris querelle contre un impertinent, qui a la hardieſſe de vouloir t'aimer?

MARTON.

Il n'y a pas tant de mal à cela. Eſt-ce un garçon bien fait encore? un homme de bonne mine?

RUSTAUT.

Oh! que nenni; il n'eſt pas ſeulement des

trois quarts aussi gros que moi. C'est ce Coureur qu'on a reçu ce matin.

MARTON.

Et tu dis qu'il m'aime ?

RUSTAUT.

Il s'en pâme ; & le tout sans te connoître. Tu vois que c'est un sot.

MARTON.

Oh ! que non. Il m'a déjà vue.

RUSTAUT.

Ah ! j'enrage ! il ne m'avoit pas dit cela. Je ne m'étonne pas s'il m'a défendu de te jamais regarder en face ; & moi je te commande de lui tourner le dos quand tu le verras.

MARTON, *s'en allant.*

Adieu donc.

RUSTAUT.

Où vas-tu ?

MARTON.

Je vais le fuir.

RUSTAUT.

Et il n'est pas ici.

MARTON.

Il pourroit venir, & je ne veux pas t'exposer à sa fureur.

RUSTAUT.

Ah, traîtresse ! tu le fuis, pour l'aller chercher.

SCENE XX.

LE MARQUIS *en Coureur*, MARTON, RUSTAUT.

MARTON, *voyant entrer le Marquis.*

JE resterai donc, puisque tu le veux.

RUSTAUT.

Fort bien! parce que le voilà.

LE MARQUIS, *à part.*

Finette est apparemment auprés de la Présidente, & je ne puis lui parler; j'en suis au désespoir. (*haut*) Oh! oh! quel est donc ce petit tetê-à-tête? (*à Rustaut.*) N'est-ce point là cette charmante Marton dont tu m'as parlé?

RUSTAUT.

Non, je vous assure. (*à part.*) Je le savois bien qu'il ne la connoissoit pas.

LE MARQUIS.

Quoi! tout de bon, ce n'est point elle?

RUSTAUT.

Non, où le diable m'emporte.

LE MARQUIS.

Parbleu! tu es bienheureux. Tu peux te guérir

déformais de ta jaloufie ; car, quelques appas que puiffe avoir ta Marton, je te protefte que voilà la feule perfonne à qui je veux adreffer mes vœux.

RUSTAUT.

Oh! pour le coup je ne fais plus où j'en fuis.

LE MARQUIS.

Et de quoi te plains-tu, mon pauvre Cocher?

RUSTAUT.

Morgué! ça me feroit jurer comme un Charretier.

LE MARQUIS.

Et pourquoi? puifque je te laiffe ta Marton.

RUSTAUT.

Et c'eft-là Marton elle-même, puifqu'il faut vous le dire.

LE MARQUIS.

En ce cas, je te plains.

RUSTAUT.

Palfembleu! je ne fuis pas tant à plaindre que vous penfez; &, puifqu'elle eft affez perfide pour vous écouter, voilà qui eft fait, je prends mon parti. Madame a reçu ce matin une Finette qui vaut toutes les Martons du monde, je vais lui débrider de ce pas ma paffion amoureufe.

LE MARQUIS.

Et attends, mon ami, attends.

RUSTAUT.

Non, morbleu ! j'ai pris le mords aux dents, & il n'y a plus moyen de me retenir.

LE MARQUIS *en Coureur*, RUSTAUT.

MARTON.

Bon ! bon ! laissez-le aller ; dût-il enrager, vous me plaisez mieux que lui.

LE MARQUIS.

Oui ; mais il va trouver Finette, & je crains...

MARTON.

Pour moi, je ne crains rien ; & je serai trop contente de vous avoir.

LE MARQUIS, *à part.*

Mais encore un coup, s'il va déclarer à Finette.... Ah ! la voici, je respire.



SCENE XXII.

LA COMTESSE *en Suivante*, LE MARQUIS, MARTON.

LA COMTESSE.

MAdemoiselle Marton, Madame vous demande.

MARTON.

Oh! qu'elle attende, j'ai ici d'autres affaires.

LA COMTESSE.

Elle veut absolument vous parler, & tout à l'heure.

MARTON.

Elle prend bien mal son tems. Monsieur Jolicœur, attendez-moi, je vous prie, je reviens dans un moment. Et vous, Finette, allez trouver Rustaut qui vous cherche.

LA COMTESSE.

Rustaut?

MARTON.

Allez, allez, ne craignez point ma colere, je n'en serai pas jalouse, & je vous l'abandonne de tout mon cœur.

SCENE XXIII.

LE MARQUIS *en Coureur*, LA COMTESSE *en Suivante.*

LA COMTESSE, *à part.*

Que veut-elle par-là me faire entendre?... Mais je n'ai point de curiosité de m'en éclaircir: j'ai bien une autre inquiétude depuis que le Chevalier nous a appris que ce Coureur étoit le Marquis de Floribel. Il m'aime, me croyant Soubrette; peut-être ne m'aimera-t-il plus, quand il saura qui je suis. (*haut*) Jolicœur, Madame m'a chargé de vous dire que vous ne partiriez point.

LE MARQUIS.

Ah! belle Finette, vous ne pouviez m'annoncer une plus agréable nouvelle.

LA COMTESSE.

Comment donç! vous disiez tantôt que votre plus grand plaisir étoit de courir.

LE MARQUIS.

Il est vrai; mais, charmante Finette, je suis maintenant retenu par deux beaux yeux, dont le pouvoir arrête tous mes autres plaisirs.

LA COMTESSE.

Marton a donc bien des charmes pour vous?

LE MARQUIS.

Marton? O ciel! qu'allez-vous penser? partout où vous êtes, en peut-on aimer d'autres que vous?

LA COMTESSE.

Quoi! c'est de moi que vous êtes amoureux? En vérité, vous vous adressez mal, car je ne sais pas encore ce que c'est que l'amour.

LE MARQUIS.

Quoi! seroit-il possible? Et c'est ce qui m'a fait tant courir jusqu'ici vainement, que la découverte d'un cœur qui n'eût jamais aimé. Mais il n'est pas naturel que, belle comme vous êtes, on ait été si long-tems à vous le dire, encore moins vraisemblable que vous n'ayez pas pris plaisir à entendre vanter votre beauté.

LA COMTESSE.

Quel plaisir voulez-vous que j'aie pris à entendre dire que j'étois aimable, si ceux qui me l'ont dit ne l'étoient pas?

LE MARQUIS.

Une belle doit être toujours charmée de faire des conquêtes.

LA COMTESSE.

Cela peut contenter ſon ambition ; mais cela ne l'engage pas à être ſenſible.

LE MARQUIS.

Et quel mérite faudroit-il avoir pour vous plaire ?

LA COMTESSE.

Il faudroit être fait à peu près comme vous êtes, mais en même tems ſincere.

LE MARQUIS.

Oh! je le ſuis.

LA COMTESSE.

Il faudroit de plus, qu'un amant fût en état de faire ma fortune, ou que je fuſſe en état de faire la ſienne.

LE MARQUIS.

Quoi! ſi vous étiez dans un rang élevé, vous vous feriez un plaiſir de faire le bonheur d'une perſonne que vous aimeriez ? Par exemple d'un malheureux Coureur....

LA COMTESSE.

J'en voudrois faire un Marquis.

LE MARQUIS.

Ah! pourquoi faut-il, avec ces ſentimens, qu'une ſi charmante perſonne ſoit réduite à ſervir ? La fortune eſt bien aveugle.

LA COMTESSE.

Trouvez-vous que la fortune m'ait plus maltraitée que vous? & la condition de Coureur vous semble-t-elle beaucoup au-dessus de celle de Soubrette?

LE MARQUIS.

Quoi qu'il en soit, je voudrois être au-dessous de ce que je suis, ou que vous fussiez au-dessus de ce que vous êtes.

LA COMTESSE.

Je ne comprends rien à ce que vous me voulez dire.

LE MARQUIS.

Ah! que ne puis-je m'expliquer!

LA COMTESSE.

Qui vous en empêche?

LE MARQUIS.

L'amour que vous m'inspirez. Tant que j'ai été indifférent, jamais personne n'a débité la fleurette avec plus de facilité que moi auprès des Belles que je n'aimois point; maintenant, que j'aime véritablement, je n'ai plus d'éloquence pour le persuader.

LA COMTESSE.

Je ne hais pas cet aveu; & je m'expliquerai à mon tour, quand je vous connoîtrai tout-à-fait sincere.

LE MARQUIS.

Que me voulez-vous dire?

LA COMTESSE.

Rien davantage pour le présent. Je veux vous laisser faire vos réflexions & reprendre vos sens; vous en avez besoin, s'il est vrai que vous aimiez pour la premiere fois. Adieu.

LE MARQUIS.

Je n'ai point de réflexions à faire; je sens que je vous aimerai toujours.

LA COMTESSE.

Et qui me le prouvera?

LE MARQUIS.

Quelle preuve faut-il vous en donner?

LA COMTESSE.

Une fort naturelle; il faut m'épouser dans ce moment.

LE MARQUIS.

Dans ce moment! il faut du moins proposer la chose à vos parens.

LA COMTESSE.

Je suis ma maitresse.

LE MARQUIS.

Il faut, pour votre sûreté, le consentement des miens, je ne suis point en âge.

LA

LA COMTESSE.

Je vous donne une dispense, & je passe là-dessus. C'est bien entre gens comme nous que l'on y cherche tant de façons.

LE MARQUIS.

Vous avez raison. Il faut du moins envoyer chercher un Notaire à Paris.

LA COMTESSE.

Nous en avons un ici.

LE MARQUIS.

Parbleu! cette petite personne-là a réponse à tout.

LA COMTESSE.

Ah! vous commencez à réfléchir! je veux bien vous en donner le tems; mais ne me voyez de votre vie, que pour faire dans le moment ce que je vous demande. Adieu.

SCENE XXIV.

LE MARQUIS *en Coureur, seul.*

HÉ bien, Marquis? te voilà pris comme un sot. Tu as refusé jusqu'ici les partis les plus considérables; tu fuyois le mariage; tu croyois toujours badiner avec l'amour; &, dans un moment, il t'a réduit à choisir, ou d'épouser une Soubrette, ou de mourir de chagrin; car enfin je sens bien que je ne puis vivre sans Finette. Mais que diront mes amis? Que dira mon Oncle? S'il vouloit me déshériter pour n'avoir

pas voulu épouser la Comtesse Dorimene, que ne fera-t-il point quand il saura que je lui désobéis une seconde fois, pour épouser une personne d'un rang si bas?

SCENE XXV.

LE MARQUIS *en Coureur*, LE CHEVALIER.

LE MARQUIS.

AH! mon cher ami, je méprisois tantôt tes conseils: mais j'ai besoin maintenant que tu m'en donnes dans le triste état où je suis; mais, sur-tout, ne me conseille que ce que j'ai envie de faire.

LE CHEVALIER.

C'est bien mon intention.

LE MARQUIS.

Quoi! tu pourrois me conseiller d'épouser Finette?

LE CHEVALIER.

Pourquoi non, si tu l'aimes?

LE MARQUIS.

Je l'adore.

LE CHEVALIER.

Epouse-la.

LE MARQUIS.

Mais mon Oncle y souscrira-t-il?

LE CHEVALIER.

Je te réponds de son consentement.

LE MARQUIS.

Oh! pour le coup, ton amitié t'aveugle, & j'ai encore assez de raison pour n'en rien croire;

mais cela ne m'empêchera pas de passer outre.

LE CHEVALIER.

L'amour a bien fait du ravage dans ton cœur dans un moment. Mais taisons-nous, voici la Présidente.

LE MARQUIS.

Ah ! je vois aussi mon adorable Finette.

SCENE XXVI.

LA PRÉSIDENTE, LA COMTESSE *en Suivante*, LE MARQUIS *en Coureur*, LE CHEVALIER.

LA PRESIDENTE, *à part, à la Comtesse.*

LAisse-moi faire, je vais mettre ton Marquis à l'épreuve. (*au Marquis.*) Jolicœur, j'ai encore une fois changé de sentiment, & je trouve à propos que vous partiez tout-à-l'heure pour Bayonne.

LE MARQUIS.

Moi, Madame ?

LA PRESIDENTE.

Et qui donc ?

LE MARQUIS, *bas, au Chevalier.*

Ah ! Chevalier, je n'ai recours qu'à toi.

LE CHEVALIER.

Madame, je vous demande en grace qu'il ne parte point.

LA PRESIDENTE.

Eh pourquoi ?

LE CHEVALIER.

Une affaire sérieuse l'arrête ici ; il est amoureux.

LA PRESIDENTE.

Et de qui ?

LE CHEVALIER.

De Finette : il veut l'épouser.

LA PRESIDENTE.

Comment donc, Chevalier ! vous n'y pensez pas. Ignorez-vous que Finette est Demoiselle ; & que, si des raisons l'ont fait entrer à mon service, sa naissance l'empêche d'accepter un parti semblable ?

LE MARQUIS.

Qu'entends-je ! Ah ! serois-je assez heureux...

LA PRESIDENTE.

Comment ! De quoi vous réjouissez-vous donc, Monsieur Jolicœur ?

LE MARQUIS.

De ce que Finette, Madame, est au-dessus de ce que je la croyois.

LA PRESIDENTE.

Il me semble que vous devriez plutôt vous en affliger.

SCENE XXVII. ET DERNIERE.

LA PRÉSIDENTE, LA COMTESSE *en Suivante*, LE MARQUIS *en Coureur*, LE CHEVALIER, RUSTAUT, MARTON.

RUSTAUT.

Monſieur & Madame, nous venons, Marton & moi, vous demander une petite récompenſe de nos ſervices.

LA PRESIDENTE.

Et quoi encore ?

MARTON.

Nous voudrions nous marier.

LA PRESIDENTE.

Je vous en ai déjà donné la permiſſion, mes enfans; & je vous promets une centaine de piſtoles pour les frais de votre noce.

RUSTAUT.

Nous vous ſommes bien obligés; ce n'eſt pas de cela dont il s'agit. Nous venons vous prier de nous marier enſemble, & de permettre que je troque Marton contre Finette, & que Marton me troque contre Jolicœur.

LA PRESIDENTE.

Ah! ah! celui-là eſt nouveau.

RUSTAUT.

Que voulez-vous? c'eſt une petite inconſtance mutuelle que nous avons concertée enſemble.

LA PRESIDENTE.

Et ſur quoi, Monſieur Ruſtaut, vous êtes-vous imaginé que Finette voudroit bien de vous ?

RUSTAUT.

Parce que je la crois de bon goût, & que je me ſuis mis en ſa place. Si j'étois fille, je ne voudrois pas choiſir un mari d'une autre figure que celle que j'ai.

LA PRESIDENTE.

L'agréable figure !

RUSTAUT.

Je ſais bien qu'elle n'eſt pas à la mode, mais elle n'en eſt pas moins rare.

LA PRESIDENTE.

Et vous, Marton, qui vous a fait croire que Jolicœur voudroit vous épouſer ?

MARTON.

L'amour qu'il m'a fait paroître, & la jalouſie qu'il a donnée à Ruſtaut.

LA PRESIDENTE.

Que dites-vous à cela, vous autres ?

LE MARQUIS.

Que je n'ai jamais aimé que la belle Finette.

LA PRESIDENTE, *à la Comteſſe.*

Et vous ?

LA COMTESSE.

Que, ſi j'avois à aimer, ce ne ſeroit pas Monſieur Ruſtaut.

RUSTAUT.

Parbleu ! tant pis pour vous. Puiſque vous êtes ſi rétive, il n'y a rien de fait ; ça n'ira pas plus loin, & je reprends Marton.

MARTON.

Et moi je te reprends de même.

LA PRESIDENTE.

Pour vous, Monsieur Jolicœur, je suis fâchée que vous ne soyez pas d'une condition à épouser Finette, car il me paroît qu'elle ne vous haïssoit pas. Nous tâcherons de la marier au Marquis de Floribel qui m'étoit destiné: quand il apprendra que je me suis donnée à un autre, & que Finette est d'une illustre famille, peut-être s'en contentera-t-il.

LA COMTESSE.

Madame, permettez-moi de vous dire que, de quelqu'éclat dont puisse briller votre Marquis, je trouve l'amour de Jolicœur préférable à toutes choses.

LE MARQUIS.

Ah! belle Finette, c'en est trop; il est tems de me découvrir. Vous voyez dans Jolicœur le Marquis de Floribel lui-même.

LA COMTESSE.

Seroit-il possible?

RUSTAUT.

Peste! j'ai bien senti que le soufflet qu'il m'a donné étoit de qualité.

LE MARQUIS.

Cette aventure a lieu de vous surprendre.

LA COMTESSE.

Je ne suis pas plus surprise que vous allez l'être, en apprenant que Finette n'est autre que la Comtesse Dorimene.

LE MARQUIS.

Ah! quelle joie pour moi!

MARTON.

En voici bien d'un autre. Pardonnez-moi, Madame, si j'ai dit tantôt que la Comtesse Dorimene étoit une folle; je ne croyois pas que c'étoit vous.

LA COMTESSE, *au Marquis.*

Oui, je suis Dorimene, qui, sous ce déguisement, voulois connoître votre cœur & votre personne. Heureuse, si le cœur est aussi sincere que la personne m'est agréable!

LE MARQUIS.

Votre personne m'a charmé; &, quand vous ne seriez pas ce que vous êtes, mon cœur ne dédiroit point mes yeux.

RUSTAUT.

Parbleu! Marton, tu serois bien surprise, de trouver aussi un Marquis sous ma casaque.

MARTON.

Cela seroit plus extraordinaire, que de trouver un Cocher sous un habit de Marquis.

RUSTAUT.

Allons, puisque nous voilà tous d'accord, ne songeons qu'à nous réjouir. Monsieur le Marquis, au moins, point de rancune; &, parce que nous avons usé votre linge, n'allez pas, par vengeance, vous amuser à chiffonner celui de notre Ménagere.

LE MARQUIS.

Tu es un effronté marouffle !

LE CHEVALIER, *à la Présidente.*

Votre Oncle, Madame, n'aura rien à vous dire, quand il faura que le Marquis, qu'il vous deftinoit, a pris un autre parti.

LE MARQUIS.

Pour moi je fuis fûr du confentement du mien.

LA COMTESSE.

Et moi de celui de ma Tante.

MARTON.

Et toi, Ruftaut, n'as-tu point de parens ?

RUSTAUT.

J'ai auffi un Oncle ; mais je ne l'irai voir que huit jours après notre mariage.

LE CHEVALIER.

Allons, mon cher Marquis, ma chere Comteffe, en attendant que le Notaire travaille à votre Contrat, prenez part au Divertiffement que j'ai fait préparer ; il convient parfaitement à votre aventure ; puifqu'il roule fur l'Ouvrage d'un moment.

DIVERTISSEMENT.

Plusieurs Habitans du Village, déguisés de différentes manieres, entrent en dansant.

UN MUSICIEN *chante.* N°. 1.

Tout est, dans la vie,
Sujet au changement;
Tout est, dans la vie,
L'ouvrage d'un moment.

Le plaisir succede au tourment,
Au plaisir la mélancolie,
Le désordre à l'arrangemet,
Et la sagesse à la folie.

Tout est, dans la vie,
Sujet au changement;
Tout est, dans la vie,
L'ouvrage d'un moment.

ENTRÉE.

RONDEAU.

UN MUSICIEN. N°. 2.

Ce moment où je vis Lisette
Folâtrant sur l'herbette,
Hélas! il s'offrit vainement,
Ce moment.

Trop timide Amant,
Je ne lui pris que sa houlette.
Ah! que je regrette
Ce moment.

Si je la retrouve seulette,
Ah! j'emploirai bien autrement
Avec la folette
Ce moment.

ENTRÉE.

VAUDEVILLE. N°. 3.

A Ne plus aimer de la vie
Un cœur se résout vainement;
Sans savoir pourquoi ni comment,
Il en reprend bientôt l'envie:
C'est l'ouvrage d'un moment.

L'ardeur qu'on croyoit éternelle
S'éteint quelquefois aisément;
Mais souvent un embrasement
Est causé par une étincelle:
C'est l'ouvrage d'un moment.

Ce nouveau parvenu, qu'on loue,
Nous éclabousse fiérement;
Mais, au premier événement,
Le voir retomber dans la boue,
C'est l'ouvrage d'un moment.

Ah! que dans l'amoureux mystere
On trouve un doux amusement!
Que le plaisir en est charmant!
Mais, hélas! il ne dure guere:
C'est l'ouvrage d'un moment.

Aux plumets une prude échappe,
Aux gens de Robe également;
Ils la poursuivent vainement;
Mais un Petit-Collet l'attrape:
C'est l'ouvrage d'un moment.

C'est l'ouvrage de Pénélope
Qu'attaquer Iris sans argent;
Elle est rétive au tendre Amant;
Mais qu'un Financier la galope,
C'est l'ouvrage d'un moment.

Que l'Amour fait de diligence !
Ah ! que c'eſt un Coureur charmant !
Avec lui je cours hardiment ;
Quand j'ai fini, je recommence :
C'eſt l'ouvrage d'un moment.

Dans une ignorance ſévere
On tient une Agnès vainement ;
D'une leçon de ſon Amant
Elle en fait autant que ſa mere :
C'eſt l'ouvrage d'un moment.

Qu'un Gaſcon faſſe des emplettes,
Il achete tout doublement ;
Mais, quand ce vient au dénouement,
Un beau matin paye ſes dettes,
C'eſt l'ouvrage d'un moment.

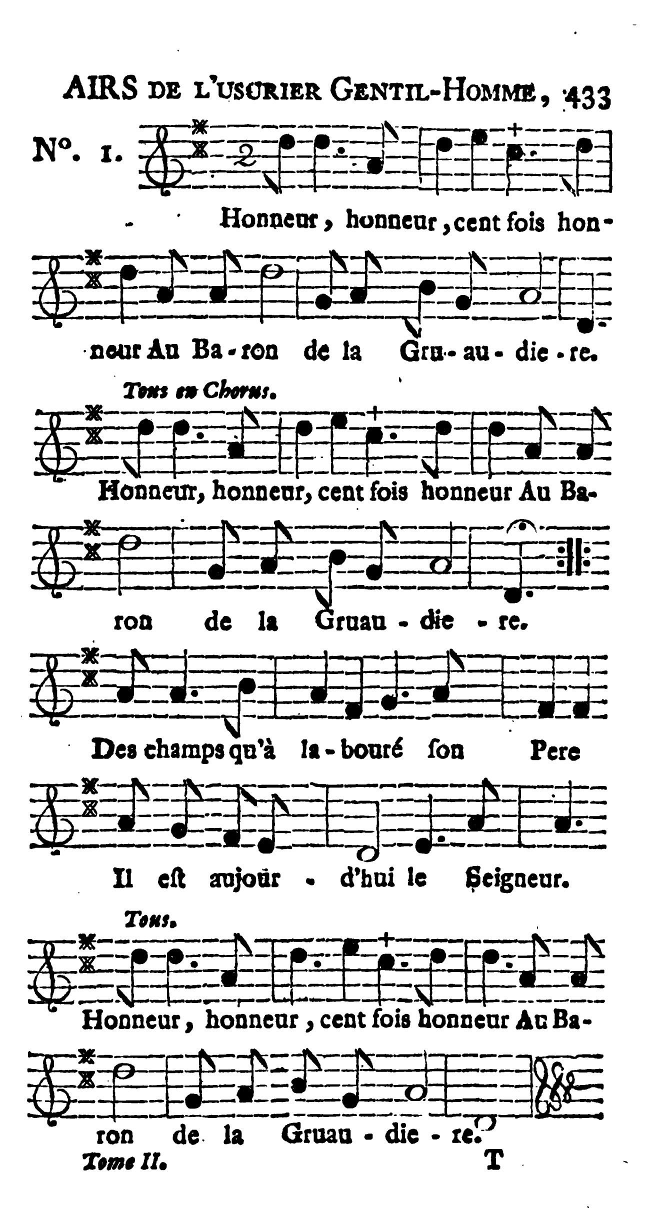
L'Amant rebuté d'une Belle
Rarement court au changement ;
Mais, quand il eſt heureux Amant,
Le voir devenir infidele,
C'eſt l'ouvrage d'un moment.

Si pour d'autres mon mari penche,
J'imiterai ſon changement ;
Pourquoi s'affliger vainement,
Quand on peut prendre ſa revanche ?
C'eſt l'ouvrage d'un moment.

Traverſez & la terre & l'onde,
Les cornes vont comme le vent ;
Vous les recevrez promptement,
Quand vous ſeriez au bout du monde :
C'eſt l'ouvrage d'un moment.

Si la Piece vous a fait rire,
Il faut qu'elle ait quelque agrément ;
Si vous en jugez autrement,
Meſſieurs, nous aurons à vous dire :
C'eſt l'ouvrage d'un moment.

FIN.


N°. 1.
Honneur, honneur, cent fois hon-
-neur Au Ba-ron de la Gru-au-die-re.
Tous en Chorus.
Honneur, honneur, cent fois honneur Au Ba-
ron de la Gruau-die-re.
Des champs qu'à la-bouré son Pere
Il est aujour-d'hui le Seigneur.
Tous.
Honneur, honneur, cent fois honneur Au Ba-
ron de la Gruau-die-re.


N°. 2.
C'eſt peu d'a - voir
l'eſprit & les ap - pas
De mada - me Ca - tau, ſa
me - re, Il à la
mine ; fiere. Et la ver -
tu guer - rie - re De
Monſieur ſon On - cle Co-
las.

N°. 3.


Un, & deux font
trois, & trois font six, Et qua-
tre font dix. Qu'on est ha-
bi-le. Quand on at-tra-pe
mille. Qui de mille
pay-e rien, Ref-te
mil-le, mil-le, mil-le,
mille Ah! que de bien!


Que de fra - ces! quelle o - pu -
len - ce! Que de ma - gni - fi -
cen - ce Que d'ap - pui! Voi -
là la grande ſci - en - ce,
Et le mé - ri - te d'aujour-
d'hui.

N°. 4.


Chantons tous la
noble fa - mil - le De Monſei-
gneur de Ma - nan - vil - le.
Refrain en Chorus.
Ne rap - pel - lons point le
tems paſ - ſez Il a de
l'ar - gent, c'eſt aſ -
ſez.

N°. 5.


La beau - té, La ra - re -
té, La cu - ri - o - si - té.
Les Dieux vous ont don - né, jeune I -
ris, pour nous plaire, La beau - té:
Mais c'est en a - bu - ser que d'ê - tre
trop sé - ve - re, La ra - re - té:
songez qu'il vient un tems où l'on n'excite
guerre La cu - ri - o - si - té.


Un Musicien.
N°. 1.
Un jour l'Hy -
men en em - buf - ca - de,
Près de fes ter - res ren - con -
tra Les a - mours, qui bat-toient l'ef -
tra - de; Il fut d'abord,
au qui va - là? A - mi,
ré - pon - dit la bri - ga - de,
Raf - fu - rez - vous, ne

craignez rien ; Nous n'a - vons

pas cher ca - ma - ra - de, Def-

ſein d'en - le - ver vo - tre

bien, Nous ne vou - lons que

la paſ - ſa - de, Nous ne voulons,

Nous ne vou - lons que

la paſ - ſa - de.

Un Musicien.


N°. 2.
A de - ro - ber
des fleu - rettes, Ne passez pas
vôs beaux ans, Jeunes cô - quettes,
Emplo - ez mieux vôtre prin-
tems. Pour l'a - ve - nir, foible ref -
source De n'en-le - ver que des de -
firs, De ne vo - ler que dès soupirs,
Il, faut al - ler droit à la bourse.

N°. 3.


L'A - mour eſt un vo -
leur, Qui cherche à vous ſur - prendre : Beau -
tez pour vous dé - fendre, Ar - mez - vous
de ri - gueur. En vain il vous pro -
teſte Qu'il n'en veut point à votre hon -
neur, Et zeſte, & zeſte, & zeſte,
Si vous laiſ - ſez vo - ler le cœur, A -
dieu le reſ - te.


N°. I.
Vive Jac-quet, Vive Co-
lette, Et vi-ve Colette & Jacquet.
Chorus.
Vive Jac-quet, Vive Co-lette,
Et vi-ve Colette & Jac-quet.
Seul.
Colette quitte sa mu-sette; Pour écou-
ter le flageo-let, Jacquet dé-niche la fau-
vet-te, Qu'un autre at-tend au trébu-
chet. Vive &c

Chœur.

N°. 2.


Ah! quels terribles
Ah! quels terribles
coups! La grêle & le ton - ner-
coups! La grêle & le ton - ner-
re Vont ra - va - ger la ter -
re Vont ra - va - ger la ter -
re. La vigne est sans des-
re, La vigne est sans des-


ſus deſ - ſous. Bac - chus, bac -
ſus deſ - ſous. Bac - chus, bac -
chus protégez - nous ! Ah ! quels terribles
chus protégez-nous ! Ah ! quels terribles
coups ! Bacchus protegez - nous, Bac -
coups ! Bacchus protegez - nous, Bac -
chus, protegez - nous.
chus, protegez - nous.

N°. 3.


Contre un in - juſte hy - men Le deſ - tin ſe dé - clare, La
vigne, va pé - rir dans cet o - rage af - freux, Si dans ce
jour Tri - ve - lin n'eſt heu - reux;
Qu'à lui donner la main Co - let - te ſe pré - pa - re.


Cœur.
N°. 4.
Obé - if - fons au def-
Obé - if - fons au def-
tin dans ce jour, Crai - gnons qu'il ne
tin dans ce jour, Crai - gnons qu'il ne
fe van - ge; Aux dé - pens de l'A-
fe van - ge; Aux dé - pens de l'A-
mour, aux dé - pens de l'A - mour,
mour, aux dé - pens de l'A - mour,


Con - fer - vons la ven - dan -
Con - fer - vons la ven - dan -
ge, Aux dé - pens de l'A - mour,
ge, Aux dé - pens de l'A - mour,
Confer - vons la ven - dan -
Confer - vons la ven - dan -
ge.
ge.


N°. 5.
Co - let, te je res-
sens pour toi Plus que de la tendres-
se, Un trouble, une ar - deur qui me
presse, Qui me fe - ra mourir je
crois; Ah! c'est un certain
je ne sçai qu'est ce, Ah! c'est un
cer - tain je ne sçai
quoi.

N°. 6.


Que les ombres se rejou -
issent; Chantez, dan - sez, peu - ple dé-
mon; Que de Si - siphe & d'I - xi -
on Au - jourd'hui les tour - mens
fi - nis - sent:
Que le Da - na - i - des rem-
plissent leurs brocs & leurs cruches de vin,
Et que Tan - tale, puisse en - fin.


ſans que les en - fers l'en pu-
ni - ſent, Boire à la ſan-
té d'Arle - quin, Et que Tan - ta - le
puiſſe en - fin, Sans que les en -
fers l'en pu - niſſent, Boi-
re, boi -
re, la ſan-
té d'Arle - quin.

VAUDEVILLE.

N°. 7.

Je suis une ombre du vieux tems, Qui ja - dis fus ai - mable & belle Rebutant toujours mes Amans, Je suis en - fin morte, pu - cel - le, Pucelle à l'age de trente ans! Si des dieux la bon - té su - prê - me Me rappel - loit de mon tombeau, En - serois-je en - co - re de même? Diable - zot.

N°. 8.

La nuit tous chats ſont

gris. Le bal eſt l'aſſem -

bla - ge des jeux & des

ris. Sous un beau Maſque un

laid vi - ſa - ge y paſ - ſe

ſou - vent pour Cy - pris, On y prend

Fachon pour Clo - ris, Le magot

pour un A - do - nis, L'A - gi - o -


teur pour le Mar - quis, Et
le fou pour le sa -
ge; La nuit tous chats sont
gris.

N°. 9.

Au bruit de nos tam -

bours & de nos cli - quettes,

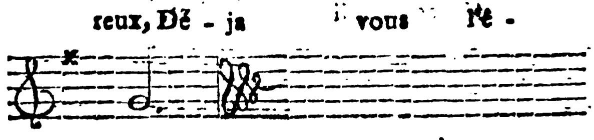
Ac - cou - rez, ac - cou - rez a-

mans cu - ri - eux. Si sur la

foi de nos for - nettes

Vous croyez de - ve - nir heu -

reux, Dé - ja vous l'ê -



tes.

No. 10.


Qu'il pleuve, qu'il
ven - te, qu'il tonne,
Rien dé - formais ne m'é -
ton - ne: Je ne
crains ni le froid, ni le
chaud, J'ai ré - a - li -
sé comme il faut.


No. 11.
Je toujours ma caiſ-
ſe rem plie, J'ai la ſan -
té, je ſuis - goi
Tantôt Clo - ris, tantôt Sil vi - e,
Je bois de tous vins, je joue à tous
jeux. Qui peut ain ſi paſſer ſa
vie, Peut a vec rai ſon ſe
dire heureux.


No. 12.
C'est un plaisir pour
mes sembla bles, De voir les
autres mi sé ra bles,
Ils ne s'embar rassent que
d'eux. En moi la pi tié
ne peut naî tre, Si tout le
monde étoit heu reux, Quel plaisir au-
rois-je de l'ê tre?


N°. 13.
Je ſuis un démon in - vi-
ſi - ble, Mais ſen - ſi - ble, Belphé -
gor eſt mon nom.
N°. 14.
Je ſuis dans le corps de
ce galant homme, Et l'on ne
m'en mettra de - hors Qu'avec
u - ne très groſ - ſe
ſom - me.


N°. 15.
Sans que rien
me re - tienne, J'o - bé - is
à ta voix; Mais qu'il te sou -
vienne Que c'est pour la der -
nie - re fois.


N°. 16.
Ah! je ref-
sens des dou-leurs effroy-a-bles,
Je ne sçai point ce que c'est que ce-
là; J'ai dans mon corps une trou-
pe de diables, Et c'est à qui
plus me tourmen-te-ra: L'un me dé-
chire, L'autre me tire, Et je ne
sçai qui d'eux l'empor-te-ra.


N°. 17.
A - mans, que rien
ne vous é - tonne, Quoiqu'on op-
pose à vos rai - sons Des chansons:
Lorsque l'hor - lo - ge ca - ril - lonne,
L'heu-re du Ber - ger n'est pas
loin, Ay - ez soin De sai -
sir l'in - stant qu'el - le son -
ne.

N°. I.

En vain une auste - re Beau-

té, Fait vani - té de sa fier - té,

Amans, si vous voulez m'en croi - re,

Pour vous en ven - ger, Ve - nez boi -

re [illegible] Au Fleu - ve

Lé - thé; El - le prendra tou -

te la gloire De sa cruau - té, Si

vous en per - dez la mé - moi - re.

N°. 2.


Ma maîtresse in-fi - delle, ai -
me le grand Co - las, Ha, ha, ha;
Ma foi tant pis pour el - le Je
n'en pleure - rai pas, Ha, ha, ha;
Pour en perdre la mé - moire, Dans
le Fleuve d'Ou - bli, Bi - ri - bi,
Je veux boire, je veux boi -
- re.


N°. I.
Tout est dans la
vi - e su - - jet au change -
- ment, Tout est dans la vi - e l'ou -
- vra - - ge d'un mo - - ment, Le plai -
- sir suc - - cede au tour - - ment,
Au plai - sir la
mé - lan - co - li - e,
Le dé - sordre à l'arrange -


ment; Et la sa - gesse à
la fo - li - e. Tout
est dans la vi - e
change - ment, Tout est dans la
vi - e L'ou - vra - ge d'un mo -
ment.
Un Musicien.
N°. 2.
Ce moment, où je vis Li -
sette Folâtrant sur l'her - bette,


Helas ! il s'of - frit vaine - ment,
Ce moment ; Trop timide a - mant, Je
ne lui pris que sa houlette, Ah !
que je re - gret - te ce mo - ment. Si
je la re - trouve seu - let - te. Ah !
j'emploierai bien autre - ment A - vec
la fo - let - te Ce mo -
ment.

VAUDEVILLE.



Fin du tome deuxiéme.

